



Class

281.4

Book

C465 Ye

General Theological Seminary Library

CHELSEA SQUARE, NEW YORK

Purchased from the fund bequeathed to the Seminary by

EUGENE AUGUSTUS HOFFMAN, D. D.

DEAN 1879-1902



SAINT JEAN CHRYSOSTOME

La Pensée et l'Œuvre sociale du Christianisme
ETUDES ET DOCUMENTS

V. ERMONI

*Chrysostomus, Johannes, Saint, patriarche
of constantinople*
Saint Jean

Chrysostome

(Deuxième édition)



A. TRALIN, EDITEUR
12, rue du Vieux-Colombier, 12
PARIS VI^e

281.4

C 469Ye

88149

RECEIVED JAN 10 1950
YR 100
100Y 1000

La Pensée et l'Œuvre sociale du Christianisme
ETUDES ET DOCUMENTS

V. ERMONI

Saint Jean

Chrysostome

(Deuxième édition)



A. TRALIN, EDITEUR

12, rue du Vieux-Colombier, 12

PARIS VI^e



281.4

C 469Ye

88149

LIBRARY OF THE
YALE
UNIVERSITY

NIHIL OBSTAT

L. -B.

IMPRIMATUR

Albiæ, die 17 Junii 1911.

L. BIROT,

Vicarius generalis.

IMPRIMATUR PARISH

Die 20 Junii 1911

P. FAGES,

V. g.

AVERTISSEMENT

Le consciencieux et savant M. Ermoni, que la mort enlevait, l'année passée (1910), si rapidement, à l'estime et à l'affection de ses amis, a laissé, parmi ses manuscrits, un long travail sur « La théologie de saint Jean Chrysostome. » Il sera sans doute imprimé et d'une grande utilité pour l'histoire des dogmes au ^v^e siècle. L'intention de l'auteur était de détacher la partie plus particulièrement sociale pour la publier à part. Il la destinait à cette Collection. Nous la donnons aujourd'hui, non pas telle peut-être qu'il l'eut rédigée définitivement, s'il avait vécu : elle n'occupe dans le volumineux manuscrit qu'une petite place, et n'est qu'un rapide sommaire de la pensée sociale de saint Chrysostome. On ne pouvait se contenter de cette aride table de matière. On a donc cru bien faire, tout en suivant la synthèse de M. Ermoni, de mettre sous les yeux du lecteur les paroles mêmes de l'évêque de Constantinople, auxquelles elle se réfère. Ainsi la pensée authentique de

l'immortel Prédicateur ne pourra être mise en doute, et l'on nous saura gré d'avoir cité, dans la splendeur de leur apostolique franchise, des textes qu'on eût peut-être soupçonné l'auteur de résumer à sa fantaisie. Les synthèses ne sont-elles pas souvent des trahisons de la pensée d'autrui ?

Dans ce livre, on a utilisé la traduction qui se trouve dans *les Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome*, publiées sous la direction de M. Jeannin et que nous sommes heureux de recommander. (Charruey, éditeur, Arras).



INTRODUCTION'

INTRODUCTION

I

Esquisse biographique de saint Jean Chrysostome

De l'aveu de tous, saint Jean Chrysostome occupe une place distinguée parmi les Pères de l'Eglise. Par un de ces phénomènes psychologiques qui se reproduisent assez souvent dans le cours de l'histoire, et qui s'expliquent dans une certaine mesure par l'influence du milieu, le patriarche de Constantinople paraît avoir concentré en lui toutes les qualités du génie gréco-oriental. Les dons qui ornèrent son esprit justifient parfaitement le renom dont il jouit dans la tradition chrétienne. Par la souplesse de son intelligence, l'éclat de son style, la vivacité de son imagination, la variété de ses aperçus, la pureté de sa langue, l'harmonie de ses périodes et la richesse de ses comparaisons, Chrysostome est,

sans contredit, le premier des écrivains de l'Eglise d'Orient et l'un des maîtres de l'éloquence sacrée. Dans cette vie, à la fois si brillante et si éprouvée, tout intéresse, séduit et touche. La complexité des événements et des circonstances historiques, une activité infatigable dépensée pour la défense de la vérité et le salut des âmes impriment sur cette figure un caractère de grandeur et de majesté que l'on rencontre rarement chez les autres représentants de la pensée chrétienne.

A vrai dire, Chrysostome incarne en lui toute une époque ; sa voix puissante évoque une période disparue de l'histoire, une phase de la civilisation avec ses vertus et ses vices, ses grandeurs et ses faiblesses, ses héroïsmes et ses défaillances, son faste et sa corruption.

La vie du patriarche de Constantinople est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la raconter longuement. Il nous suffira d'en tracer les lignes générales.

Jean, surnommé Chrysostome, « bouche d'or », à cause de son éloquence, naquit à Antioche en 347. Il appartenait à une famille noble et riche (1). Son

(1) Il nous l'apprend lui-même : *De sacerdot.*, 2, 8. — Migne, . 48, col. 639.

père, qu'il perdit de bonne heure (1), s'appelait Secundus et sa mère Anthusa. Veuve à vingt ans, cette noble femme refusa de se remarier, pour être plus libre de se dépenser tout entière à l'éducation de son fils : « La jeune mère aimait dans son fils la vivante image de son mari et surtout les qualités éminentes qui distinguaient déjà cet enfant. Elle l'éleva elle-même, ne voulant pas que d'autres mains que les siennes touchassent à une âme en qui le Ciel semblait mettre déjà tant de complaisances. Jean fut donc allaité de la foi de sa mère et de son courage ; il respira près d'elle, dès le berceau, cette majesté de mœurs, cette piété forte dont le cachet resta sur sa vie.... »

« D'une intelligence prompte, d'une âme ardente et tendre, d'une sensibilité très vive, bon, doux, généreux, montrant déjà pour les pauvres cette compassion délicate qui sera l'une des sources de son éloquence, prenant feu pour ce qui lui semblait juste et vrai, mais sans fiel, sans colère, incapable de dissimulation et de lâcheté, d'un caractère ouvert comme son visage, avec un fond de constance rare chez un enfant, il avait quelque chose de

(1) *De sacerdot.*, 1, 5. — *M.*, 48, 624. Voir aussi : *Ad viduam jun.*, 2. — *M.*, 48, 601.

décidé, presque martial dans les traits. » (1).

Quand l'enfant eut grandi, son éducation fut confiée au philosophe Andragathius et au rhéteur Libanius. Plus tard, Chrysostome eut aussi pour maîtres Diodore de Tarse et Cartérius. Il débuta au barreau d'Antioche, où il eut, dès le début, des succès qui lui attirèrent les éloges de Libanius; mais il se fatigua bien vite de ce genre d'occupations, se détourna du monde qui, un instant, avait failli se l'attacher, et se mit à l'école des Saintes Ecritures.

En 369, il reçut le baptême des mains de Méléce, patriarche d'Antioche, qui l'attacha bientôt à son Eglise en qualité de lecteur. Il aspirait à vivre dans la solitude, mais les larmes de sa mère ne lui permirent pas de réaliser ses désirs. Lorsque la mort lui eût ravi sa mère, il s'empressa, vers 373, pour échapper à l'épiscopat, de se retirer dans une solitude aux environs d'Antioche, et il vécut pendant quatre ans dans la méditation, la prière et l'étude de la Sainte Ecriture (2).

Rentré à Antioche, il fut ordonné, en 381, diacre par Méléce, et, au commencement de 386, prêtre

(1) MARTIN : *Saint Jean Chrysostome*, I, p. 41-42.

(2) Cf. PALLADIUS : *Dial. de vita sancti Joannis Chrysostomi*, 5. — M, 47, 18.

par Flavien, successeur de Méléce. Jean fut chargé de l'instruction du peuple. Dans la prédication homélitique, il déploya les dons les plus heureux : « Les homélies qu'il prononça, de 387 à 397, font revivre sous nos yeux cette civilisation chrétienne d'Orient avec ses superstitions, son luxe, ses fêtes, les raffinements de sa mollesse, son élégance exquise et recherchée, tous ses excès, enfin, que censure si vivement Chrysostome » (1). Son prestige augmenta de jour en jour, et son influence sur le peuple d'Antioche devint considérable.

En 397, Eutrope, ministre d'Arcadius, désigna Jean au choix de l'empereur, pour occuper le siège patriarcal de Constantinople, que la mort de Nectaire avait rendu vacant. Enlevé par surprise d'Antioche, le saint arriva à Constantinople et, malgré l'opposition de Théophile, patriarche d'Alexandrie, il fut intronisé en février 398. Chrysostome rencontra sur ce nouveau théâtre de graves difficultés. D'un côté, l'ardeur de son zèle et la franchise de sa parole à une époque et dans une ville où il y avait trop à réformer, de l'autre l'attachement que le peuple manifesta pour lui dès son arrivée, inspirèrent

(1) Ch. DIEHL, article : *Chrysostome (saint Jean)*, dans la *Grande Encyclopédie*, t. XI, p. 321-322.

de la défiance au pouvoir et firent naître contre le patriarche une opposition dans les rangs de laquelle les évêques se rencontraient avec les tout-puissants eunuques, les moines et les prêtres relâchés avec les femmes mondaines et coquettes.

Il fut surtout en butte aux tracasseries du ministre Eutrope, le même qui avait demandé son élévation au siège de Constantinople, et qui maintenant ne lui pardonnait pas de se mettre en travers de ses rapines. Après la chute de ce dernier, en 399, Jean aurait pu se croire à l'abri de toute intrigue du côté de la cour. Mais les manœuvres de ses adversaires le compromirent auprès de l'impératrice Eudoxie. Théophile d'Alexandrie, qui était l'âme de la coalition, accueillit ou même provoqua les accusations d'origénisme contre le saint. D'après Palladius (1), on alla même jusqu'à l'accuser d'avoir comparé l'impératrice à Jézabel. Un synode tenu au mois d'août 403, sous la présidence de Théophile, assisté de trente-six évêques, dans une localité près de Chalcédoine, dite *Chêne*, d'où la dénomination de *Synode du Chêne*, prononça la déposition de Chrysostome (2). Le saint fut exilé en Bithynie.

(1) *Ibid.*, 8. — M., 47, 30.

(2) Voir PHOTIUS, *Bibl.*, cod. 59. — M., 103, 105-116.

Néanmoins, le mécontentement populaire et un violent tremblement de terre survenu la nuit suivante à Constantinople déterminèrent l'impératrice à rappeler le proscrit par une lettre où elle plaidait son innocence (1). Son retour fut salué par les acclamations du peuple, qui obligea de force le saint patriarche à remonter sur sa chaire.

Mais ce triomphe devait être de courte durée. A l'automne de 403, à l'occasion de l'érection d'une statue de l'impératrice, près de la cathédrale de Sainte-Sophie, le peuple se livra pendant plusieurs jours à de grandes réjouissances fort tumultueuses et de caractère plutôt païen. Jean demanda au préfet de la ville de faire cesser ces fêtes qui troublaient les cérémonies du culte. Le préfet relata la chose à l'impératrice, en l'arrangeant à sa façon : on comprend si Eudoxie fut blessée d'apprendre que Jean avait blâmé les honneurs que le peuple rendait à sa statue. Les coteries eurent beau jeu (2).

(1) Voir J. CHRYSOSTOME, *Hom. post reditum*, 4. — M., 52, 445.

(2) SOCRATE, *Hist. eccles.*, 6, 18. — M., 67, 617, et SOZOMÈNE, *Hist. eccles.*, 8, 20. — M., 67, 1568, racontent que le saint, dans une homélie prononcée le jour de la fête de la décollation de saint Jean-Baptiste, aurait comparé Euxodie à Hérodiade. Cet épisode n'est guère fondé. L'homélie : *In decoll. S. Joan. Baptistæ*. — M., 59, 485-490, qui commence par ces mots : « Hérodiade

Un second concile, tenu au mois de mars 404, confirma la première déposition du patriarche. Sur une injonction de l'empereur d'avoir à cesser ses fonctions, Chrysostome déclara qu'il ne pouvait obéir. Le samedi saint de l'année 404, tandis qu'il se rendait à la cathédrale pour administrer le baptême aux catéchumènes, une troupe armée envahit l'église. Le 20 juin de la même année, pour éviter un soulèvement du peuple, le saint se livra lui-même aux mains de ses ennemis.

Il fut exilé à Nicée, et de là conduit à Cucuse, dans le Taurus, « l'endroit le plus désert du monde entier », selon ses propres expressions (1). Quelque temps après, il fut transporté dans la forteresse d'Arabissus. Le saint patriarche entretenait une correspondance très active et très suivie avec ses partisans, les *joannites*, et les fidèles de Constantinople, en même temps qu'avec les anciens amis d'Antioche. De cette dernière ville, on venait chez lui comme en pèlerinage (2). Froissé des sympathies qu'il rencontrait partout, l'empereur ordonna, vers

est encore en fureur, elle rugit encore, elle danse encore, elle veut encore qu'on lui donne sur un plat la tête de Jean », n'est pas de saint Jean Chrysostome.

(1) *Epist.*, 234. — M., 52, 739.

(2) PALLADIUS, *Dial.*, 11. — M., 47, 37.

la fin de juin 407, de le transférer à Pityonte, sur la côte de l'Euxin. Le saint fut incapable de résister à cette dernière épreuve (1). Il mourut le 14 septembre de cette même année, à Comana du Pont. Ses dernières paroles furent : « Gloire à Dieu en toutes choses » (2). Sa dépouille mortelle fut rapportée à Constantinople, en 438, dans l'église des Saints-Apôtres.

II

Ecrits de saint Jean Chrysostome

Une étude critique des œuvres de saint Jean Chrysostome est encore à faire. On ne peut pas songer à entreprendre un pareil travail dans ce volume qui est une œuvre, non de critique littéraire, mais d'exposition doctrinale. Palladius (3) a dessiné un cadre assez exact des écrits de Chrysostome, en les rangeant sous trois groupes : les *Traité*s, les *Homélie*s et les *Lettres*. Tous les ouvrages techniques

(1) Voir dans DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Eglise*, III, p. 104, le récit touchant des dernières souffrances et de la mort de Jean.

(2) PALLADIUS, *Dial.*, 11. — M., 47, 38.

(3) *Ibid.*, 12. — M., 47, 40.

contiennent l'énumération plus ou moins détaillée de ces divers écrits (1).

La plus grande partie des écrits du saint docteur est formée par les travaux exégétiques. Jean s'était nourri de la Bible ; il l'avait étudiée d'abord sous la direction de Diodore et de Cartérius ; et, pendant les années de sa retraite, il en avait fait une méditation assidue. Nous avons de lui, sous forme d'homélies, une série de commentaires, suivis ou non, sur les divers livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Saint Paul paraît être son docteur préféré, et l'on verra combien souvent il se réfère à lui, surtout quand il parle du mariage. Dans toutes ses œuvres, d'ailleurs, Chrysostome cite continuellement la Bible, et c'est d'elle uniquement qu'il tire sa doctrine.

III

Nature de cette étude

Chrysostome n'a pas composé de « Traité de sociologie ». Il n'a pas réfléchi directement et en vue

(1) On peut consulter : O. BARDENHEVER, *Les Pères de l'Eglise*, t. II (traduction française de Godet et Verschaefel, Bloud, 1905) ; FESSLER-JUNGSMANN, *Institutiones Patrologiae* 2, 1 (Innsbruck, 1892) ; *Realencyclopädie für protestantische Theologie*, 4^e, 107-109 (article d'E. PREUSCHEN).

d'une synthèse sur les « problèmes sociaux », le but et l'organisation de la société, les devoirs de ses membres, etc. Il a, en passant et à l'occasion, exprimé sa pensée sur divers points de la morale sociale. Ce sont ces fragments, parfois de minime importance, mais suggestifs, qui, rassemblés et groupés, peuvent nous faire connaître sa pensée à ce point de vue.

Les sujets sur lesquels nous allons jeter un regard se rapportent à la famille, à l'usage des biens terrestres, à l'organisation et au fonctionnement de la société, ainsi qu'aux relations des diverses classes entre elles. On sera peut-être surpris de voir que Chrysostome professe certaines idées qui nous paraissent aujourd'hui hardies, mais qui s'expliquent fort bien si l'on se place dans le milieu où parlait le saint Docteur.



PREMIÈRE PARTIE

MARIAGE ET CÉLIBAT

CHAPITRE PREMIER

LE MARIAGE

Dieu a établi le mariage pour la procréation des enfants, et aussi pour subvenir aux infirmités et aux faiblesses de la nature humaine. D'après saint Paul (I *Cor.*, VII, 2), le mariage a été établi pour éviter l'impudicité. Il a donc pour but d'aider l'homme à vivre d'une manière plus, digne et plus honnête. On doit, par suite, le considérer comme un moyen d'éviter le péché et d'échapper aux entraînements de la passion :

Le Seigneur s'est proposé dans l'institution du mariage de pourvoir à la perpétuité du genre humain et surtout de nous donner un moyen facile d'affaiblir les ardeurs de la concupiscence..... L'union conjugale présente en effet à tous ceux qui se sentent impuissants à maîtriser leurs passions une grande facilité pour se maintenir dans la vertu et la sainteté (1).

Dieu a institué le mariage... afin que nous évitions les fornications, afin que nous réprimions notre concupiscen-

(1) *De Virginitate*, 19. — M., 48, 547.

ce, afin que nous vivions dans la chasteté, afin que nous nous rendions agréables à Dieu en nous contentant de notre femme. Voilà le présent que nous fait le mariage, en voilà le fruit, en voilà le bénéfice.

Mais le mariage chrétien a quelque chose de plus noble et de plus élevé. Les disciples du Christ doivent, dans l'union matrimoniale, poursuivre surtout la pratique des vertus. Le vrai mariage est celui qui se fait selon le Christ : c'est un mariage spirituel, une génération spirituelle, non par le sang, non par la douleur. (1) Il est clair que ces perspectives mettent le mariage chrétien bien au-dessus de celui que Dieu établit à l'origine du genre humain. Dans la nouvelle loi, le mariage a une signification qu'il n'avait pas dans l'ancienne : il représente l'union du Christ et de l'Eglise.

Il se trouve des hérétiques, valentiniens, marcionites, manichéens, pour contester la légitimité et l'honnêteté du mariage. Jean repousse une pareille théorie. L'union conjugale est chose légitime. (2) Il le démontre longuement au début du traité *de la Virginité*, où il s'adresse aux vierges hérétiques qui observaient la continence, non par le désir d'une plus

(1) *In Ephes.*, 20, 3. — M., 62, 141.

(2) *Ad Theod. Lapsun*, 2, 3. — M., 47, 312. Il cite *Hebr.*, 13, 4.

grande perfection, mais parce qu'elles regardaient comme radicalement mauvais tout commerce charnel. Cette opinion, dit-il, a pour conséquence d'amoindrir, de détruire même entièrement le mérite de la virginité :

Elles ne font profession de la virginité que par horreur du mariage qu'elles condamnent comme mauvais ; principe qui détruit d'avance tout le mérite de leur virginité, puisque celui qui s'abstient d'un crime ne peut réclamer la palme et la couronne, et n'a droit qu'à l'exemption du châtimement. Telle est la base de toute législation : le meurtrier, dit la loi, sera puni de mort, et le voleur subira la peine de son crime. Mais cette même loi ne décerne aucune récompense à ceux qui n'ont ni tué ni volé... Qui pourrait blâmer ces sages dispositions ? Qui n'avouerait que la louange et l'admiration doivent être le partage exclusif de la vertu, tandis que le facile courage de ne pas commettre un crime est assez récompensé par l'exemption de tout châtimement.....

Ces principes nous permettent de conclure qu'inutilement les hérétiques affligent leur chair, puisqu'ils ne seront jamais récompensés..... Comme ils ne fuient le mariage que parce qu'ils l'estiment mauvais et criminel, ils ne sont pas plus admis à réclamer l'honneur et la gloire de la virginité que nous tous qui respectons l'intégrité du lit nuptial... Le jeûne et la virginité sont en eux-mêmes des actes indifférents, et l'intention seule leur donne un caractère moral. C'est ainsi qu'ils sont stériles et infructueux chez les païens, parce qu'ils ne les prati-

quent point en vue de Dieu ; mais vous, hérétiques, qui ne pratiquez ces œuvres que pour vous révolter contre Dieu et pour blasphémer ses créatures, non seulement vous ne serez point récompensés de vos sacrifices, mais vous en serez punis comme d'un crime.....

Vous ne pouvez déverser sur le mariage votre superbe dédain sans blasphémer la sagesse divine, et condamner l'économie de sa providence. Et en effet, si l'union conjugale est un crime, les enfants qui en proviennent sont donc impurs... On n'est point vierge pour avoir renoncé au mariage ; et celle-là seule mérite ce beau nom qui a pu légitimement se choisir un époux...

Nous considérons le mariage comme chose légitime ; aussi admirons-nous ceux qui veulent y renoncer. Vous, au contraire, qui le regardez comme essentiellement mauvais, vous le fuyez sans aucun mérite. En effet, s'abstenir de ce qui est défendu ne révèle pas toujours une âme grande et élevée. C'est pourquoi la parfaite vertu, peu contente d'éviter les fautes que flétrit l'opinion publique, triomphe dans la pratique de ces actes dont l'omission même n'entraîne aucune culpabilité, et dont l'accomplissement nous met au rang de ceux qu'on appelle les fous et les justes.....

Mais vous aussi, m'objecterez-vous, ne défendez-vous pas le mariage ? — A Dieu ne plaise que je partage votre erreur ? — Eh quoi ! direz vous, n'exhortez vous pas à garder la continence ? — Oui, je le *conseille* parce que je comprends l'excellence de la virginité. Mais loin de condamner le mariage comme mauvais, je le loue, et j'en préconise le légitime usage comme un asile et un port as-

suré où s'abrite la continence et où les passions se resserrent en de justes limites. Le Seigneur l'a placé sur le rivage de la vie, comme un rocher protecteur qui brise la vague furieuse, et qui, parmi les orages et les tempêtes, nous présente une rade calme et paisible ; mais avouez aussi qu'il se rencontre des chrétiens auxquels ce secours est inutile, parce qu'ils domptent une chair rebelle par le jeûne, les veilles, la solitude et la mortification.

Voilà ceux que j'engage à embrasser la virginité ; et néanmoins je ne leur défends pas le mariage. Or, entre le conseil et la défense, il y a un abîme aussi profond qu'entre la liberté et la nécessité... En conseillant la virginité, je n'improove point le mariage, et je ne condamne point celui qui résiste à ma parole. Vous, au contraire, vous qui réprouvez le mariage comme mauvais et criminel, et qui changez ici le conseil en une loi rigoureuse, vous devez en haïr tous les infracteurs. J'admire, sans doute, l'athlète généreux qui s'élance dans la carrière de la virginité ; mais je ne condamne pas celui qui ne s'y présente point. En effet, le blâme n'est permis qu'à l'égard d'une action réellement fautive ; or, comment le faire tomber sur le chrétien auquel on ne peut reprocher que de se restreindre dans une sphère plus modeste, et de n'oser tenter les plus sublimes efforts de la vertu ; je ne louerai donc point en lui la force et l'énergie du courage, mais je ne me permettrai point non plus de blâmer sa timide réserve. Ainsi je ne condamne point le mariage, dont j'estime l'usage saint et légitime, et je ne condamne que ceux qui l'outragent et qui le profanent... ; c'est ainsi que la doctrine catholique sait *vénérer l'œuvre de Dieu* et

faire resplendir d'un nouvel éclat l'honneur et la gloire de la virginité.

Celui qui condamne le mariage blesse la sainte virginité, et celui qui le loue rehausse le mérite et la dignité de cette vertu. C'est un bien d'une valeur fort douteuse, celui qui ne paraît tel que si on le compare avec un grand mal ; or, telle est l'idée que vous avez de la virginité par rapport au mariage. Un bien véritablement excellent, c'est celui qui surpasse ce que tout le monde s'accorde à estimer comme bon : c'est notre doctrine touchant la virginité. Elle proclame le mariage bon, la virginité meilleure. Dire que le mariage est mauvais, c'est faire tort à la virginité ; pareillement, c'est louer celle-ci que d'honorer celui là. On n'est point beau pour être moins laid que tel dont le corps est mutilé ; on n'est vraiment beau que si on l'est plus que celui qui est intact et sans difformité ; et c'est ainsi que le mariage étant bon en lui-même nous fait admirer la virginité qui est meilleure. Elle le surpasse en dignité autant que le pilote et le général s'élèvent au-dessus du matelot et du soldat ; mais de même que la tempête engloutit le vaisseau qui est dépourvu de rameurs, et que l'ennemi fait prisonnier le général qui est abandonné de ses soldats, ainsi la condamnation du mariage rejaillit sur la virginité et en ternit la gloire (1).

Le mariage est donc chose légitime : et si, parfois, au lieu d'être, comme il le devrait, un port de

(1) *De Virginitate*, 1-10. — M. 48, 533-540.

salut, il conduit au naufrage, ce n'est pas là un inconvénient inhérent à sa nature, mais un effet de la mauvaise volonté de ceux qui en abusent (1). Si le mariage n'était pas honnête, Dieu n'aurait jamais appelé l'épouse et l'époux ; ni il n'aurait dit : « l'homme abandonnera son père et sa mère et il s'attachera à sa femme », ni il n'aurait ajouté : « pour le Christ et l'Eglise » (*Eph.*, 5, 32) (2).

C'est la voix de la sagesse qui parle ici. Les extravagances sont le propre des esprits exagérés. Sans doute, la virginité est infiniment supérieure au mariage ; elle a même toutes les sympathies de Chrysostome ; mais ce n'est pas une raison pour qu'on condamne le lien conjugal, qui a des fins parfaitement morales, qui est *l'œuvre de Dieu* et auquel le Christ a imprimé le sceau sacramentel.

Le mariage est indissoluble dès l'origine. Nous en avons pour garant l'affirmation du Christ (*Math.*, 19, 8). La raison est spécieuse :

Si le divorce était honnête, Dieu n'aurait pas fait un homme et une femme seulement ; après avoir fait un seul homme, Adam, il aurait créé deux femmes, pour le cas où celui-ci aurait voulu renvoyer l'une et prendre l'autre,

(1) *De libello repudii*, 1. — *M.*, 51, 217.

(2) *In Eph.*, 20. 5. — *M.*, 62, 141-142.

mais par le mode même de sa création, il a établi la loi que je promulgue maintenant. Quelle est donc cette loi ? C'est que l'homme conserve jusqu'à la fin la femme qui lui est échue d'abord. Cette loi est plus ancienne que la loi du divorce, de toute la distance qui sépare Adam de Moïse. Par conséquent, je n'innove point, je n'introduis point de dogmes étrangers, mais des dogmes anciens et antérieurs à Moïse (1).

Les époux ne doivent donc jamais se séparer, quelles que soient les lois du monde à l'égard du divorce ; car, ce ne sera pas sur ces lois que Dieu jugera au dernier jour, mais d'après celles que Dieu lui-même a promulguées. Quand même l'un des deux époux serait païen, son conjoint chrétien ne pourrait pas se séparer de lui, à moins qu'il ne fût exposé au danger d'apostasie (2).

Le rite sacré du mariage soulève un ensemble de questions morales que l'on ne saurait passer sous silence. Les secondes noces sont permises, mais elles ne représentent pas la perfection, et il vaudrait mieux s'en abstenir. Elles ont de nombreux inconvénients :

(1) *De libello repudii*, 2. — M., 51, 220.

(2) *In I Cor.*, 19, 3. — M., 61, 155. Il commente 1 Cor., 7, 13-15.

Celui qui se permet les secondes nocces devient pour ses amis et pour le public le sujet d'une amère raillerie. On le regarde comme un parjure et on l'évite comme un ami déloyal, on hésite à lui confier un dépôt et l'on s'abstient de contracter avec lui un engagement quelconque. En effet, quand on le voit rejeter si facilement de son cœur le souvenir d'un nœud aussi fort, d'une liaison aussi intime, d'une communauté aussi étroite que le mariage, peut-on ne pas s'indigner de sa conduite, et ne point le considérer comme un homme léger et versatile ? Mais, parlerai je de l'indécence qui accompagne les secondes nocces ? Voici que soudain la joie bruyante et les apprêts de l'hymen succèdent aux larmes, aux soupirs, aux gémissements, aux habits de deuil, à tout l'appareil de la douleur ; on croirait presque assister à une de ces représentation théâtrales, où le même acteur est tantôt un roi opulent, et tantôt un malheureux esclave. N'est ce pas ainsi que cet homme qui, hier, dans sa douleur, se roulait sur un tombeau, s'avance aujourd'hui en grande pompe vers l'autel ? Hier, il s'arrachait les cheveux, et aujourd'hui, il se couronne de fleurs. Hier, triste et abattu, il répétait à tous l'éloge d'une épouse chérie, refusait de lui survivre, et repoussait même avec indignation toute parole de consolation ; mais voilà qu'aujourd'hui, il paraît au milieu de ces mêmes amis, tout rayonnant de plaisir et de joie. Ses yeux, naguère pleins de larmes, brillent du feu de la gaieté et ses lèvres qui, tout à l'heure, juraient de ne plus s'ouvrir qu'à la plainte et à la douleur, sourient gracieusement à tous et ne savent plus articuler que l'expression de la joie et du bonheur.

Mais si cet homme a des enfants de sa première épouse, la présence d'une seconde introduit fatalement la guerre et la discorde au sein de la famille... Ce sont, en effet, chaque jour, contre la première épouse, des critiques nouvelles et des récriminations nouvelles... Une seconde épouse s'acharne contre une froide poussière et une cendre inanimée, en sorte que sa haine, ses outrages et ses calomnies poursuivent sa rivale jusque sous la pierre sépulcrale ; comment caractériser une conduite si barbare et si insensée ?... Enfin, elle fait retomber sur les enfants une vengeance qui ne peut atteindre leur mère, et elle force un époux trop complaisant à servir ses cruels ressentiments (1).

Les secondes noces sont la marque d'une âme inférieure, faible, charnelle, attachée à la terre. Sans doute on ne peut les condamner comme criminelles, mais elles ne sauraient prétendre aux louanges et à l'encouragement. Les motifs pour lesquels on les contracte sont d'ordinaire l'espérance d'une meilleure condition, l'amour du monde, et la faiblesse de la chair :

Je mets une grande différence entre la veuve qui ne se remarie pas et celle qui contracte un second engagement. L'une montre qu'elle fût demeurée vierge, si elle avait pu savoir ce que c'était que le mariage ; et l'autre, en

(1) *De Virginitate*, 37. — M., 48, 559.

introduisant un nouvel époux dans le lit nuptial, laisse soupçonner qu'elle aime encore le monde et qu'elle recherche les biens de la terre. Celle-là, du vivant de son époux, concentrait en lui seul toute son affection, et celle-ci donne à penser que, tout en restant chaste et fidèle épouse, elle n'a pas laissé de nourrir pour d'autres hommes un sentiment d'admiration peut-être plus fort que pour son mari...

Un premier mariage est une preuve d'honnêteté et de chasteté ; un second dénote un certain esprit, je ne dirai pas d'incontinence, à Dieu ne plaise, mais de faiblesse et de sensualité ; en sorte que l'âme, tout attachée à la chair et à la terre, ne peut prendre aucune résolution ferme et généreuse (1).

La fidélité des deux époux est un devoir essentiel dans le mariage chrétien. On se souvient, en effet, que, pour le saint docteur, le but primordial de l'institution du mariage est d'empêcher les hommes de vivre dans l'incontinence ; si, par la mauvaise volonté de l'homme, ce but n'est pas atteint, à quoi bon se marier ?

Le mariage n'a qu'une fin : empêcher la fornication ; et c'est pour ce mal qu'a été inventé ce remède. Mais si tu

(1) *De non iterando conjugio*, 1-2. — M., 48, 611-612. Voir aussi : *De libello repudii*, 4. — M., 51, 233 ; *In Ephes.*, 20, 5. — M., 62, 142 ; *In Tit.*, 2, 1. — M., 62, 671 (les secondes noccs défendues à ceux qui sont dans les ordres). En somme, Chrysostome n'est que l'écho de saint Paul (1 Cor., 7, 39-40).

devais, même après le mariage, te laisser aller à la fornication, c'est en vain que tu aurais eu recours au mariage, c'est inutilement, c'est sans profit. Que dis-je ? ce n'est pas seulement pour rien, c'est plutôt pour ton malheur. En effet, la faute n'est point la même à commettre la fornication quand on n'a point de femme, et à y retomber après le mariage ; dès lors, ce n'est plus fornication, c'est adultère. Ce que je dis peut paraître étrange ; c'est vrai pourtant.

Je le sais : beaucoup de gens s'imaginent qu'on ne se rend adultère que par la séduction d'une femme en puissance de mari. Et moi, je prétends que quiconque, étant marié, a des rapports coupables et illicites avec une femme, même non mariée, commet un adultère. En effet, ce n'est pas seulement la personne déshonorée, c'est encore l'auteur de son déshonneur dont la qualité constitue l'adultère. Et n'allez point, en ce moment, m'alléguer des lois du monde qui traitent les épouses séduites devant les tribunaux et leur font subir un jugement, tandis qu'elles ne demandent point de comptes aux hommes mariés qui ont débauché des courtisanes. Moi, je vous lirai la loi de Dieu, qui sévit également contre l'homme et contre la femme, et les déclare pareillement adultères... La personne de l'époux n'appartient plus à l'époux mais à l'épouse ; qu'il lui garde donc intacte cette propriété, qu'il n'en dérobe rien, qu'il ne la dissipe point (1).

Chrysostome blâme vivement l'adultère, non seu-

(1) *In illud* : « *Propter fornicationem* », 3-4. — M., 51, 213-214. Voir aussi : *In I Cor.*, 19, 1. — M., 61, 152.

lement parce qu'il est en opposition avec la loi divine, mais aussi parce qu'il détruit l'égalité absolue de l'homme et de la femme dans le mariage. Comme toujours, de son temps, les hommes prétendaient avoir des libertés qu'ils n'accordaient pas aux femmes. Jean proteste contre ces idées courantes. Il critique, avec la dernière énergie, l'infidélité de l'homme. Le mari coupable d'adultère n'a aucune excuse, ni devant Dieu, ni devant les hommes ; sa femme lui avait été donnée précisément pour calmer en son cœur les orages de la passion et satisfaire les désirs de la nature ; sa présence lui interdit par suite toute justification, et on ne peut avoir pour lui aucune indulgence, pas plus qu'on n'en aurait pour un pilote qui fait naufrage au port. (1) Point de pardon, d'ailleurs, pour celui qui, ayant la consolation d'avoir une femme, assouvit sa concupiscence avec une autre :

Celui qui ne se contente pas de sa femme ne peut se sauver ; il se perd, quand bien même il ferait une infinité de bonnes œuvres, parce qu'il est impossible que le fornicateur entre dans le royaume des cieux ; et que dis-je, le fornicateur ! ce n'est plus là une fornication, mais c'est un adultère. Comme la femme qui est liée avec un homme,

(1) *In illud* : « *Vidi Dominum...* », 3, 3. — M., 56, 116.

si elle en connaît un autre, commet un adultère ; de même l'homme qui est lié avec une femme, s'il s'approche d'une autre, est adultère. Or, l'adultère ne sera point héritier du royaume des cieux, mais il tombera dans l'enfer...

C'est pourquoi je vous conjure d'appliquer tous vos soins à vous délivrer de cette affreuse maladie. Si vous ne le faites pas, n'ayez pas la témérité d'entrer dans le temple du Seigneur. Il ne faut pas que les brebis galeuses et malades se mêlent parmi celles qui sont saines et vigoureuses, mais il faut qu'elles soient séparées du troupeau jusqu'à leur guérison. Nous sommes les membres de Jésus-Christ, ne devenons point les membres d'une prostituée. Ce lieu n'est point une maison de prostitution, c'est l'église ; si vous êtes les membres d'une prostituée, n'y venez point, pour ne pas déshonorer le lieu saint (1).

Quels sont les prétextes que l'on allègue pour vivre ainsi dans l'incontinence ? La passion ? Mais on peut lui résister. La laideur de sa femme ? Mais la beauté n'est pas l'unique qualité d'une épouse, et, à côté de certains avantages, elle présente des inconvénients :

Grande, oui, bien grande est la force de l'habitude ; elle est si grande, qu'elle devient une nécessité. Si donc l'habitude est la cause du mal, n'est-il pas évident que l'habitude contraire le fera disparaître. Que d'amants ont cessé d'aimer, en ne voyant plus celle qu'ils aimaient !

(1) *In Joan.*, 63, 4. — *M.*, 59, 352, 354.

Quelque temps, sans doute, c'est une privation amère et pénible; mais l'amertume se change ensuite en douceur, et on ne pourrait retomber, quand même on le voudrait... Mais, direz-vous, avant d'avoir contracté l'habitude, dès le premier aspect, me voilà séduit. — Lâcheté encore, mollesse, négligence de vos devoirs. abandon des affaires les plus urgentes. Vous ressemblez à un vagabond que tous les maux envahissent; votre âme me fait l'effet d'un enfant qui erre au hasard et que le premier venu emmène en servitude. Il faut qu'elle exerce son activité; si vous ne l'appliquez à des actions sérieuses, comme elle ne peut se passer d'agir, elle se crée une autre occupation.

La terre, que l'on n'ensemence point, où l'on ne plante rien ne produit que de l'herbe; ainsi en est il de l'âme; n'a-t-elle rien de sérieux en vue, elle se laisse aller au mal par le désir qu'elle a d'agir; à défaut d'occupations utiles, elle se jette dans les futilités. Que le travail, que l'application puissent repousser la première attaque, on peut en donner bien des preuves. C'est pourquoi, si vous voyez une belle femme, et que vous vous sentiez affecté, cessez de la voir, et vous êtes délivré.

Et comment puis-je ne pas la voir, entraîné que je suis par la passion? — Appliquez-vous à d'autres objets capables de distraire votre âme: lisez, méditez, *défendez le pauvre*, venez au secours de l'opprimé, priez, songez à la vie future; voilà autant de moyens d'enchaîner votre âme (1).

Quel avantage apporte la beauté? Aucun, mais plutôt

(1) In II Cor., 7, 7. — M., 61, 452.

des difficultés plus grandes, des malveillances, plus de dangers et de soupçons. Telle femme n'eût jamais été soupçonnée, sans sa beauté; telle autre, si elle n'use d'une réserve consommée, d'une réserve extrême, aura bien vite une mauvaise renommée. Un mari soupçonne celle qui est sa compagne; que peut-il y avoir de plus pénible? Il ne trouvera point tant de plaisirs à la voir que de souffrances dans ses soupçons. Le plaisir s'érousse à la longue; la nonchalance et le laisser-aller passent pour impudence, l'âme devient vulgaire et pleine d'arrogance; et c'est la beauté, surtout, qui amène ces malheurs... Ce qui est extraordinaire, ce n'est pas que l'une soit belle et que l'autre ne le soit pas; c'est qu'une femme ait de mauvaises mœurs sans être belle, et que celle qui l'est soit vertueuse (1).

Chrysostome ne réclame l'égalité parfaite pour les deux époux que sous le rapport de la fidélité conjugale. En dehors de là, il marque la différence des rôles et des fonctions. Au foyer domestique, l'homme et la femme ont leur propre sphère d'attributions :

Dieu n'a point donné tout à l'homme, ni tout à la femme; mais il a partagé les dons entre eux, assignant à la femme la maison et à l'homme la place publique; à l'homme est échue la charge de nourrir la maison, car c'est lui qui cultive la terre, et à la femme la charge de fournir les vêtements, car tisser et tenir la quenouille lui appartient.

(1) *In I Tim.*, 4, 3. — M., 62, 523-526.

C'est Dieu même qui a donné à la femme le talent de filer (1).

Les services rendus par la femme à son époux sont très considérables :

Elle garde la maison, prend soin de toutes les affaires domestiques, surveille les servantes, les habille de ses mains ; elle rend, par sa fécondité, l'homme père, le délivre des prostituées, l'aide à observer la continence, à réprimer l'aiguillon de la nature (2).

Les hommes sont distraits par les voyages, par les soins de la place publique, par les affaires de l'Etat ; mais, la femme, dispensée de tout souci de ce genre, peut s'occuper plus aisément de sa progéniture, grâce au loisir dont elle jouit (3).

Les institutions à l'usage de l'homme ont toujours des inconvénients. Le mariage ne pouvait échapper à cette loi. Sans doute, Chrysostome le conçoit sous sa forme idéale, comme une union basée sur un amour mutuel simple et vrai, fortifiée par une fidélité réciproque, consacrée par la naissance d'enfants chéris, destinée, en somme, à sanctifier ceux qui y participent et qui n'ont pas la vocation supérieure de la virginité. Néanmoins, et pour pousser à la

(1) *In I Cor.*, 34, 4. — M., 61, 291.

(2) *In II Thess.*, 5, 5. — M., 62, 499.

(3) *De nra.*, 4, 4. — M., 54, 638.

pratique de la virginité, et aussi se conformer à la réalité des choses dans la description qu'il en donne, Jean dévoile les côtés pénibles de l'état matrimonial. L'union conjugale nous ôte la libre disposition de nous-mêmes ; une fois conclu, le mariage ne peut être dissous, son joug ne peut être brisé. Son indissolubilité, qui lui est essentielle, est précisément ce qui le rend austère et pénible pour un grand nombre. Il peut arriver fréquemment que l'obligation de remplir ses devoirs conjugaux soit la source de peines multiples : car « le corps de la femme n'est point à elle, mais à son mari ; de même, le corps du mari n'est point à lui, mais à sa femme » (I Cor., 7, 4). Vous voudriez réaliser quelque progrès dans la vertu, vous exercer à la pratique du jeûne et du recueillement ; vous voudriez purifier votre âme, la faire habiter dans les cieux, par la prière : voilà que votre épouse n'y veut pas consentir, et vous êtes tenu de vous incliner devant son caprice. Ajoutez à cela que les époux dont les caractères s'harmonisent parfaitement sont bien rares :

Supposez qu'un mari doux est uni à une femme méchante, acariâtre, médisante, et aimant, comme presque toutes les femmes, la dépense et le luxe, comment supportera-t-il, chaque jour, ses caprices, son orgueil et son insolence ? Si, au contraire, une femme, d'un caractère

modeste et tranquille, est unie à un mari irascible, fier et orgueilleux de ses richesses ou de ses emplois, et, si ce mari, la traitant comme une esclave, ne lui témoigne aucun égard, ni aucun respect, comment supportera-t-elle ces violences et ces duretés? Que fera-t-elle encore si ce mari ne lui laisse voir qu'un sentiment de haine et de dégoût?... Ainsi, pour cette infortunée, c'est une triste mais inévitable nécessité d'apprivoiser ce caractère farouche par sa complaisance et ses délicates attentions, ou de soutenir courageusement cette lutte intestine, cette guerre domestique (1).

Supposons qu'un mari soit naturellement jaloux ou qu'il le devienne, même sans aucun motif réel; est-il un être plus malheureux? Le toit conjugal sera désormais un vrai champ de bataille et une mer furieuse: tout y est plein de tristesse et de soupçons, de querelles et de troubles... Pour le mari, plus de plaisirs; il ne rencontre, sous ses pas, que le deuil, la tristesse et l'amertume. Au seuil du foyer domestique, sur la place publique, en voyage, un noir chagrin l'accompagne; l'aiguillon de la jalousie déchire son cœur et une douleur poignante trouble son repos... Hélas! il suspecte une épouse qu'il aime et pour laquelle il donnerait son sang; qui pourrait guérir la blessure de son cœur?...

La situation de sa malheureuse épouse est mille fois plus pénible encore. Celui qui devrait être son consolateur et son soutien dans ses peines et dans ses chagrins, est devenu pour elle un tyran barbare et un ennemi cruel...

(1) *De Virginitate*, 40. — M., 43, 562.

Ses serviteurs l'humilient encore davantage, car ils sont naturellement ingrats et soupçonneux; et ils exploitent la méintelligence de leurs maîtres pour secouer le joug de l'obéissance et satisfaire leurs instincts méchants. Ils peuvent mentir impunément et ils s'étudient à entretenir par la calomnie les soupçons d'un mari jaloux; et celui-ci n'est que trop disposé à prêter une oreille facile à tous leurs rapports. Il ne sait plus distinguer la vérité d'avec le mensonge; ou plutôt il admet comme réel tout ce qui entretient son aveuglement, et rejette comme faux tout ce qui pourrait le dissiper... L'épouse est comme gardée à vue, dominée par la crainte et la terreur. Tous ses mouvements sont épiés, son regard et ses paroles sont observés, et ses soupirs même sont interrogés avec une scrupuleuse curiosité. Il faut donc que, froide comme un marbre, elle dévore silencieusement tous ces outrages; et qu'elle vive prisonnière et enchaînée dans sa maison...

Tels sont les maux que cause la jalousie dans le cœur d'un époux. Si elle attaque le cœur de la femme — et combien en voyons-nous d'exemples! — le mari sera moins malheureux; je l'avoue; mais son épouse verra ses douleurs s'accroître dans une progression indéfinie. Elle ne peut soutenir la lutte à armes égales: quel mari supporterait qu'on lui interdît toute sortie au dehors? et quel serviteur oserait surveiller un maître qui pourrait le châtier rigoureusement? Ainsi pour elle nulle consolation, pas même celle de l'espionnage ou des récriminations. Son époux lui permettra peut-être quelques reproches, une fois ou deux; mais si elle les renouvelle, il lui

apprendra que le meilleur parti pour elle est de ronger son frein en silence (1).

Ce ne sont là que des inconvénients accidentels du mariage; il en est d'autres qui en sont inséparables. Il faudrait, confesse le saint docteur, avoir éprouvé toutes ces tribulations pour en parler sciemment. Et pourtant la manière dont il décrit les soucis et les préoccupations qui précèdent et accompagnent l'état matrimonial est un modèle d'observation psychologique fine, complète et précise :

Le temps des fiançailles approche et avec lui les soucis et les inquiétudes. Quel est l'homme auquel on va s'unir ? Sa réputation est-elle intacte et son caractère heureux ? Est-il trompeur et arrogant, emporté et jaloux ? peut-être est-il commun dans ses manières, peu instruit, méchant, dur, sans énergie d'action ou de volonté ?... L'homme, de son côté, n'est point exempt de préoccupations ; la retraite où vit sa fiancée lui dérobe toute connaissance du caractère et des mœurs de celle qui va s'unir à lui... Et quand le moment décisif arrive, l'inquiétude de l'avenir alarme la jeune épouse et trouble sa joie. Elle craint de déplaire à son mari le soir même de leurs noces, et de ne point réaliser ses espérances... Ajoutez maintenant les chagrins qui accompagnent le paiement de la dot. Le beau père, qui donne sans recevoir, ne paie qu'avec répu-

(1) *De Virginitate*, 52. — M., 574-575.

gnance, et le gendre avide exige tous ses droits Et au milieu de ces débats, sa jeune épouse rougit de honte et ne voit plus dans son mari qu'un impitoyable créancier.

Mais ces difficultés sont à peine surmontées que soudain la perspective d'une honteuse stérilité vient l'effrayer. Elle ne redoute pas moins une trop grande fécondité, et l'incertitude de l'avenir la trouble de tous côtés ; devient-elle mère, sa joie n'est pas sans inquiétude, car, dans le ménage, nul plaisir n'est pur et parfait. Elle craint pour l'enfant qu'elle porte les suites de quelque accident, et, pour elle-même les périls de la maternité. Plusieurs années s'écoulent-elles sans espérance d'héritier, elle devient timide, troublée et comme toute confuse de sa stérilité. Le moment de la délivrance est-il au contraire arrivé ; elle n'enfante qu'avec des douleurs qui suffiraient pour faire évanouir toutes les joies du mariage... Bientôt, de nouvelles angoisses ; elle redoute de donner le jour à une fille au lieu d'un garçon ; ou à un enfant infirme et contrefait au lieu d'un enfant fort et bien constitué... Mais l'enfant est né heureusement ; voici venir d'autres soucis : ceux de sa santé et de son éducation... (1)

Telle est la réalité ordinaire ; mais, mettons les choses au mieux :

Supposons, par impossible, un mariage qui réunisse toutes les conditions de bonheur. Les enfants sont nombreux, distingués, vertueux ; la femme est belle, modeste, la modèle des mères de famille ; l'union des cœurs est

(1) *De Virginitate*, 57. — M., 48, 576-577.

parfaite, la vieillesse heureuse, la famille noble et illustre, les emplois hauts et élevés. Ajoutez encore que l'inquiétude de l'avenir, ce ver rongeur de tout bonheur humain, n'atteint point ces fortunés époux : qu'ils ne connaissent ni la crainte, ni le chagrin, ni la douleur, qu'ils sont assurés de mourir au même instant et de couronner une longue vie par la plus grande comme par la plus douce des jouissances, celle de laisser de dignes héritiers : quel sera le résultat final de tous ces avantages ? et que recueilleront ils au delà du tombeau de toutes ces prospérités de la vie ? Une nombreuse postérité, une épouse belle et aimable, une union heureuse et une longue vieillesse ne nous seront d'aucune utilité auprès du souverain Juge et en présence des biens véritables de l'éternité (1).

Les joies que le commun des hommes cherche dans le mariage sont peu sûres, passagères, donc de peu de valeur. Pourtant, le mariage est bon, étant œuvre divine. Chrysostome en a indiqué la fin, qui est excellente, en a soutenu la légitimité. Le mariage n'est donc pas un obstacle jeté sur le chemin du ciel : mais à une condition : qu'on y cherche Dieu uniquement, non les avantages temporels :

Voici, dit-il, comment on se mariait autrefois parmi les

(1) *De Virginitate*, 58. — M., 48, 580. Pour bien apprécier la pensée de saint Jean Chrysostome sur ce sujet, il faudrait lire tout ce traité de la Virginité.

chrétiens. Je vous le dis, non seulement afin que vous le sachiez, mais aussi afin que vous l'imitiez. On n'avait point d'égard au bien, ni aux avantages temporels. On cherchait une fille qui eût été bien élevée, qui eût de la sagesse et de la vertu, dont la vie fût réglée et honnête.

Si vous ne cherchez que Dieu dans le mariage, il aura soin de vous y faire trouver tout le reste avantageusement. Mais si vous n'y cherchez que des qualités du monde, sans vous mettre en peine de celles qui doivent être les plus chères à un chrétien, vous n'y trouverez, en fin de compte, ni les unes, ni les autres (1).

Un passage d'une admirable finesse donne une idée exacte des soins occasionnés par les enfants. « L'épouse a-t-elle mis au monde un enfant du sexe féminin ? Le mari montre un visage assombri. L'enfant est-il du sexe masculin ? On trouve qu'il n'est pas beau. L'enfant est-il beau ? Il faut veiller soigneusement sur sa beauté. Est-il sevré ? Le souci de son éducation commence. Si les enfants sont en bonne santé, on craint qu'ils ne tombent malades. Lorsqu'ils sont malades, on craint qu'ils ne meurent ; si les enfants meurent, la femme a peur d'être méprisée comme privée d'enfants ; s'ils ne meurent pas, les soucis sont encore plus lourds ; il faut pour-

(1) *In Matth.*, 73, 4.

voir à leur éducation, à l'entretien convenable de la famille, à la décence des habits, à la direction des domestiques. Et le saint de conclure : je ne flétris pas la nature du mariage, puisque c'est la providence commune de l'espèce humaine, mais je dévoile les soucis des personnes mariées (1). »

(1) *De S. Thecla.* — M., 50, 747. Sur l'Éducation des enfants voir surtout : *De Anna*, 1, 42-61. — M., 54, 688-644. (L'éducation des enfants appartient spécialement à la mère); *In Matth.*, 59, 7. — M., 58, 582-583. etc Chrysostome s'occupe beaucoup de l'éducation des enfants et très peu de leur instruction. La formation morale est pour lui l'œuvre capitale.

CHAPITRE II

LA VIRGINITÉ

Jean a chanté la virginité. Une conclusion nous est déjà acquise : la virginité est comparativement supérieure au mariage. Serrons de plus près ce sujet.

Nous trouvons au premier plan les louanges de la virginité. Elle rend l'homme égal aux anges :

L'homme, que sa nature place au dessous de l'ange, sait doubler ses forces et, par une généreuse émulation, il marche son égal. L'ange est vierge et l'homme le devient ; l'ange est le ministre du Seigneur, et il se tient toujours près de son trône ; mais la vierge chrétienne est la servante du Dieu auquel elle s'est consacrée, et saint Paul l'exempte de toute sollicitude temporelle, afin que rien ne la détourne de son ministère sacré ; enfin, si elle ne peut briser les liens de la chair et s'envoler aux cieux, du moins, elle goûte l'ineffable consolation de recevoir le Dieu qui vient reposer dans le chaste tabernacle de son corps et de son âme (1).

En quoi différaient des anges Elie, Elisée, Jean-Baptiste, ces héros de la virginité, si ce n'est en ce qu'ils

(1) *De Virginitate*, 11. — M., 48, 540.

étaient soumis à la mort ? En tout le reste, vous ne découvrirez rien d'inférieur, quelque exactes que soient vos recherches, et leur mérite s'augmente même de toute l'inégalité de notre nature. Oui, vivant sur la terre et soumis aux dures lois de l'humanité, ils n'ont pu atteindre cette sublimité de vertu sans un héroïque courage et une énergique volonté. Or, qui peut nier qu'ils ont dû leur perfection à la virginité ? Avec une épouse et des enfants, eussent-ils été libres d'habiter les déserts, d'abandonner les cités et de renoncer à tous les soins de la vie ? Mais, dès qu'ils eurent brisé ces chaînes, ils vécurent sur la terre comme les anges du ciel... Voilà les vrais anges de la terre, et voilà jusqu'où s'étend la puissance de la virginité. Elle fait que l'homme, pétri de chair et de sang, et soumis ici-bas aux dures lois de l'humanité, dépouille, pour ainsi dire, sa mortalité, et semble déjà habiter dans les cieux, tant il reflète, dans toute sa conduite, les splendeurs de l'immortalité (1).

La virginité mérite toutes les louanges, à cause de ses difficultés même :

Quelles palmes et quelles couronnes ne méritent pas ceux qui, sans le secours du mariage, savent toujours vaincre et triompher, et contre lesquels, cependant, le démon déploie toutes ses ruses et toute son audace !... Les vierges ne peuvent ni ralentir leur course à travers les ondes et les écueils, ni aspirer, au milieu des tempêtes, au calme d'une rive hospitalière... Le démon, cet

(1) *Ibid.*, 79. — M., 48, 591.

implacable ennemi de toute vertu, déchaîne contre les vierges les vants, les flots, les orages, et soulève tous les éléments, afin de submerger leur frère macelle. Il sait, en effet, qu'elles ne peuvent reculer (Ephés., 6, 42) et qu'il leur faut sans cesse lutter contre les puissances du mal, jusqu'au jour où la mort les déposera au rivage sûr et paisible de l'éternité. Les vierges sont comme ces vaillants soldats qui, dans une sortie, voient les portes de la ville se refermer sur eux. La seule voie de salut qui leur reste est de vaincre un ennemi farouche, avec lequel elles ne peuvent conclure ni paix, ni trêve... Etrange condition de la vierge chrétienne ; elle porte au dedans d'elle-même un brasier ardent et ne doit pas en être brûlée (1).

Ce qui fait le principal mérite de la virginité, c'est qu'elle débarrasse celui qui la pratique de la plus grande partie des soucis terrestres et lui permet de s'occuper avec plus d'assiduité du service de Dieu. La vierge chrétienne n'est jamais préoccupée par la surveillance de ses revenus, de ses esclaves, de ses intendants, cuisiniers et fournisseurs. N'ayant pas à plaire à un mari, elle ne prend pas soin de friser artistement ses cheveux, de les orner d'or et de pierreries, et de relever l'éclat de son visage par des pâtes odorantes. Elle ne songe qu'à parer de vertu et de piété le temple saint de son corps et de son cœur. Ainsi, la virginité enlève à toute préoccupation vaine et superflue, pour concentrer en Dieu seul notre temps et notre zèle : elle nous fait vivre d'une vie divine (2).

(1) *De Virgin.*, 34-36. — M., 48, 555, 559.

(2) *De Virgin.*, 75-77. — M., 48, 588.

Son excellence ressort encore de ce qu'elle n'est pas mentionnée dans l'Ancien Testament, sinon en prévision de l'avenir (*Ps.*, 44, 15) (1). Elle est donc l'ornement spécifique du Nouveau Testament. Et, néanmoins, elle est tellement sublime, exige de si grands efforts et témoigne d'une telle perfection, que Jésus-Christ, « descendu des cieux pour faire de nous des anges, pour nous initier à une vie toute céleste, n'a pas osé nous ordonner la virginité, ni faire une loi de cette vertu » (2). Il s'est contenté de la conseiller à ses disciples, montrant par là qu'elle constituait un degré supérieur de la perfection chrétienne (3). Enfin, le meilleur éloge qu'on puisse adresser à la virginité, c'est qu'elle est le vêtement de l'Eglise, sa parure dès les jours de sa jeunesse (4).

La virginité ne peut avoir cette auréole de gloire et de respect qu'en tant qu'elle est sérieuse et qu'elle apparaît comme un idéal surnaturel. Chrysostome est l'ennemi des faux calculs, déteste l'hypocrisie et n'aime pas qu'on fasse les choses à demi. Pour

(1) *Contra Jud. et Gent.*

(2) *Epist.*, 2 (à Olympiade, diaconesse), 7. — M., 52, 563.

(3) *In Matth.*, 78, 1. — M., 58, 711. Voir aussi: *In Genes.*, 18,

4. — M., 53, 153.

(4) *In Psal.*, 44, 12. — M., 55, 202.

lui, toutes les vertus chrétiennes sont sublimes, mais à une condition : c'est qu'on n'en abuse pas, qu'on les accepte telles qu'elles sont, dans toute leur pureté, et qu'on ne cherche pas à les faire servir à des desseins perfides. Ces exigences, il les impose encore plus, si l'on peut s'exprimer ainsi, à la virginité, parce que c'est une vertu plus difficile, héroïque même, plus délicate, et dont les abus sont dès lors plus pernicieux et plus blâmables. Or, ces abus existaient de son temps. Lui-même les a dénoncés, peut-être avec trop de sévérité ; mais ses réprimandes méritent d'être connues à titre de document moral :

Si l'apôtre (1) défend tout cela aux femmes mariées et riches, qui vivent dans l'opulence, combien plus à celles qui ont adopté la virginité. — Mais, dira-t-on, quelle vierge porte des bijoux et des frisures ? — Elles apportent tant de recherche dans leurs simples vêtements, que la parure n'est rien auprès. On peut, avec des vêtements peu coûteux avoir plus de recherche qu'une femme couverte de bijoux. Une robe d'un beau bleu, serrée avec soin par la ceinture, comme celles des danseuses du théâtre, en sorte qu'elle ne soit ni gonflée à droite, ni retirée à gauche, mais que les deux côtés de la taille soient parfaitement symétriques, avec des plis nombreux sur la poitrine, ne

(1) Chrysostome commente les paroles de saint Paul sur les parures des femmes (I Tim. 2, 9-10).

charmera-t-elle pas plus que des vêtements de soie ? La chaussure, d'un noir bien brillant, terminée en pointe, sera d'une perfection artistique, et aura peine à contenir le pied. Le visage ne sera pas fardé, mais lavé avec grand soin, et l'on couvrira le front d'un voile plus blanc que le visage lui-même ; puis, par dessus, on jettera un voile flottant, dont la couleur noire ressortira sur le blanc. Et que dirait l'apôtre de ces yeux roulant sans cesse, de ce nœud de la ceinture, qui tantôt se cache et tantôt se découvre, de manière à faire ressortir l'art avec lequel la ceinture est enlacée, tandis que le voile est relevé autour de la tête ? Les mains, comme celles des acteurs tragiques, sont gantées avec tant de soin, que le gant ne semble faire qu'un avec la main. Que dirait-il encore de cette démarche et de ces manières plus capables que tous les bijoux de séduire ceux qui les voient... Ainsi, cette toilette est plus dangereuse que les bijoux ; bien d'autres s'y sont étudiées pour être vues et captiver ceux qui les regardaient. Ce n'est point là une faute légère, mais une arme capable d'irriter Dieu et de corrompre les vierges.

Vous avez le Christ pour époux ; pourquoi voulez vous gagner des amants parmi les hommes ? Le Christ vous condamnera comme adultères. Pourquoi n'adoptez vous pas la parure qui lui convient, celle qu'il aime : la pudeur, la retenue, la décence, un vêtement modeste ? le vôtre est celui d'une femme déshonorée. On ne reconnaît plus les femmes impudiques et les vierges ; voyez à quelle inconvenance celles ci sont arrivées. Une vierge doit être dépourvue de recherche, simple et sans art, et celle-ci invente mille artifices pour parer son extérieur. Laisse là

cette folie, femme ; donne tes soins à la parure intérieure de ton âme, car cette parure extérieure est opposée à la parure intérieure. Celui qui se préoccupe du dehors dédaigne ce qui est intérieur, comme celui qui dédaigne le dehors met tous ses soins à parer son âme. Ne me dites pas : — Ah ! je ne porte qu'un vêtement usé, une chaussure de vil prix, un voile sans valeur : quelle est donc cette parure ? — Ne vous trompez point vous-même : On peut se parer ainsi plus qu'avec une toilette somptueuse ; on le peut fort bien avec une étoffe usée, mais aux formes élégantes et taillées pour séduire, auxquelles s'adapte une chaussure noire et brillante. — Mais je ne le fais point dans une pensée impudique. — Vous pouvez me le dire : mais que direz-vous à Dieu ?... Le faites-vous pour être admirée ? Et vous n'avez pas honte, et vous ne rougissez pas de vouloir être admirée pour un tel motif ?...

Le démon est là, cherchant à vous perdre, et vous demeurez embarrassée dans cette parure satanique. Je ne veux rien dire de cette voix étudiée qu'affectent un si grand nombre, ni de leurs parfums et de leurs molles recherches. C'est pour cela que les mondaines vous raillent. La dignité de la virginité est perdue ; personne ne considère une vierge avec l'honneur qui lui est dû, car elles mêmes se sont exposées au mépris. Ne fallait-il pas qu'elles fussent admirées dans l'Eglise de Dieu, comme des êtres descendus du ciel ? Et, maintenant, elles sont méprisées par leur faute, et non par celle des vierges sages. Car, vous, qui deviez être crucifiée, lorsqu'une femme, qui a un mari et des enfants, qui est à la tête d'une maison, vous verra plus avide de parure qu'elle-

même, comment échapperez-vous à ses railleries et à son dédain ? Quel soin ! quel empressement ! Avec vos vêtements peu coûteux, vous l'emportez sur l'opulence, vous êtes mieux parée qu'une femme couverte de bijoux. Vous ne cherchez pas ce qui vous convient, vous cherchez avec ardeur ce qui vous messied, quand vous devriez produire des bonnes œuvres. C'est pour cela que les vierges sont moins honorées que les femmes mondaines, car elles ne produisent pas d'œuvres dignes de leur virginité (1).

Après cette vive critique, Chrysostome indique, avec beaucoup de tact, les caractères de la véritable virginité. Le tableau est séduisant. Seules, les âmes fortement trempées peuvent y modeler leur vie. Tout d'abord, la définition : la vraie virginité consiste dans la sainteté du corps et de l'âme (2). Qu'importe que le visage soit pâle, les membres affaiblis, le vêtement simple et l'extérieur modeste ; la virginité n'est point dans la simplicité du vêtement, ni dans la pâleur du visage ; elle réside à la fois dans l'âme et dans le corps (3).

Le saint docteur insiste, d'une manière particulière, sur la sainteté intérieure des vierges, sur leur

(1) *In I Tim.*, 8, 23. — M., 62, 542-544. (Cf. A. PUECH, pp. 242-243).

(2) *De Virgin.*, 6. — M., 48, 537.

(3) *De Virgin.*, 6, 7. — M., 48, 537.

pureté d'âme. Les vierges hérétiques ne sont pas des vierges à ses yeux, bien qu'elles n'aient eu de commerce avec aucun homme :

Serait-elle vierge, cette jeune fille qui a trahi sa foi, qui écoute le langage de l'erreur, qui obéit au démon et qui honore le mensonge ? Serait-elle vierge, celle dont la conscience est brûlée des poisons de l'hérésie ? Eh ! qui ne sait que la vierge destinée au divin Epoux ne doit pas être moins pure dans son âme que chaste dans son corps ? Mais quelle peut être la pureté d'une conscience déshonorée par les stigmates de l'enfer ?...

J'admets que la vierge hérétique possède la chasteté du corps ; mais elle a perdu celle de l'âme, qui est bien plus excellente. Eh ! qu'importe que l'enceinte extérieure du temple subsiste, quand le temple lui-même est détruit, ou que les abords du trône soient purs et brillants, quand le trône lui même est profané ! (1).

L'expression la plus nette de cette idée vient à propos des paroles de saint Paul (II *Cor.*, 11, 2). Chrysostome parle des « âmes virginales », et il dit :

Gardez-vous une âme sans tache ? vous êtes vierge, bien que vous ayez un époux ; oui, vous l'êtes, et de cette virginité que je proclame vraie et admirable. La virginité du corps n'est que la compagne, que l'ombre de cette virginité, seule véritable (2).

(1) *De Virgin.*, 5-6. — M., 48, 537.

(2) *In Hebr.*, 28, 7. — M., 63, 202.

Si la virginité est ainsi toute intérieure, ses ornements ne peuvent qu'être tout entiers spirituels. Qu'est-ce qui peut orner l'âme ? Ce ne sont ni les pierres précieuses, ni le luxe des habits, ni les couleurs des fleurs, ni rien d'analogue. L'ornement de l'âme, ce sont les jeûnes, les veilles, la douceur, la modestie, la pauvreté, le courage, l'humilité, l'endurance, en un mot, le mépris de toutes les choses de la vie présente (1). Toutes ces vertus doivent accompagner la virginité ; sans elles, la virginité ne sert de rien, elle ne peut pas se conserver (2).

C'est à cause de ces exigences mortifiantes, c'est parce qu'elle impose à la nature une contrainte continuelle, un lourd fardeau, que la virginité est un martyre (3).

Olympiade paraît être pour saint Jean Chrysostome le type parfait de la vierge chrétienne :

Ne vous étonnez pas, lui écrit-il, de m'entendre vous introduire parmi les chœurs des vierges. Vous êtes veuve, il est vrai. Mais ne m'avez-vous point souvent entendu dire, soit dans des entretiens particuliers, soit dans des discours publics, où je traitais de la virginité, que rien

(1) *De Virgin.*, 63. — M., 48, 581-582.

(2) *In illud* : « *Vidua eligatur...* » 6. — M., 51, 325.

(3) *De sancta Thecla*. — M., 50, 745. Thécla avait subi le martyre de la virginité avant celui du sang.

ne s'opposait à ce que l'on admit dans le chœur des vierges celle qui, dans les autres vertus, avait fait preuve d'une grande sagesse; qu'elle surpassait même les vierges en mérite... Votre seule charité envers les pauvres vous vaudra cette récompense, cette couronne, cette gloire immense...

Que serait-ce, si je passais en revue toutes vos vertus?... Rappellerai-je cette patience dont nous avons eu tant de preuves?... Quelle passion n'avez-vous point vaincue? Dès le principe, vous vous êtes lancée contre votre chair, avec une telle ardeur, que vous en avez éteint tous les appétits... Vous avez détruit la soif des délices, vous lui avez fermé tout accès, vous avez appris à votre estomac à ne recevoir de nourriture que ce qu'il faut pour ne pas mourir et pour continuer à faire pénitence... Vos veilles ne sont pas moins dignes d'admiration; cette soif des jouissances, une fois éteinte, le désir du sommeil a cessé lui-même de se faire sentir. N'est-ce pas, en effet, la nourriture qui entretient le sommeil? Mais ce second besoin, vous en avez triomphé d'une autre manière encore; dès le principe vous avez surmonté la nature, en passant des nuits entières sans dormir; et l'habitude, maintenant, est pour vous une seconde nature;... la veille vous est devenue indispensable... A quoi bon parler de votre humilité, de votre charité, de tant d'autres vertus?... Chacune de vos vertus serait comme une route qui ouvrirait devant moi comme un nouvel océan, qu'il s'agisse de votre patience, ou de votre humilité, ou de votre miséricorde inépuisable, qui se répand jusqu'aux extrémités du monde, ou de cette charité plus ardente que

les flammes d'une fournaise, où de votre prudence ornée de tant de grâces et vraiment au-dessus de la nature. Mais vouloir énumérer les fruits que ces vertus ont produit, c'est vouloir compter les flots de la mer (1).

Pour arriver à cette perfection, les vierges doivent suivre une règle de conduite. Le saint docteur formule quelques prescriptions. La vierge ne doit ni s'enrichir, ni s'engager dans le tourbillon des affaires (2). Sa modestie doit être exemplaire, à tel point que sa vue désarme et humilie les impudiques eux-mêmes (3). Une tenue décente et l'assiduité sont la vertu de la virginité. La vie de virginité suppose le détachement le plus complet. La mortification est inséparable de ce genre de vie, et nous arrivons à cette pensée délicieuse que « la vie crucifiée est la racine et le fruit de la virginité » (4). Il n'est permis à la vierge, ni de sortir souvent de la maison, ni de proférer des paroles vaines et légères (5).

(1) *Epist.*, 2 (*Ad Olympiadem*), 5-6. — M., 52, 560-563.

(2) *Contra eos qui subint. habent virgines*, 6. — M., 47, 503.
Voir aussi *De Virgin.*, 77. — M., 48, 589.

(3) *De Virgin.*, 63. — M., 48, 582.

(4) *De Virgin.*, 80. — M., 48, 592.

(5) *De sacerdot.*, 3, 17. — M., 48, 657.

CHAPITRE III

L'ÉTAT MONASTIQUE

Les circonstances ne permirent pas à Chrysostome d'embrasser l'état monastique. Il n'en resta pas moins toute sa vie moine de cœur et d'âme. La vie monastique a toutes ses prédilections. Il en exalte les avantages, les mérites ; mais il souligne aussi les vertus qu'elle requiert. Les pages qu'il consacre aux moines ont un charme littéraire tout particulier.

Il est certain que des abus s'étaient glissés dans la vie monastique (1). Ces abus avaient suscité une grande animosité contre les moines. On les critiquait ouvertement. On était indigné de certains scandales de l'ordre monastique. C'est pour répondre à toutes ces accusations, et pour venger une insti-

(1) Sur ces abus, on peut voir les deux lettres à Théodore (de Mopsueste), qui était tenté de quitter le monastère, victime de son amour pour la jeune Hermione. — M., 47, 277-316. On doute cependant que ces deux lettres s'adressent à la même personne. Montfaucon l'affirme ; Néander le nie. A PUNCE, p. 254, note 1, trouve l'opinion de Montfaucon plus vraisemblable.

tution à laquelle il était resté profondément attaché, que Chrysostome composa son *Traité contre les adversaires de la vie monastique* (1). Examinons, par conséquent, comment il apprécie la vie monastique.

D'une manière générale, il est plein d'enthousiasme pour elle. Dans un écrit, qu'il composa uniquement à cette fin (2), il compare le moine à un roi et lui accorde ouvertement la prééminence sur tous les points :

Devenir chef de nations, gouverneur de province, n'est pas une chose qui soit facile, ni à la portée de tous : le pouvoir ne se donne pas, et il faut beaucoup d'or à ceux qui le convoient pour arriver au but de leur ambition. Au contraire, embrasser la vie monastique et se vouer au service de Dieu est la chose du monde la plus aisée, la plus facile. D'ailleurs, il faut quitter le pouvoir avec la vie, ou plutôt, le pouvoir abandonne les ambitieux avant que la mort vienne le leur arracher : il y en a même qu'il expose à un danger très grand, ou bien à l'ignominie. Mais la vie monastique comble de biens les justes qui la suivent, et, quand ils ont accompli leur course ici bas, elle les conduit tout rayonnants de joie et d'espérance devant le tribunal de leur Dieu et Père, tandis que la

(1) Dans Migne, 47, 319-386.

(2) C'est le petit traité : *Comparatio regis et monachi*. — M., 47, 387-392.

plupart de ceux qui ont été revêtus de la puissance sur la terre paraissent, couverts de leurs crimes, devant ce même tribunal et viennent entendre leur condamnation...

Comparons le faite même des grandeurs, la royauté avec la vie monastique, et voyons les avantages des deux conditions. Le prince commande aux villes, aux pays, à des peuples nombreux ; d'un signe, il ébranle et généraux et préfets, armées, peuples et sénats. Celui qui s'est donné à Dieu et qui a choisi la vie monastique, commande à la colère, à l'envie, à l'avarice, au plaisir et à tous les autres vices ; il examine et médite sans cesse les moyens de ne pas laisser subjuguier son âme par les passions honteuses, ni asservir sa raison par une insupportable tyrannie, mais d'avoir toujours l'esprit au dessus de tout cela, s'armant de la crainte de Dieu pour vaincre toutes les passions. Voilà quelle puissance, quelle autorité exercent le roi d'une part, de l'autre le moine ; tellement qu'on aurait plus de raison de donner le titre de roi à ce dernier, qu'à celui qu'on voit briller sous la pourpre et le diadème et s'asseoir sur un trône d'or.

Car le véritable roi, c'est celui qui commande à la colère, à l'envie, à toutes les passions, qui assujettit tout aux lois de Dieu, qui garde son esprit libre et qui ne laisse pas la tyrannie des voluptés dominer dans son âme. J'aurais, certes, grand plaisir à voir un tel homme commander aux peuples, à la terre et à la mer, aux cités, aux nations et aux armées. Celui qui impose aux passions le joug de la raison imposerait bien aussi aux hommes le joug heureux des lois divines. Il serait un père pour ses sujets ; sa douceur le rendrait abordable à tous les peu-

ples. Mais cet esclave de la colère, de l'ambition et des plaisirs coupables, qui a l'air de commander aux hommes, ne mérite que le mépris des peuples ; l'or et les diamants couronnent sa tête, et la sagesse ne couronne pas son cœur. Tout son corps est resplendissant de pourpre, et son âme est sans ornement. Il ne saura même pas exercer son pouvoir. Comment gouverner les autres, quand on ne peut se gouverner soi même ?

S'agit il du mérite guerrier ? Il éclate dans les luttes soutenues par le sage, bien mieux que dans les combats livrés par un roi. Le sage fait la guerre aux démons, il les repousse, il triomphe et reçoit, de la main du Christ, la couronne immortelle, prix de sa victoire. Il ne peut que vaincre, il s'avance au combat, ayant Dieu pour auxiliaire et une armure céleste pour se couvrir...

Mais, pour apprécier avec exactitude la condition de l'un et de l'autre, il est bon de descendre aux détails de leur vie ordinaire, à leurs actes de chaque jour.

Converser avec les Prophètes, nourrir son âme de la doctrine d'un saint Paul, passer continuellement de Moïse à Isaïe, d'Isaïe à Jean, de Jean à quelque autre écrivain sacré, voilà l'occupation d'un solitaire. Le monarque est sans cesse entouré d'une foule d'officiers et de gardes ; vous savez que l'on prend les mœurs de ceux que l'on fréquente ; par conséquent, le sage se forme d'après les exemples des Apôtres et des Prophètes ; le monarque prend les habitudes des généraux, des gardes, des soldats, tous gens esclaves du vin et livrés à la débauche passant la plus grande partie du jour à boire et incapables de rien de bon et d'honnête...

Pour le temps de la nuit, le moine le sanctifie encore par le service de Dieu et par la prière ; plus matinale que le chant des oiseaux, son hymne s'élève vers le Créateur ; il converse avec les anges, s'entretient avec Dieu, se nourrit du pain céleste. Pendant ce temps, (le monarque) est étendu sur une couche somptueuse et molle ; il dort. Le léger souper du moine n'a pas besoin, pour être digéré, de ce profond sommeil. La bonne chère et le vin plongent le roi dans cet assoupissement qui dure jusqu'au milieu du jour. Les vêtements du solitaire sont simples, sa table est frugale, il a pour convives ses rivaux en vertu. Un roi se croit obligé d'étaler sur ses habits beaucoup d'or et de pierres précieuses, et d'avoir une table splendidement servie ; les gens qu'il y admet sont du même caractère que lui : sans mœurs, si lui-même est immoral ; honorables par leur justice et leur probité, si lui-même est un homme de bien ; en tout cas bien inférieurs en vertu à ceux que le solitaire admet à la sienne. Ainsi, le roi, même le plus sage, restera toujours fort au-dessous de la vertu d'un saint anachorète.

Un roi est à charge à ses sujets, soit qu'il voyage, soit qu'il reste dans sa capitale, en temps de paix comme en temps de guerre, en exigeant l'impôt aussi bien qu'en levant des troupes, en emmenant des prisonniers.. , etc... Il n'opprime que les pauvres, il n'a d'égards que pour les riches. Il n'en est pas ainsi du solitaire : sa présence est un bienfait pour les riches et pour les pauvres ; aussi secourable aux uns qu'aux autres, il a toujours quelques dons à répandre autour de lui ; il se contente d'un vêtement grossier, qu'il porte toute l'année ; il boit de l'eau

avec plus de plaisir que d'autres le vin exquis. Il ne demande pour lui-même à l'opulence aucune faveur, ni grande, ni petite, mais il ne cesse de réclamer pour les indigents des secours aussi profitables à ceux qui les accordent qu'à ceux qui les reçoivent. Médecin de toutes les misères humaines, il guérit les riches de leurs péchés par sa parole salutaire, il soulage les pauvres dans leurs besoins par les aumônes qu'il verse dans leur sein...

Examinons maintenant en quoi consistent les bienfaits d'un solitaire, en quoi consistent les bienfaits d'un monarque. Celui-ci répand l'or autour de lui, celui-là les dons de l'Esprit-Saint. L'un fait cesser la pauvreté, l'autre met en liberté, par ses prières, les âmes tyrannisées par les démons. Le malheureux, que tourmente l'esprit malin, court, sans s'arrêter au palais du roi, se réfugie dans la cellule du solitaire, comme celui qui, poursuivi par une bête féroce, vient se mettre sous la protection du chasseur armé ; la prière est pour le moine ce qu'est une épée dans la main du chasseur...

Le roi craint la mort, le religieux la voit venir sans peur. Le mépris qu'il a pour les richesses, les voluptés, les délices, toutes choses qui attachent à la vie le commun des hommes, lui rend son départ de ce monde facile à effectuer... Le solitaire ne craint point ceux qui l'entourent, nul ne prétend à sa couronne que ses émules et ses disciples, et ils ne demandent qu'à la partager avec lui... L'espérance du salut remplit l'âme du religieux d'une sécurité, d'une joie inaltérables. Voilà pour les différences relatives à la vie présente.

Voulez-vous jeter un regard sur la lutte dernière, sur

l'épreuve suprême ? Nous verrons le sage s'élever, triomphant et radieux, dans les nuées du Ciel, à la rencontre de Jésus-Christ. à l'exemple de ce divin chef, le guide du salut, le législateur de la sainteté.

Dans d'autres endroits, Chrysostome compare les moines aux esprits célestes et propose leur vie comme un modèle :

Chez les anges, il n'existe aucune anomalie affligeante ; les uns ne sont pas dans la prospérité et les autres dans la détresse, mais tous jouissent d'une même paix, d'une même joie, d'une même gloire ; il en est ainsi chez les moines. Personne, parmi eux, n'outrage la pauvreté ; personne n'est honoré pour ses richesses ; le *tien* et le *mien*, cause de tous les troubles et de toutes les révolutions, sont bannis du milieu d'eux ; tout est commun chez eux, et la table et l'habitation, et le vêtement. Faut-il s'en étonner, ils n'ont tous qu'une seule et même âme. Tous sont nobles d'une même noblesse, esclaves du même esclavage et libres de la même liberté ; tous ont une seule richesse, la véritable richesse ; une seule gloire, la véritable gloire ; car ce n'est pas dans les mots, c'est dans les réalités qu'ils ont placé leurs biens. Tout est un même plaisir, un même désir, une même espérance : et, comme si tout était assujetti à la même règle et aux mêmes poids, jamais d'irrégularité parmi eux, mais l'ordre, la mesure et l'harmonie, un accord qui ne se dément jamais et un continuel sujet de contentement. Aussi, tous font-ils et souffrent-ils tout pour conserver la joie et la paix.

Ce n'est que là, et nulle part ailleurs, qu'on peut voir non seulement les biens de la terre méprisés, tout prétexte de sédition ou de guerre supprimé, les plus belles espérances conçues pour l'avenir, mais encore tous les frères prendre pour eux et s'approprier les peines et les joies de chacun. Car, d'un côté, la tristesse disparaît plus facilement quand tous s'unissent pour porter le fardeau d'un seul, et, de l'autre, on trouve de fréquentes occasions de joie, quand on se réjouit non-seulement de ses propres biens, mais de ceux des autres à l'égal des siens. Comme nos affaires i raient mieux, si nous imitions ces pieux solitaires ! elles ne déclinent et ne dépérissent que parce qu'on est complètement étranger à ce genre de vie (1).

Chrysostome insiste sur ce point : il veut convaincre ses auditeurs, trop attachés aux biens terrestres, de cette idée que les moines seuls jouissent du vrai bonheur, même ici-bas. La vie malheureuse, c'est la vie mondaine, molle et sensuelle ; la vie heureuse, c'est la vie monastique :

Je vous prie de considérer quel est leur bonheur, premièrement par le lieu qu'ils ont choisi pour leur demeure. Ils ont renoncé pour jamais au bruit des villes et de toutes les places publiques. Ils ont préféré à ces lieux pleins de tumulte le silence des montagnes les plus reculées. Ils n'ont plus aucun commerce avec le monde

(1) *Adv. oppug. vitæ monasticæ*, 3, 11. — M., 47, 366. Voir aussi : *In Matth.*, 1, 5. — M., 57, 20.

Rien de tout ce qui est sur la terre ne les inquiète plus. Ils ne sont plus exposés ni aux soins et aux peines de la vie, ni aux pertes qui accompagnent les richesses, ni aux ressentiments de la jalousie, ni à la violence d'un amour impur, ni, enfin, à toutes les autres passions qui rendent misérables ceux qu'elles possèdent. Ils ne vivent plus que pour le Ciel, où ils sont déjà en esprit, et ils se préparent dès ici, par avance, à ce royaume éternel. Ils s'entretiennent, dans une solitude et une paix profonde, avec les montagnes et les vallées, les fontaines et les ruisseaux, et par-dessus tout avec Dieu, auquel ils parlent sans cesse dans leurs prières. Leur cellule est une demeure de silence et de paix. Leur âme, dégagée du poids des vices et des maladies, des passions est toujours libre et légère, et elle s'élève en haut comme l'air le plus pur et le plus serein.

Toute leur occupation est semblable à celle d'Adam avant son péché, lorsque, étant revêtu de gloire, il parlait familièrement à Dieu et demeurait dans ce paradis rempli de délices. Car, quelle différence y a-t-il entre ces solitaires et Adam, lorsque, avant sa désobéissance, il était dans ce jardin délicieux pour y travailler ? Il n'avait alors aucun soin de la vie, comme ces bienheureux solitaires n'en ont point. Il s'entretenait avec Dieu, dans la joie d'une conscience pure, et ceux-ci le font avec d'autant plus de liberté et de confiance que la grâce de Jésus-Christ, dont le Saint-Esprit les remplit, est plus grande que celle d'Adam.

On voit ces lumières du monde se lever au point du jour, ou plutôt avant le jour, tenir leurs esprits et leurs

pensées élevés en Dieu, avec un cœur ardent et une âme libre et dégagée, une vigilance modeste et une attention respectueuse. L'ennui, les soins, les maux de tête, la pesanteur du corps, la distraction des affaires ne les importunent jamais. Ils sont sur la terre comme les anges sont dans le Ciel. Ils vont tous ensemble composer un chœur sacré, pour chanter avec une sainte allégresse et d'un commun accord des hymnes et des cantiques à Dieu, faisant voir sur leur visage la joie qu'ils ressentent dans leur cœur. .

On ne leur voit point de ces habits qui traînent par terre, que la mollesse ou la vanité des hommes a inventés. Ils imitent, dans le vêtement, ces grands hommes d'autrefois, ces anges visibles sur la terre, ces bienheureux pères des solitaires, Elie, Elisée et saint Jean-Baptiste. Les uns ont des habits de poil de chèvres, les autres de poil de chameaux, les autres se contentent de peaux et de cuirs assez usés.

Chrysostome fait ensuite le procès des théâtres, où « des femmes perdues et des hommes infâmes, des fils de palefreniers et des fils d'esclaves paraissent avec un air et une magnificence de princes, rendent les pauvres humiliés et jaloux, font naître dans le cœur des riches des passions criminelles, occasionnent les disputes, les querelles, les inimitiés féroces, les jalousies des époux, sont la cause de tous les désordres ». Il continue :

On n'éprouve point ce malheur, lorsque l'on considère

les troupes de nos saints solitaires. La femme est surprise de voir dans son mari, lorsqu'il retourne de leurs déserts, un renouvellement de douceur et de modestie, un éloignement de tous les plaisirs déshonnêtes et une humeur plus facile et plus douce qu'à l'ordinaire. Ce sont là les effets contraires de ces deux assemblées si différentes. L'une est la source de tous les maux et l'autre de tous les biens. L'une change les agneaux en loups et l'autre les loups en agneaux. Vous me direz, peut-être, que la vie de ces solitaires est bien triste et que toute la joie en est bannie. Mais je vous demande s'il y a rien au monde de plus agréable que de n'être jamais troublé d'aucune passion de n'être point agité d'ennui, d'inquiétude et de tristesse? Comparons, si vous le voulez, le divertissement du théâtre avec l'avantage qu'on reçoit de voir ces âmes saintes qui mettent leur joie à louer Dieu. L'un ne dure que jusqu'au soir et laisse ensuite un aiguillon et un remords de conscience. L'autre demeure dans le fond du cœur et y produit d'admirables fruits. Ceux qui ont vu ces saints solitaires en reviennent l'esprit tout rempli de la gravité et de la modestie de leurs visages, de la beauté champêtre de leur désert, de la douceur de leur conversation, de la pureté de leur vie et de cette harmonie divine de leurs langues et de leurs cœurs, lorsqu'ils chantent les louanges de Dieu. C'est pourquoi ceux qui aiment cette vie sainte et qui la considèrent comme un port tranquille, fuient tous les tumultes du siècle comme des écueils et des tempêtes (1).

(1) *In Matth.*, 68, 3-4. — *M.*, 58, 643.

Leur table a banni pour jamais toutes sortes de voluptés et de luxe. Elle est toujours pure et sobre, et toujours digne d'un chrétien. On ne voit point là, comme dans nos villes, des ruisseaux de sang des bêtes égorgées et des animaux coupés en cent parties. On n'y voit point ni ce feu, ni ces fumées, ni ces odeurs insupportables, ni ce bruit et ce tumulte, ni tous ces raffinements pour satisfaire le goût, suites de l'art et de l'empressement des cuisiniers. On voit, pour tous mets, sur leur table, du pain et de l'eau. Ils ont l'une d'une fontaine voisine et gagnent l'autre par leurs justes et saints travaux. S'ils veulent quelquefois faire quelque grand festin, cet extraordinaire se borne à quelques fruits que les arbres de leurs déserts produisent, et ils trouvent en cela infiniment plus de délices que d'autres n'en trouveraient à la table des rois. Les puissances ne les inquiètent point. Ils n'ont point de femmes, ni d'enfants qui les fâchent. Ils ne s'abandonnent jamais à des ris démesurés, et ils ne sont point assiégés de ces hommes lâches qui leur puissent inspirer de la complaisance, par leurs louanges et leurs flatteries...

Il n'y a point entre eux de serviteur ou de maître. Tous sont serviteurs et tous sont libres. Ce n'est point une énigme que ce que je dis. Car ils sont véritablement serviteurs les uns des autres, et maîtres les uns des autres. Lorsque la nuit est venue, on ne les voit point plongés dans une profonde tristesse, comme on voit si souvent les gens du monde, qui repassent avec chagrin les malheurs et les pertes qui leur sont arrivés durant le jour. Après le souper, ils ne sont point en peine de se

défendre contre les voleurs, de fermer leurs portes avec soin et de prendre toutes ces autres précautions qu'on prend dans le monde. Ils ne craignent point, en éteignant leurs lampes, de mettre le feu au logis.

Leurs conférences et leurs entretiens sont pleins aussi d'une paix modeste et tranquille. Ils ne perdent point de temps comme nous à parler de choses vaines et superflues qui ne les regardent point. Ils ne parlent et ils ne s'occupent que de l'avenir et des choses éternelles. Il semble qu'ils habitent une autre terre que la nôtre et qu'ils soient déjà dans le Ciel (1).

Chrysostome trouve évidemment du plaisir à s'occuper des moines. Aussi entraîne-t-il le lecteur à sa suite, et il serait difficile de résister aux attraits de sa parole. Il est saisi d'admiration pour les moines d'Egypte :

Allez, dit-il, dans les solitudes de l'Egypte, vous y verrez un désert changé en un paradis, bien plus beau que tous les jardins du monde ; des troupes innombrables d'anges revêtus d'un corps ; des peuples entiers de martyrs ; des assemblées de vierges ; enfin, toute la tyrannie du démon détruite et le royaume de Jésus-Christ florissant de toutes parts... On y voit, de tous côtés, les soldats de Jésus Christ, une assemblée royale

(1) *In Matth.*, 69, 3-4. — *M.*, 58, 652-653. Voir aussi : *In I Tim.*, 14, 3-4. — *M.*, 62, 575, une description vivante et pittoresque, avec des détails pris sur le vif, du lever et des occupations diverses des moines.

et auguste de solitaires, et une image de la vie des anges... Le Ciel n'éclate pas d'une aussi grande variété d'étoiles que les déserts de l'Egypte ne brillent aujourd'hui par une infinité de monastères et de maisons saintes...

(Ces moines) joignent à l'amour extrême de la vérité l'éclat d'une vie très réglée et très parfaite. Après s'être dépouillés de tout et s'être crucifiés au monde, ils portent encore leur zèle plus loin, et ils travaillent de leurs propres mains pour gagner de quoi soulager les pauvres. Ils ne prétendent point que, parce qu'ils jeûnent ou qu'ils veillent, ils doivent être oisifs pendant le jour ; mais ils emploient la nuit à chanter des hymnes et à veiller, et le jour à prier et à travailler des mains (1).

Le saint docteur est tellement épris de cette perfection de la vie monastique qu'il ne se contente pas d'en faire, devant ses auditeurs, un tableau qui leur servira de modèle à imiter, mais qu'il les exhorte instamment à visiter en personne les monastères, à s'y retirer même quelquefois, pour y faire une sorte de retraite ; et il félicite les grands et les puissants quand ils vont passer quelques jours sous le joug de l'égalité monastique :

Lorsque quelque grand ou quelque prince va visiter les moines, c'est alors qu'on reconnaît le néant de tout ce qui

(1) *In Matth.*, 8-4. — *M.*, 57, 87. Voir aussi : *Ibid.*, col. 88, l'éloge de saint Antoine le Grand.

paraît de plus magnifique dans le monde. On voit un solitaire accoutumé à remuer la terre et qui ne sait rien de toutes les affaires du siècle, s'asseoir indifféremment sur un gazon auprès d'un général d'armée qui s'élève dans son cœur de l'autorité qu'il a sur tant d'hommes. Car il ne trouve là personne qui le flatte et qui le porte à tenir son rang. Il lui arrive la même chose qu'à un homme qui s'approcherait d'un ouvrier en or, ou d'un lieu rempli de roses, et qui tirerait quelque éclat de cet or et quelque odeur de ces fleurs. Ceux mêmes qui voient de près ces saintes âmes tirent quelque avantage de l'éclat et de la bonne odeur de leur vertu, et rabaissent quelque chose de ce vain orgueil où ils étaient avant de les voir. Comme nous voyons qu'un homme fort petit ne laisserait pas de se faire voir de bien loin, s'il montait sur un lieu très élevé, de même, ces grands du monde, en s'approchant de ces saints solitaires, paraissent quelque chose autant de temps qu'ils demeurent avec eux ; mais, lorsqu'ils sortent de leur compagnie, ils rentrent aussitôt dans leur première bassesse ..

Qui nous empêche donc de sortir de notre bassesse pour aller voir ces âmes si heureuses et si élevées ? N'irons-nous jamais voir ces anges couverts du corps d'un homme ?... (1).

Ce qui fait le moine, ce n'est pas la forme extérieure, ce sont les dispositions intérieures, c'est la

(1) *In Matth.*, 69, 4. — *M.*, 58, 654. Même exhortation : *In Matth.*, 68, 5. — *M.*, 58, 646-647 ; *In I Tim.*, 14, 3. — *M.*, 62, 575.

pureté de l'âme et du cœur. Comme tous les observateurs et les maîtres de la vie spirituelle, Chrysostome est pénétré de cette vérité. On peut être un excellent moine, tout en vivant dans le monde, et on peut être un faux moine, tout en se retirant dans la solitude, dans le désert. Ces idées, il les exposait déjà dans sa jeunesse à Stéléchiüs. Il explique quelle est la véritable solitude :

Il y a ici-bas tant de choses qui obscurcissent la vue, tant d'objets qui assourdissent les oreilles et qui embarrassent la langue, qu'il faut nécessairement nous soustraire à ce tumulte, nous dérober à cette fumée, puis, ensuite, nous réfugier dans ce lieu solitaire, où règne un calme profond et une sérénité parfaite, où l'on n'entend aucun bruit, où les yeux demeurent fixés sur le grand Dieu, seul objet de leurs regards, où les oreilles, que rien ne trouble, ne sont attentives qu'à une seule chose, écouter les divins oracles, s'enivrer de la ravissante harmonie des célestes concerts harmonie spirituelle qui exerce un tel empire sur l'âme que quiconque en a une fois goûté les charmes trouve désormais insipide et le manger et le boire et le dormir, tant sont invincibles les attraites de cette divine mélodie ! Ni le fracas des affaires séculières, ni la multitude innombrable des choses corporelles ne saurait faire cesser cette sorte de ravissement. Le bruit des tempêtes qui règnent dans ce bas monde ne monte pas jusqu'à la hauteur où cette âme réside... Ceux qui se sont dégagés des choses de cette vie et qui, prenant

un essor sublime, ont pu parvenir au sommet de la vraie philosophie, sont entièrement étrangers à tout ce qui se passe parmi nous ; nul objet terrestre ne les touche plus...

Telle est, en effet, la puissance de notre âme, que, si nous le voulons, nous pouvons facilement, tout en restant sur la terre, être aussi insensibles à tout ce qui se passe ici bas, que si nous étions déjà au séjour de la paix, dans le Ciel... Mais ne parlons plus de cimes élevées, d'épaisses forêts, de vallées profondes, de solitudes inaccessibles, rien de tout cela n'est capable *par soi-même* de chasser de l'âme le bruit qui la trouble... Cherchons donc la solitude ; non pas seulement la solitude des lieux, mais aussi celle du cœur, et, avant tout, conduisons notre âme dans la région du silence et du recueillement. C'est grâce à cet esprit de recueillement que le bienheureux David, tout en demeurant dans le siècle, tout en gouvernant un royaume, tout environné qu'il était de mille soucis, aimait cependant le Christ plus ardemment que ceux qui habitent les déserts (1).

Partant de ce principe, Chrysostome arrive à des conclusions qui nous paraissent choquantes ou forcées, mais qui sont cependant très plausibles, et qui, de plus, découlent rigoureusement des principes évangéliques. Pour mener une vie exemplaire, au milieu du monde, on a besoin, en un sens, de

(1) *Ad Stelechium*, 1-3. — M, 47, 411-414.

plus de vertu que les anachorètes. D'abord, parce qu'on est plus exposé au péché :

Il est beau, dira quelqu'un, de vivre tout entier à soi-même et isolé de la société des hommes. Ce genre de vie dénote une certaine vertu de tempérance en ceux qui le pratiquent, je l'avoue ; cependant, ce n'est pas un signe auquel je reconnaitrai la présence certaine d'un mérite accompli. Ce n'est pas à l'intérieur du port que le pilote, quoique assis au gouvernail, peut donner la preuve irrécusable de son talent ; mais, a-t-il pu, en pleine mer, résister à la tempête et sauver son navire, personne alors ne pourra lui refuser le titre de bon pilote. »

Ainsi, n'ayons pas pour le solitaire une admiration exagérée, hyperbolique ; s'il dirige constamment son attention sur lui-même, sans se laisser séduire à aucune distraction, s'il ne pêche ni fréquemment, ni grièvement, c'est qu'aussi il est à l'abri de tout ce qui peut exciter ou réveiller les passions de son âme ; mais qu'un homme, vivant au milieu du monde et obligé de supporter l'influence pernicieuse des péchés du peuple, qu'un tel homme demeure ferme et inébranlable, gouvernant son âme dans la tempête comme dans le calme, je dirai : Voilà celui qui mérite les applaudissements et l'admiration du monde ; il a donné une preuve suffisante de son mérite et de sa vertu... (1).

Si ceux qui habitent le désert, loin de la ville, de la place publique et de leurs agitations tumultueuses, et

(1) *De sacerdot.*, 6, 6. — *M.*, 48, 682.

dont la vie flotte, pour ainsi dire, sur des eaux toujours abritées et toujours tranquilles, ne sont jamais sans défiance, malgré la sûreté d'une telle vie..., de quelle vertu, de quelle force ne faut-il pas qu'un prêtre soit doué pour préserver son âme de toute souillure et conserver pure et sans tache sa beauté spirituelle? Il a besoin d'une sainteté bien supérieure à celle des solitaires. Beaucoup plus exposé qu'eux à toutes sortes de nécessités dangereuses, il ne sauvera la pureté de son âme que par une vigilance continuelle et une grande fermeté... Comment respirer en paix au milieu de tant d'embûches tendues tout autour de nous? Et où nous cacher pour épargner à notre âme le trouble qu'y répandent les pensées impures? (1)

Outre la nécessité où ils se trouvent de lutter continuellement pour conserver la pureté de leur âme au milieu d'un monde corrupteur, qui les tente dans l'exercice même de leurs fonctions, les prêtres, les évêques, tous ceux qui ont «charge d'âmes», sont encore surchargés de travaux et de soucis que les moines évitent en vivant dans la retraite. Ils ont besoin de beaucoup plus de dévouement et de zèle :

Un solitaire ne craint que pour lui. S'il a d'autres personnes à guider dans la voie du salut, le nombre en est, dans tous les cas, très restreint. Si nombreuses qu'elles soient, elles le sont toujours moins que les fidèles de

(1) *De sacerdot.*, 6, 2. — *M.*, 18, 679. Voir aussi : *Ibid.*, 8.

toute une église. D'ailleurs, les chrétiens, sur qui un solitaire est obligé de veiller, lui donnent non seulement en raison de leur petit nombre, mais encore à cause de leur dégagement de tous les embarras du monde, beaucoup moins de soucis qu'une église n'en donne à son pasteur : ils n'ont, en effet, ni enfants, ni femme, ni rien qui les préoccupe. Cette condition les rend soumis et dociles à leur supérieur, outre que la communauté de vie permet à celui-ci de découvrir aisément toutes leurs fautes et de les corriger ; une continuelle surveillance des maîtres contribue puissamment aux progrès de la vertu.

Mais ceux que dirige un évêque sont, pour la plupart, enlacés dans une multitude de liens et de soucis qui diminuent leur ardeur pour les exercices spirituels. De là, pour le maître, la nécessité de répandre, presque tous les jours, la semence évangélique, afin que le grain de la doctrine prévale, par son abondance, dans les âmes de ses auditeurs... Quant aux péchés, l'évêque n'en connaît pas même la plus petite partie ; comment le pourrait-il, puisqu'il ne connaît pas même de vue la plus grande partie du troupeau ? Telles sont les grandes difficultés qu'il éprouve de la part de son peuple...

Les solitaires, il est vrai, ont de grands combats à soutenir, leur vie est pénible ; mais, que l'on compare leurs travaux avec les fonctions bien remplies du sacerdoce, on trouvera autant de différence qu'il y en a entre un roi et un simple particulier (1).

(1) *De sacerdot.*, 6, 3-5. — *M.*, 48, 679-682. Voir aussi : *De beato Philog.*, 3. — *M.*, 48, 752 : (les moines doivent prier pour l'évêque).

Ainsi, ce qu'on pourrait appeler les « vertus sociales », lesquelles, pour le chrétien, se résument toutes dans le devoir de la charité, peuvent être exercées plus facilement peut-être dans le monde que dans le monastère. Tout chrétien peut, dès lors, vivre comme un moine, pourvu qu'il s'efforce de réaliser l'idéal évangélique, de pratiquer toutes les maximes du Christ. Point n'est besoin de courir aux déserts, de quitter là son prochain et ses occupations pour aller s'enfermer dans des retraites inaccessibles ; il serait bien plus désirable que « les déserts pénètrent dans les villes » ; il faudrait transformer les villes en de vastes monastères. Pourquoi soupirer après la solitude monastique ? Que l'on vive dans le monde, en pratiquant toutes les vertus des moines et en imitant leur conduite.

Le saint docteur ordonne, non de se retirer sur les montagnes ou dans les déserts, mais d'être bon, modeste, chaste, charitable au milieu de la ville : « tous les préceptes de l'Evangile nous sont communs avec les religieux, excepté le mariage » (1). Il conseille à ses auditeurs les travaux, la lecture, les veilles et le jeûne :

— Nous ne sommes pas des moines, m'objecterez-vous.

(1) *In Matth.*, 7, 7. — *M.*, 57, 81.

pourquoi nous tenir ce langage ? — Eh bien ! adressez cette objection à Paul, quand il vous dit : « Persévérez et veillez dans la prière » (*Coloss.*, iv, 2). « Ne cherchez point à contenter votre sensualité en satisfaisant vos désirs » (*Rom.*, xiii, 14). Ses avis ne s'appliquent pas seulement aux moines, mais aux habitants des villes. Un homme du monde, en effet, ne doit avoir sur le moine qu'un seul avantage : celui de pouvoir cohabiter avec une épouse légitime. Il a ce droit-là ; mais, pour le reste, il a les mêmes devoirs à remplir que le moine. La béatitude dont le Christ a parlé n'est pas le privilège des moines ; autrement, le monde aurait péri, et nous accuserions Dieu de cruauté. Si la béatitude n'est faite que pour le moine, si l'homme du monde ne peut y atteindre, c'est Dieu qui nous a tous perdus. Si, en effet, on ne peut, quand on est marié, remplir les devoirs des moines, tout est perdu et la vertu est réduite aux dernières extrémités... Il faut dire qu'il est possible, et très possible, quand on est marié, de suivre le chemin de la vertu et de la pratiquer si l'on veut. Ayons une femme, mais soyons comme si nous n'en avions pas. Ne nous enivrons pas de nos richesses. Usons du monde, sans en abuser... (1).

L'idée de Chrysostome est donc que la vie monastique se définit uniquement par ses vertus : peu importe le cadre des circonstances extérieures ; une seule chose a de la valeur : la piété, la vertu, ce que Chrysostome appelle la « componction ». Ainsi

(1) *In Hebr.*, 7, 4. — M. 63, 67.

entendu, le monachisme cesse d'être le privilège de quelques âmes d'élite ; il devient l'idéal de tous les chrétiens, de tous les disciples de l'Evangile. Ce n'est plus une « vocation particulière ». Le monachisme doit, jusqu'à un certain point, devenir la vocation générale de tous les enfants de l'Eglise. Ce n'est plus une fleur du parterre, c'est le parterre tout entier (1).

Mais, précisément, en déclarant que ce qui fait le moine, c'est, non la solitude, le désert, mais les vertus, le feu intérieur, en affirmant que tous les fidèles devraient vivre dans le monde comme des moines, Chrysostome n'en montre que davantage l'excellence de l'état monastique ; car il suppose que l'idéal du moine s'identifie avec l'idéal même du chrétien. C'est parce qu'il est l'idéal chrétien, que tous les fidèles devraient s'efforcer de le réaliser dans le monde. Et que de pages délicieuses le docteur de Constantinople n'a-t-il pas sur la beauté de l'état monastique ! Que de touchants tableaux ne trace-t-il pas de ces moines qui vivaient dans les solitudes, autour d'Antioche, et qui embaumaient

(1) Voir : *In I Cor.*, 23, 3-4. — M. 61, 208-212. La charité est le sommet de la perfection chrétienne, parce qu'elle fait de nous de vrais imitateurs du Christ.

les déserts du parfum de leurs vertus, de leur pureté évangélique ! Il faudrait tout citer, pour bien comprendre combien le saint docteur aime les moines et envie leur sort. Son cœur est tout entier avec eux. Il est cependant un point qu'on ne peut taire, parce qu'il est question d'un reproche qu'on a plus ou moins adressé aux moines à toutes les époques.

On dit : en se séparant du monde, en pratiquant la chasteté et le renoncement aux biens terrestres, les moines ne rendent aucun service à la société. Chrysostome est indigné de ces propos. Le moine, répond-il, est très utile à la société. Il est plus apte que n'importe qui à consoler ceux qui sont dans la peine et l'abattement :

Voici un homme qui a été rudement éprouvé par le malheur : il avait un fils unique, et il l'a perdu à la fleur de l'âge. Qu'on vous le présente à vous, qu'on le présente au personnage le plus considérable de l'Etat, au souverain lui même, vous ne lui serez utiles à rien, ni les uns ni les autres ; vous ne lui donnerez rien qui le console de ce qu'il a perdu. Au contraire, amenons-le à votre fils (1), à notre solitaire, et voyons ce qu'il fera : son visage, son habit, sa demeure, produiront déjà un effet merveilleux sur cet infortuné qui se relèvera bientôt de son abat-

(1) Il s'adresse à un père, supposé mécontent de la vocation monastique de son fils.

tement et se convaincra du mépris que l'on doit faire des choses humaines. Que votre fils y joigne la force de ses discours, et le nuage de douleur qui offusque cette âme affligée se dissipera au souffle de sa parole...

Votre fils, l'instruisant par son exemple, n'aura pas de peine à lui persuader que la mort n'est autre chose qu'un sommeil : il n'aura pas besoin pour cela de lui faire la longue énumération des pères qui ont éprouvé le même malheur que lui ; il se fera voir lui-même, méditant chaque jour la pensée de la mort dans un corps mortel, et s'y préparant à tout moment, et après lui avoir adressé sur la résurrection les discours les plus persuasifs, il le renverra déchargé du poids de sa douleur ; ses paroles et sa conduite qui les appuie, calmeront mieux le malheureux que les propos de ceux qui viennent s'asseoir à sa table et prendre place à ses festins. Ainsi, votre fils arrivera à le guérir entièrement...

Ce pouvoir d'inspirer une sainte et courageuse résignation aux victimes du malheur vous appartient-il à vous ? Nullement, vous les offenserez plutôt. Nous ressentons d'ordinaire nos propres maux avec plus d'acuité quand les autres hommes étalent à nos yeux le spectacle de leur bonheur (1).

Par ses prières, le moine fait à la Société beaucoup plus de bien que le roi par son gouvernement, parce que par ses prières, il écarte bien des fléaux et attire les bénédictions de Dieu sur les hommes : « La prière »

(1) *Adv. oppug. vitæ mon.*, 2, 8. — M. 47, 343.

est au moins ce que le glaive est au chasseur ; encore le glaive est-il moins redouté des bêtes féroces que la prière du juste ne l'est des démons » (1).

Ce sont les moines qui prennent soin des pauvres et des personnes méprisées, repoussées de partout : « Leur table est tous les jours environnée de ces sortes d'hôtes, et c'est ce qui les rend dignes du ciel. L'un y panse les plaies des blessés, l'autre sert de guide à un aveugle, l'autre porte celui qui a la jambe rompue » (2).

Enfin, les moines sont pour leurs visiteurs des exemples de vertu très puissants. Leur vie est la meilleure des prédications, la plus touchante des exhortations :

Ceux qui entrent parmi ces saints y apprennent aisément la vertu, et à devenir humbles à leur exemple sans qu'on les contraigne à s'humilier devant les autres. Car, comme on arrête plus aisément l'audace d'un homme superbe en lui cédant qu'en lui résistant, parce que la modération d'un autre est une grande instruction pour lui, ainsi rien n'est plus propre pour guérir dans une âme la plaie de la vaine gloire que de voir des personnes qui n'ont pour elle que de l'aversion et du mépris..

Ces solitaires sont comme des lampes qui éclairent

(1) *Comparatio regis et monachi*, 4. — M. 47, 390-391.

(2) *In Matth.*, 72, 4. — M. 58, 672.

toute la terre. Ce sont comme des remparts qui vous serviront de défense. Ils ont recherché les déserts pour vous apprendre à mépriser le monde... Allez donc voir ces saints fréquemment, afin que leurs prières et leurs exhortations servent à vous purifier des taches du siècle (1).

A quoi bon, d'ailleurs, insister sur ces considérations théoriques ? Les faits sont bien plus éloquentes et persuasifs que les paroles. Les moines n'ont-ils pas montré par leur conduite combien ils sont prêts à se dévouer pour la société ? Les habitants d'Antioche, exaspérés par de nouvelles impositions, s'étaient soulevés et avaient traîné dans la boue les statues de l'empereur, de sa femme, de ses enfants. On avait tout à craindre, mais les moines sauvèrent la ville.

Les commissaires de l'empereur, envoyés pour informer contre les séditeux, avaient dressé leur redoutable tribunal et ils se préparaient à punir sévèrement les coupables. Tous, nous n'attendions que les supplicas et la mort, lorsque les solitaires qui peuplent les montagnes voisines montrèrent quelle est la charité chrétienne. Dès qu'ils aperçurent l'orage qui, de tous côtés, enveloppait cette ville, d'eux-mêmes et sans être appelés, ils s'empressèrent de quitter ces grottes et ces cavernes où depuis tant d'années ils vivaient morts au monde : ils parurent donc parmi nous comme des anges descendus du ciel, et l'on eût dit

(1) *In Matth.*, 72, 4. — M. 58, 672-673.

qu'Antioche était devenu un véritable paradis, parce qu'on rencontrait partout ces pieux anachorètes. Leur présence seule était pour nous tous, au milieu de la douleur et de l'effroi général, un puissant motif de consolation et de résignation chrétienne ; et, en effet, qui eût craint encore la mort en les voyant, et qui n'eût méprisé la vie ?

Mais la pieuse hardiesse de leurs paroles n'était pas moins admirable ; ils abordaient les commissaires avec une généreuse intrépidité et sollicitaient la grâce des coupables. Tous étaient prêts à répandre leur sang et à donner leur vie plutôt que de ne pas arracher aux supplices ceux qui étaient déjà emprisonnés ; ils protestaient donc qu'ils ne se retireraient point qu'ils n'eussent obtenu le pardon des coupables, ou du moins la permission de les accompagner à la cour : « Notre empereur, disaient-ils, est chrétien, pieux et compatissant, et nous sommes certains de le réconcilier avec la criminelle Antioche ; c'est pourquoi nous ne vous permettons ni de tremper votre glaive dans le sang de ses habitants, ni de faire tomber une seule tête. Voulez-vous rejeter nos prières ? Eh bien ! nous mourrons avec nos frères. Le crime d'Antioche est grand, mais il n'est pas au-dessus de la clémence impériale ». Tel était leur langage ; et l'un d'eux ajouta cette parole pleine de sens et de sagesse : « Les statues renversées sont déjà relevées et remises dans leur premier état, et la sédition a été promptement réprimée ; mais si vous faites périr l'homme créé à l'image de Dieu, comment pourrez-vous rétablir cette image ? Ressuscitez-vous les morts et rendrez-vous la vie à des cadavres ? »

Les philosophes païens... avaient tous quitté la ville ;

ils s'étaient tous retirés et se tenaient blottis dans le creux des cavernes. Cependant, nos pieux solitaires, eux qui prouvent par leurs actions quelle est l'excellence de leur philosophie, n'ont pas craint de se montrer sur les places publiques, comme s'il n'y avait eu aucun danger à paraître dans l'infortunée Antioche. Les citoyens fuyaient vers les montagnes et les déserts, et les habitants du désert accouraient vers la ville (1).

Nous avons pu craindre quelque temps la ruine entière d'Antioche. Eh bien ! les plus riches et les plus puissants de nos concitoyens osèrent-ils alors se montrer ? Ils avaient fui et abandonné cette ville malheureuse. Mais, les solitaires et les moines qui craignaient Dieu sont accourus avec un pieux empressement et ils ont dissipé l'orage. Nos maux présents et la menace d'une terrible vengeance ne purent ni arrêter leur dévouement, ni effrayer leur courage. Et quoiqu'ils fussent étrangers à la faute et ainsi à l'abri de tout péril, ils se sont précipités d'eux-mêmes au milieu des flammes pour nous en retirer. Bien plus, ils ont couru à la mort, quelque terrible et quelque affreuse qu'elle soit pour tous, avec plus de joie que les hommes ne recherchent les honneurs et les dignités... Le détachement de toutes les choses de la terre et le mépris de la mort n'étouffent point en eux une douloureuse sympathie pour nos maux (2).

Cette dernière phrase exprime clairement qu'il n'y a nulle opposition entre l'esprit monastique et

(1) *Ad. popul. Antioch.*, 17, 1-2. — M. 49, 174-175.

(2) *Ad. popul. Antioch.*, 18, 4. — M. 49, 186.

la charité. On voit combien le saint docteur sait mettre en relief le rôle social des moines, et avec quelle ardeur il défend leur genre de vie contre ses détracteurs. Par cela même que le moine s'attache à réaliser l'idéal évangélique, il est, dans une certaine mesure, comme l'Évangile lui-même, une source de bienfaits et pour les individus et pour la société.



DEUXIÈME PARTIE

LES BIENS DE CE MONDE LES CLASSES

CHAPITRE PREMIER

LA RICHESSE

Le saint docteur était trop pénétré de l'esprit évangélique pour fermer les yeux sur les abus du luxe et ne pas diriger contre la richesse des critiques assez sévères. Il n'est guère gêné pour dénoncer la richesse comme une source de dangers et même d'injustices.

Commençons par liquider les questions de principe. Chrysostome répète plusieurs fois qu'il condamne, non la richesse, mais le mauvais usage qu'on en fait. La richesse n'est pas par elle-même un mal, tandis que l'arrogance et l'orgueil le sont. Il s'attaque, non aux riches mais à ceux qui usent mal de leurs richesses :

Ce n'est pas contre les riches que je parle, mais contre ceux qui usent mal de leurs richesses. Ce n'est pas un mal que la richesse, pourvu que nous nous en servions pour le bien ; le mal, c'est la vanité, c'est l'arrogance. Si les richesses étaient un mal, nous ne désirerions pas nous reposer dans le sein d'Abraham, d'Abraham qui eut trois cent dix-huit esclaves nés dans sa maison. Les ri-

chesses ne sont donc pas un mal ; le mal c'est leur usage illégitime.... Puisque tout ce que Dieu a créé est bon, que, loin de rien rejeter, nous devons tout recevoir avec reconnaissance,... je ne parle pas contre les biens, contre les richesses, mais contre leur mauvais emploi, contre les richesses dépensées pour notre perte. Nous les appelons *biens*... (1).

Il ne cesse de déclarer qu'il accuse, non le riche, mais le rapace. Autre chose est le riche et autre chose est le rapace ; autre chose est celui qui est dans l'aisance, autre chose est l'opulent. Il défend, non d'être riche, mais d'être rapace :

De nombreuses voix m'accusent toujours d'attaquer les riches ; c'est que les riches attaquent toujours les pauvres. Oui, j'attaque les riches, c'est à-dire, non pas les riches, mais ceux qui ne savent pas se servir de leurs richesses. Car je ne cesse de dire que ce n'est pas le riche que j'attaque, mais le ravisseur. Bien différents sont le riche et le ravisseur ; bien différents l'homme opulent et l'avare. Faites la distinction entre les choses, ne confondez pas ce qui doit être séparé. Etes-vous riche ? à la bonne heure. Etes-vous un ravisseur ? je vous accuse. Possédez vous des biens qui sont votre propriété ? jouissez-en. Vous emparez-vous du bien d'autrui ? je ne me tairai pas...

(1) *In princ. Actorum*, 1, 2. — *Mic.* 51, 69. La société d'Antioche, à qui s'adressent ces homélies, avait un caractère hautain, vivait dans le faste et le luxe. Voir aussi : *Peccata fratrum non evulganda*, 2. — *M.* 51, 355.

Les riches sont mes enfants, et les pauvres aussi sont mes enfants (f).

Il a dit des milliers de fois, qu'il condamne, non les richesses, mais ceux qui usent mal d'une chose bonne (2). Ailleurs il donne à sa pensée une expression plus nette, mais qui laisse entrevoir une opinion plus radicale. Absolument parlant, les richesses ne sont pas bonnes, à moins qu'on en use convenablement. Car si la richesse était simplement bonne, tous les riches seraient par là même bons. Si tous les riches ne sont pas bons, mais seulement ceux qui usent bien de leurs richesses, il est clair que la richesse n'est pas absolument bonne par elle-même, mais que retenue dans le juste milieu elle est matière à vertu :

La richesse passe généralement pour un bien ; mais elle n'est un bien, à vrai dire, que pour celui qui en fait bon usage. En effet, si c'était un bien, à parler absolument, que la richesse, il faudrait que ceux qui la possèdent fussent bons également ; mais si l'on peut être riche sans être vertueux, si cette dernière qualité appartient uniquement à ceux qui font un bon usage de la richesse, il est clair que la richesse n'est pas un bien en soi,

(1) *De capto Eutrop.*, 2. — M. 52, 399. Voir aussi : *In Genes.* 66, 4. — M. 54, 571.

(2) *In Psal.*, 48, 3. — M. 55, 503. Voir aussi : *In Isaiam*, 2, 7. — M. 56, 36.

qu'elle n'est pour ainsi dire qu'une matière à vertu, par elle-même *indifférente*... Si la richesse était une vertu, le riche serait nécessairement vertueux et il faudrait le nommer ainsi ; or, il n'en est rien ; donc la richesse n'est point absolument une vertu, ni un bien ; cela dépend de la volonté de celui qui en fait usage... La preuve que ces prétendus biens, parmi lesquels on compte la richesse, sont indifférents, elle nous est fournie d'un côté par Abraham qui sut faire un bon usage de sa fortune, de l'autre par le riche de l'histoire de Lazare, lequel usa de la sienne pour sa propre perte. La richesse n'est donc, par elle-même, ni un bien, ni un mal (1).

La conclusion de ce développement consiste à enseigner que ni la richesse n'est un bien, ni la pauvreté n'est un mal, mais que toutes deux sont par elles-mêmes choses indifférentes (2).

Chrysostome a pour les riches des paroles très dures qui ne seraient pas déplacées dans la bouche de nos socialistes contemporains. Suivons cette gradation des critiques. D'ordinaire, comment devient-on riche ? Par des procédés immoraux. On s'enrichit par l'usure en exploitant la misère des pauvres :

Ne trafiquons plus des misères de nos frères et ne faisons point un commerce si *infâme* d'un argent dont nous

(1) *In illud* : « *Ego Dominus Deus* », 3. — M. 56, 147.

(2) *In 2 Thess.*, 2, 4. — M. 62, 479.

nous devrions faire des amis. Je sais qu'il y en a parmi vous qui ne prennent pas plaisir à m'entendre et qui ne peuvent pas souffrir que je leur parle si souvent du mépris des richesses. Mais quel avantage retirerez-vous de mon silence ? Quand je me tairais et que, pour vous épargner, je cesserais de vous avertir de votre devoir, mon silence vous délivrerait-il de l'enfer ?... Quelle utilité retirerez-vous, si, vous flattant par des paroles qui vous plaisent, je vous jette en effet dans une éternelle douleur ?... Il ne faut point vous céler, mes frères, que l'Eglise est attaquée aujourd'hui d'une maladie bien dangereuse et qui a besoin d'un puissant remède. Dieu défend aux chrétiens de s'amasser des richesses. Il condamne en eux cette avarice quand ils ne s'enrichissent que par des voies innocentes et par de justes travaux, parce qu'il ne veut pas qu'ils se fassent un trésor sur la terre... Et cependant on voit qu'aujourd'hui ils s'enrichiraient de la misère et de la pauvreté de leurs frères, et qu'ils sont ravis d'avoir trouvé une sorte d'avarice qui leur paraît irréprochable et qui est même couverte de quelque prétexte de bonté.

Et ne m'alléguez pas ici les lois et les coutumes. Les publicains et les usuriers déclarés les gardent et ils ne laissent pas d'être condamnés de Dieu. Ne doutons point donc que nous ne le soyons nous-mêmes, si nous ne cessons de tyranniser les pauvres, si nous augmentons leur pauvreté par nos usures et si nous tirons un gain cruel de l'argent que nous leur prêtons pour satisfaire aux plus pressantes nécessités. Dieu vous a donné des richesses, non pour appauvrir les autres, ni pour trafiquer de leurs

misères, mais pour les en délivrer. Vous témoignez vouloir soulager leur pauvreté, et vous la rendez plus insupportable. Vous feignez de les consoler et vous les jetez dans le désespoir...

Ne me dites point, pour vous excuser, que ces pauvres se réjouissent lorsque vous leur prêtez votre argent et que même ils vous rendent grâce de votre avarice. C'est votre cruauté qui les oblige de trouver cette triste joie dans ce qui les réduit à la dernière pauvreté... Comme vous êtes assez dur pour ne pas lui donner (au pauvre) gratuitement la somme dont il a besoin, il est contraint de rendre grâce à votre avarice, et de recevoir avec joie l'effet de votre cruauté. Vous ressemblez à un homme qui, en délivrant un autre d'un péril de mort imminent, exigerait de lui la récompense de ce service. Cette comparaison vous fait horreur et vous paraît injurieuse. Quoi donc, vous rougiriez d'exiger de l'argent d'un homme pour l'avoir tiré de ce péril et vous ne rougissez pas d'en exiger si cruellement pour l'avoir assisté dans un besoin moins considérable ? Ne prévoyez-vous point déjà quel châtiment vous est réservé pour une telle conduite, et ne vous souvenez-vous point avec quelle sévérité ce crime était défendu dans l'ancienne loi ?

Mais quelle est l'excuse dont la plupart se couvrent ? Il est vrai, disent-ils, que je prête mon bien à usure, mais c'est pour assister les pauvres (1). Malheureux, que dites-vous ? Dieu rejette avec horreur ces détestables au-

(1) L'excuse n'est point passée de mode, et les usuriers ne sont pas seuls à l'employer.

mônes. Il ne veut point ces sacrifices sanglants. Ne faussez point la loi de Dieu. Il vaut mieux ne rien donner aux pauvres que de leur donner d'un bien si cruellement acquis.

Mais pourquoi vous parler de la loi de Dieu ? N'avouez-vous pas vous même que *l'usure est une chose très infâme* ? Si vous, qui profitez de ces usures, ne les regardez néanmoins qu'avec horreur, jugez de quel œil Dieu les regarde. Que si vous consultez ceux qui ont établi les lois humaines, ils vous diront que l'usure a toujours été regardée comme la marque de la dernière impudence. Et c'est pour cette raison qu'il n'est jamais permis aux personnes constituées en dignité, ni aux magistrats, de se déshonorer par ces gains infâmes (1).

On s'enrichit en spéculant sur la misère des autres que l'on traduit devant les tribunaux, de sorte que les maux d'une ville proviennent des riches et des jouisseurs (2). On s'enrichit par le monopole et l'accaparement, dont saint Chrysostome cite un exemple particulièrement odieux :

Une sécheresse, autrefois, saisit notre ville (3), à tel point que tous tremblaient, redoutant les derniers malheurs, et suppliaient Dieu de les délivrer de leurs angoisses ; en ces jours, on pouvait voir la parole de Moïse accomplie en réalité, le ciel devenu d'airain ; chaque

(1) *In Matth.*, 56, 5, 6. — *M.* 58, 556, 557.

(2) *In Act.*, 42, 4. — *M.* 60, 302.

(3) Antioche.

jour on attendait la plus affreuse des morts. Mais ensuite, grâce à la bonté de Dieu, contre toute espérance, il tomba du ciel une pluie d'une inépuisable abondance ; et tous déjà se mettaient en fête, comme s'ils venaient de sortir des portes mêmes de la mort. Cependant, au milieu d'une si grande faveur et de la joie qui les transportait tous, un des hommes les plus opulents rôdait, triste et morne, frappé au cœur d'un mortel abattement, et, pressé des questions qu'on lui adressait pour savoir d'où venait que, dans la joie universelle, il était seul affligé, il ne put pas même contenir dans le fond de son âme son affection malsaine ; surexcité par la tyrannie d'un mal affreux, il ne craignit pas d'exposer la cause de sa tristesse : « J'ai, dit-il, par milliers, des mesures de froment, je ne sais plus qu'en faire ». Eh bien, vanterons-nous, répondez-moi, le bonheur de celui qui prononçait de telles paroles, qui auraient dû le faire lapider ? le bonheur de ce monstre, plus cruel que toutes les bêtes féroces, le bonheur de cet ennemi de tous ? Que dis-tu, ô homme ? tu l'affliges de ce que tous ne meurent pas, parce que tu y gagnerais de l'argent !... Cette langue-là ne méritait-elle pas d'être coupée ? N'aurait on pas dû étouffer ce cœur d'où sortirent de telles paroles ?..... Quant à mes paroles, elles ne sont pas seulement pour ce riche, mais pour chacun de ceux que la même maladie travaille, qui font hausser le prix des denrées et appauvrissent ainsi leur prochain. Il n'y a chez eux aucun sentiment d'amour pour les hommes ; l'amour de l'argent possède leur cœur ; c'est leur avarice qui règle le temps des ventes ; le froment et le vin sont vendus plus tôt par celui-ci, plus tard par celui-là, mais

ni les uns ni les autres ne se soucient de la chose publique ; les uns veulent gagner plus, les autres craignent de perdre si la marchandise s'avarie.....

« Dieu ne permet pas que les fruits de la terre se conservent longtemps, afin que les détenteurs, redoutant la corruption de ces fruits, par cette considération au moins les livrent, bon gré, mal gré, aux indigents, puisqu'ils ne sauraient les garder chez eux. Eh bien ! malgré cet avertissement de Dieu, il y a de ces cupidités que cela même ne saurait corriger. Que de gens a-t-on vus qui ont jeté des tonneaux tout entiers, sans donner seulement une coupe de vin aux pauvres ; eux qui n'auraient pas donné une obole aux indigents, ils ont dû répandre sur la terre tout leur vin devenu du vinaigre, et ils ont gâté à la fois leurs tonneaux et leur vin (1). »

On s'enrichit par la fraude, et en trompant dans le commerce ; et ce vice est commun aux riches et aux pauvres :

« L'avare, c'est un voleur, c'est un brigand, d'une espèce beaucoup plus dangereuse, parce qu'elle est beaucoup plus tyrannique. Le voleur fait ses coups en cachette et de nuit ; son crime est moins audacieux, il a honte, il a peur en le commettant. Mais le cupide, l'avare, dépouillant toute honte, nu tête, au beau milieu de la place publique, il pille la fortune de tous ; c'est un voleur et un tyran tout ensemble ; il ne fait pas de trous dans les murs, il n'éteint pas la lumière, il n'ouvre pas le coffre-

(1) *In 1 Cor.*, 39, 7, 8. — M. 61. 343.

fort, il n'efface pas les traces de son crime ; mais que fait il donc ? Son effronterie a toute l'ardeur de la jeunesse ; à la vue de ceux auxquels il vient enlever tout ce qu'ils ont, il ouvre la porte toute grande, il s'élance, rien ne le gêne ni ne l'intimide, il ouvre tout, il force les malheureux à se dépouiller eux-mêmes...

« Cessons donc de piller le bien des autres ; finissons-en, pauvres et riches. Car ce discours ne s'adresse pas seulement aux riches, mais je parle aussi pour les pauvres. Eux aussi pillent ceux qui sont plus pauvres ; parmi les ouvriers, ceux qui ont plus de ressources et de pouvoir vendent ceux qui sont plus pauvres et plus faibles, infâme commerce ; des méchants vendent des méchants, et tous en pleine place publique. Si bien que ce que je veux, c'est exterminer partout l'injustice (1). »

On dira peut-être que ces abus constituent des faits isolés. Chrysostome entre dans la région des principes. Quelle page éloquente que celle-ci :

« Si la richesse amassée par la fraude est un bien, plus elle s'accroît, plus on devra juger bon celui qui la possède... Non, non, cela n'est pas. Le Christ l'a témoigné en disant : Faites-vous des amis des richesses d'iniquité (*Luc.*, 16, 9). — Mais quoi, si l'on a reçu l'héritage de son père ? — Eh bien, on a reçu le fruit de l'iniquité. Ce n'est pas depuis Adam que sa famille est riche ; il est probable que beaucoup de ses ancêtres ont vécu obscurs et qu'il s'en est trouvé un qui s'est enrichi en usurpant le

(1) *In 1 Thess.*, 10, 4. — M. 62, 460-462.

bien d'autrui. — Mais Abraham possédait-il des richesses injustes ? et Job ?... — Leurs richesses ne consistaient pas dans l'or, dans l'argent ni dans les édifices, mais en troupeaux, et de plus elles étaient conformes à la volonté de Dieu (Θεόπλουτος). — Abraham était riche en serviteurs. — Quoi donc, les avait-il achetés ? Nullement, c'est pourquoi l'Écriture dit que ses trois cent dix-huit serviteurs étaient nés chez lui... — Comment donc put-il envoyer des bijoux d'or à Rébecca ? — C'est qu'il avait reçu des présents de l'Égypte, mais il n'avait commis ni violence, ni fraude.

« Et vous, dites-moi, comment êtes-vous riche ? — J'ai hérité de mes biens. — Et de qui cet autre les a-t-il reçus ? — De mon aïeul. — Et de qui celui-là ? — De son père. — Pourrez-vous, en remontant à plusieurs générations, me montrer que vos richesses sont légitimes ? Non, vous ne le pourrez pas ; il faut que la racine et l'origine soient entachées d'injustice. Et comment ? Parce que Dieu, à l'origine, n'a point créé ni de riche, ni de pauvre ; il n'a pas non plus amené l'un en face d'une masse d'or, empêchant l'autre de le découvrir, mais il a livré à tous la même terre. Comment donc, lorsqu'elle est commune, l'un en possède-t-il tant et tant d'arpents, et l'autre pas une motte ? — C'est mon père, répondez vous, qui me les a transmis. — Mais de qui les avait-il reçus ? — De ses ancêtres. — Il faut pourtant arriver à un premier terme... Pourtant, je ne veux pas creuser cette difficulté ; soit : il y a une richesse légitime, pure de toute rapine ; vous n'êtes pas responsable des gains illicites de votre père ; je vous accorderai même que votre père n'a

pas volé non plus, mais qu'il s'est trouvé en possession de cet or qui a jailli du sein de la terre... Soit, mais n'est-ce pas un mal que de retenir seul ce qui appartient au Seigneur, que de jouir seul du bien qui est à tous ? et la terre n'est-elle pas à Dieu avec tout ce qu'elle renferme. Si donc nos richesses appartiennent au Seigneur du monde, elles sont aux hommes qui sont ses serviteurs comme nous ; car tout ce qui appartient au Seigneur est pour l'usage de tous...

« Considérez l'économie divine : Dieu a mis en commun certains objets, tels que l'air, le soleil, l'eau, la terre, le ciel, la lumière, les astres, et nous en a fait part également comme à des frères ; le Créateur a donné semblablement à tous des yeux, un corps, une âme, la même nature ; tout provient de la terre, tous proviennent d'un seul homme, tous ont une même demeure... Il a mis encore en commun d'autres objets, les bains, les villes, les places les promenades. Voyez, rien de tout cela n'engendre de luttes et l'on en jouit en paix ; c'est quand un homme essaie de tirer à lui et de s'approprier un objet que la lutte commence ; comme si la nature elle-même s'indignait de ce que Dieu nous ayant réunis pour vivre en société, nous nous querellons pour nous diviser, et dépeçons ces objets pour nous les approprier, pour user des mots : le tien, le mien. C'est alors qu'ont lieu la lutte et la souffrance. Mais pour les biens communs, ce fait ne se produit pas ; on ne voit pas de querelle ou de contestation. C'est donc là notre destinée la plus réelle et la plus conforme à la nature... Ce qui est nécessaire nous est offert en commun, mais nous ne savons pas

maintenir la communauté dans les objets de minime importance. Dieu nous a livré ceux là en commun, pour nous apprendre ainsi à jouir en commun des autres ; mais cela même ne suffit point à nous instruire...

« Comment celui qui possède la richesse serait-il bon ? C'est impossible ; il ne le devient que s'il en fait part à d'autres ; s'il s'en dépouille, c'est alors qu'il est bon. Est-ce donc un bien, ce qui nous fait méchants quand on le conserve, et bons quand on s'en dépouille ?... La richesse n'est donc pas un bien, si la refuser, quand vous pouvez la recevoir, vous fait homme de bien. Ne l'appellez donc point ainsi... Purifiez votre entendement, ayez un jugement sain... Apprenez à connaître les vrais biens. Et quels sont ils ? La vertu, la bonté, voilà les biens ; ce n'est pas la richesse (1). »

Chrysostome n'est donc pas disposé à flatter les riches. Il proteste contre ceux qui abusent de leurs richesses.

Il critique la richesse d'une autre manière en traçant de jolis tableaux des misères et des soucis qui assaillent assez souvent les riches. Mais il va sans dire que ces tableaux n'ont pas la valeur d'une doctrine, ni un caractère absolu. Ce sont des considérations toutes relatives, qu'il est cependant intéressant de noter parce qu'elles nous dévoilent

(1) *In 1 Tim.*, 12, 3, 4. — M. 62, 562-564.

des inconvénients accidentels qu'ont parfois les richesses :

« Le riche est semblable à un févreux toujours tourmenté d'un feu intérieur qui le dévore et qui continue de le brûler, même auprès de sources intarissables où il puise à son aise... De tous les amours, celui de la richesse est le plus violent et le plus voisin de la folie. Car il est capable de faire souffrir davantage ; non seulement parce qu'il renferme une flamme plus pénétrante, mais encore parce qu'il se refuse à toutes les consolations imaginables et se montre plus rebelle que tous les autres. Ceux qui aiment le vin et les femmes satisfont leurs passions et sont rassasiés ; un homme qui aime l'argent est insatiable (1).

« Celui qui se préoccupe d'entasser l'or et l'argent se rend esclave de la fortune, de la gloire, de l'honneur, de l'existence et de tous les divers besoins (2).

« Si l'opulence pouvait avoir quelque avantage sur la pauvreté, ce serait par rapport aux délices qu'elle peut goûter sans cesse, et aux plaisirs de la table dont elle se rassasie à son aise. Mais c'est à la table des pauvres que l'on goûte les vraies délices ; le pauvre jouit tous les jours d'une plus grande volupté que nos riches sensuels... C'est une vérité certaine dont je vais vous convaincre d'une manière sensible. Vous savez sans doute, et vous convenez tous que ce n'est point la nature des aliments,

(1) *Adversus oppugnatores vitæ monast.*, 2, 3. — M. 47. 335-336.

(2) *De Virgin.*, 31. — M. 48. 592.

mais la disposition de ceux qui les prennent qui fait l'agrément des repas. Je m'explique. Celui qui se présente à une table avec la faim, goûtera une nourriture simple avec plus de satisfaction que les mets les plus délicats, les mets apprêtés par la main la plus habile, au lieu que celui qui, ainsi que le riche, n'attend pas le besoin et que la faim ne conduit pas à la table, ne trouvera aucun goût aux mets les plus exquis, parce que son appétit n'est pas excité... Il est évident que le pauvre apporte à ses repas le besoin et la faim, et que le riche n'attend ni l'un ni l'autre, d'où il arrive que celui-ci ne goûte jamais un plaisir pur et réel. Ce que nous venons de dire de la faim avant le repas, qu'elle fait tout l'agrément des mets, peut s'appliquer de même à la soif... Aussi voit on souvent que le pauvre, fatigué épuisé, tourmenté par une soif ardente, boit avec délices une eau fraîche et pure ; tandis que le riche superbe, en buvant les vins les plus exquis, des vins parfumés de l'odeur des roses, est bien loin d'éprouver la même satisfaction. On peut raisonner de même par rapport au sommeil... Le riche, couché sur le duvet, veille souvent toute la nuit, et, malgré tous ses soins pour dormir tranquillement, il ne peut jouir de cette satisfaction...

Puis donc que le pauvre dort, boit et mange avec plus de plaisir que le riche, les richesses mériteraient-elles encore d'être recherchées avec tant d'ardeur, puisqu'elles sont privées du seul avantage qu'elles paraissent avoir sur la pauvreté (1) ?

(1) *Ad. popul. Antioch.*, 2, 8. — *M.* 49, 45.

Et la santé du corps, et les autres avantages physiques, ne sont-ils point communs à la fois aux riches et aux pauvres ? Qui peut prétendre ou montrer que les pauvres seuls tombent malades, tandis que les riches restent jusqu'au bout en parfaite santé ? C'est le contraire que l'on peut voir ; les pauvres sont rarement atteints de maladies incurables, tandis qu'elles prennent naissance constamment dans le corps des riches. Goutte, migraine, affaiblissement, contractions des nerfs impossibles à guérir, humeurs vicieuses et corrompues de toute sorte, c'est encore aux riches que s'attaquent principalement toutes ces incommodités. aux riches qui vivent dans la mollesse, aux riches qui exhalent l'odeur des parfums, et non point aux hommes de travail et de peine, à ceux qui se procurent par leur labeur quotidien ce qui est nécessaire à leur subsistance (1).

Le riche est vulnérable par bien des endroits. Il craint pour ses serviteurs, pour sa maison, pour ses champs, pour ses richesses ; il tremble qu'on ne lui enlève quelque chose. Multiplicité de possession engendre multiplicité de servitude (2).

Je vous demande comment un riche peut avoir cette paix et cette sécurité que vous cherchez. Car il faut nécessairement qu'il flatte les grands et les petits, qu'il dépende d'une infinité de personnes, qu'il s'assujettisse honteuse-

(1) *De Anna*, 5, 4. — M. 54, 674. Voir aussi : *Quod nemo lædatur a seipso*, 9-11. — M. 52, 469-472.

(2) *In illud* : « *Salutate Priscillam et Aquilam* », 2, 4. — M. 51, 202.

ment à ceux dont il a affaire, qu'il soit agité de soins, d'inquiétudes et de soupçons et qu'il appréhende sans cesse l'œil des envieux, la langue des médisants et les entreprises des avarés (1).

Qui pourrait dire tous les maux qu'entraîne l'avarice et qui sont comme sa suite inséparable ? Combien l'avare est-il à charge à tout le monde ? Combien ses domestiques le haïssent ils ? Combien ses voisins l'ont-ils en horreur ? Combien les magistrats, combien les ministres, combien les riches et les pauvres, combien les fermiers et les laboureurs, combien sa femme même et ses enfants qu'il traite comme des esclaves, enfin, combien tout le monde ensemble le déteste t il ? Il se rend le jouet et la fable de tous les hommes. Il est le sujet de l'entretien et du divertissement de toutes les compagnies (2).

L'avarice est un horrible fléau ; elle ferme les yeux, elle bouche les oreilles de celui qui en est possédé et le rend plus cruel que les bêtes féroces ; elle ne lui permet d'avoir nulle attention nulle considération, pour quoi que ce soit ni pour la conscience, ni pour l'amitié, ni pour la société, ni pour son propre salut ; elle le détache de tout pour l'asservir au joug pesant de sa propre autorité. Et ce qu'il y a de pire dans cet esclavage, c'est qu'elle persuade à ceux dont elle fait ses esclaves qu'ils sont ses obligés : c'est qu'on s'y complait d'autant plus qu'on est plus asservi (3).

(1) *In Matth.*, 90, 3. — M. 58, 791. Voir aussi : *In Matth.*, 14, 4. — M. 57, 222.

(2) *In Matth.*, 83, 3. — M. 58, 749.

(3) *In Joan.*, 65, 3. — M. 59, 363. Voir aussi : *In Act.*, 13, 4.

Inquiétudes, maladies, fatigues, tourments, haines, déshonneurs et dégradation, voilà le lot du riche ici bas, voilà ce qu'apportent le plus infailliblement les richesses. Ceux qui vivent dans les délices sont donc, à ne regarder même que cette vie, plus misérables que les mendiants. Mais il y a plus. Non seulement, les richesses sont un obstacle au bonheur, elles sont encore un obstacle au salut, parce qu'elles sont un obstacle au service de Dieu, de l'Eglise, à la pratique de la vie chrétienne.

« La racine de tous les maux, c'est l'amour de l'argent » (1 *Tim.*, 6 10). Si donc nous tranchons la racine, si nous l'arrachons entièrement, nous viendrons ensuite plus facilement à bout des rameaux. Oui, dirai-je à mon tour, la forteresse des maux, la citadelle de tous les péchés, c'est la rage des richesses et, si nous voulions en triompher, nous aurions beau jeu pour nous débarrasser de toutes les funestes passions qui en dépendent (1).

La plus grande plaie que vous font les richesses, c'est qu'elles vous arrachent à la bienheureuse servitude de Jésus-Christ pour vous rendre esclaves d'un métal insensible et inanimé... L'amour de l'or possède le cœur des riches, et il s'y retranche comme dans une place forte, d'où il leur impose tous les jours de nouvelles lois pleines d'injustice et de violence, sans qu'aucun d'eux ose résister. N'opposez point de vains raisonnements à la voix de

— M. 60, 111 ; *In Act.*, 11, 6. — M. 61, 95 ; *In 1 Cor.*, 35, 6.

— M. 61, 304 ; *In Ephes.*, 13, 3. — M. 62, 97 ; *In 2 Thess.*, 3, 3.

— *Ibid.*, 483 ; *In Tit.*, 6, 3 — *Ibid.*, 699 ; *In Ephes.*, 2, 4. —

Ibid., 22 ; *In Philip.*, 2, 4. — *Ibid.*, 195.

(1) *In Genes.*, 20, 5. — M. 53, 173.

Dieu. Puisque Jésus-Christ a prononcé cet oracle (*Math.*, 6, 24 : c'est le sujet de l'homélie) et qu'il a dit qu'il est impossible de servir deux maîtres, ne dites point que cela se peut. L'un de ces maîtres vous commande de voler le bien d'autrui, l'autre de donner ce qui est à vous. L'un veut que vous soyez chastes l'autre que vous soyez impurs. L'un vous porte à la bonne chère et l'autre vous recommande l'abstinence. L'un vous persuade d'aimer le monde l'autre vous ordonne de le mépriser. L'un veut que vous admiriez le luxe et la magnificence des bâtiments, et l'autre que, pleins de mépris pour ces vanités, vous n'aimiez que la beauté de la vertu et de la sagesse (1).

Lorsque deux personnes sont également⁷ méchantes, et que l'une des deux est riche et l'autre pauvre, elles ne seront pas également punies dans l'enfer, et le riche sans doute y souffrira beaucoup plus que l'autre. Lors donc que vous voyez quelqu'un s'enrichir par ses injustices, et jouir de toutes sortes de biens, déplorez son sort et sa misère, puisque cette prospérité apparente attirera sur lui un plus grand supplice. Comme ceux qui offensent Dieu tous les jours sans en faire pénitence s'amassent, selon saint Paul « un trésor de colère » (*Rom.*, 2, 5), de même, ceux qui jouissent ici de toutes sortes de biens, sans y ressentir la moindre incommodité, en seront un jour beaucoup plus punis (2).

Mais Chrysostome sait bien qu'on peut tirer parti

(1) *In Matth.*, 24, 2. — M. 57, 236.

(2) *In Matth.*, 75, 5. — M. 58, 692. Voir aussi : *In Hebr.*, 33, 4. — M. 63, 231.

de tout et que tout peut concourir au salut. Il faut donc faire un bon usage de ses richesses : c'est une de ses parénèses les plus constantes. Le grand devoir du riche c'est la bienfaisance, l'aumône ; ses richesses doivent secourir et soulager les pauvres (1). Les richesses doivent aussi servir à lui ouvrir les portes du ciel ; on doit amasser des trésors, non sur la terre, mais au ciel (*Math.*, 6, 18-19), où ils sont à l'abri de tous les accidents (2). Il faut consacrer ses richesses à toute sorte de bonnes œuvres, afin de rendre Dieu son propre débiteur. La conclusion est entraînante :

Le Christ vient à vous en haillons et vous tend la main ; si vous lui donnez une obole, il ne se détourne pas ; si vous le méprisez, il ne s'éloigne pas, mais se rapproche encore ; car il désire, il désire vivement votre salut. Méprisons donc les richesses pour n'être pas méprisés par le Christ ; méprisons les richesses pour les posséder elles-mêmes. Car si nous les conservons ici bas, nous les perdons entièrement, et pour cette vie et pour l'autre ; mais si nous les distribuons généreusement, nous jouirons dans les deux vies d'une grande abondance. Que celui donc qui veut devenir riche s'appauvrisse pour s'enrichir ; qu'il dépense pour amasser, qu'il disperse pour recueillir. Que si cette doctrine vous semble nouvelle, et étrange, voyez l'homme qui sème et dites-vous à vous-même que le seul

(1) *De decem millium talent. debit.*, 4. — M. 51, 22.

(2) *In Matth.*, 20, 5. — M. 57, 293.

moyen qu'il ait de multiplier son grain est de disperser celui qu'il a, de répandre ce qui est sous sa main. Semons donc, nous aussi, et cultivons le champ du ciel, afin de nous procurer une moisson abondante et d'obtenir les biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre Seigneur Jésus-Christ (1).

Les attaques de Chrysostome contre la richesse sont, certes, d'une vivacité extrême. Mais elles n'ont, à aucun titre, la valeur d'une théorie absolue. Le saint docteur n'est ni un idéologue, ni un adversaire de parti-pris des richesses et de la propriété, à la manière de Rousseau, de Proudhon, de Karl Marx, ou de nos collectivistes contemporains. Ses attaques contre la richesse sont relatives et conditionnées par les circonstances dans lesquelles il vivait.

Le dernier passage que nous venons de citer, et dans lequel Chrysostome engage ses auditeurs à faire un bon usage des richesses, à amasser pour le ciel, nous livre le fond de sa pensée et nous indique comment il faut l'interpréter. Chrysostome attaque, non le *principe* même, mais les *abus* de la richesse. Et ces abus, la société de Constantinople les étalait d'une manière scandaleuse. Le saint docteur couvrait des hommes pour qui les richesses sont non un

(1) *In Rom.*, 7, 9. — M. 60, 454.

moyen, mais une fin. Le faste et le luxe de Constantinople, au temps de Chrysostome, étaient une cause d'immoralité, de corruption, de relâchement des mœurs chrétiennes, et en même temps une insulte pour la pauvreté. Chrysostome est témoin de tous ces dérèglements : il voit cette société se plonger de plus en plus dans toute sorte de plaisirs, et s'éloigner des pratiques chrétiennes. Légère, versatile, inconstante, incapable d'occupation sérieuse, la haute classe de Constantinople ne cherche que les distractions et les amusements, et se paganise chaque jour davantage. Ce relâchement moral, cet affaiblissement de la vie chrétienne attristent le saint patriarche. Son cœur de pasteur gémit sur ces désordres. Et alors, pour en arrêter le flot montant, pour retenir ses ouailles sur la pente de l'abîme, il leur montre les dangers auxquels on s'expose quand on abuse des richesses. La richesse, par elle-même, n'est pas un mal : il nous l'a dit. Mais elle devient une cause de perversion morale quand on en fait un mauvais usage : c'est sa conclusion.

Sans doute, le saint docteur dit aussi que les riches sont des voleurs. Mais plaçons-nous dans son milieu historique et nous nous convaincrions que ce langage est tout naturel et n'a rien de révolutionnaire. Le commerce, à Antioche et à Constantinople,

n'était pas toujours honnête. On y commettait de criantes injustices. L'exaction était chose ordinaire. On pressurait trop les pauvres. Certains commerçants se livraient à une véritable exploitation humaine. Beaucoup de familles avaient amassé des richesses colossales en pratiquant l'usure la plus éhontée. Ces iniquités sont connues de tout le monde.

Chrysostome en éprouve une grande douleur. Il constate qu'on foule aux pieds les maximes de fraternité chrétienne, qu'on ne tient aucun compte de l'enseignement de l'Église, et qu'on viole les règles les plus élémentaires de la justice. Il vise surtout cette classe de chrétiens qui se sont enrichis au détriment des autres, en appliquant des théories païennes. Il parle alors de « voleurs », mais dépasse-t-il les limites de la vérité ? Il est des vols qu'on pratique d'une manière méthodique et permanente. Le saint docteur en a sous les yeux de multiples exemples. Pourquoi s'étonnerait-on que lui, gardien de la morale, défenseur du droit de chacun, et prédicateur de l'Évangile, appelle les choses par leur nom ? Car si l'apôtre ne doit froisser personne, il ne doit pas non plus, par faiblesse ou par pure complaisance, fermer les yeux sur les vices qui rongent son troupeau.

Villegardelle a voulu faire de saint Jean Chrysostome un collectiviste.

Un jour, parlant de la communauté établie parmi les chrétiens de Jérusalem il proposa ce genre de vie, non seulement comme un exemple digne d'être imité, mais encore comme un moyen efficace de convertir tous les fidèles.

« Si nous adoptions ce genre de vie, disait-il, il en résulterait un bien-être immense pour le riche et pour le pauvre, et l'avantage ne serait pas plus grand pour l'un que pour l'autre... La division diminue toujours les ressources, et, au contraire, la concorde et la réunion les augmentent... Si nous savions mettre de côté toute crainte, nous commencerions audacieusement cette entreprise (1).

« Aussitôt que les apôtres eurent commencé à semer la parole de piété, ils conquièrent immédiatement 3.000 adhérents, et tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Et quelle fut la cause de tant d'entente ? Quel fut le lien de cette charité ? Le mépris des richesses. Nul parmi eux ne disait qu'il avait en propre quelque chose des biens qu'ils possédaient : mais tout était commun entre eux. En effet, tous les biens suivent bientôt là où la racine des maux, je veux dire l'avarice, est extirpée. Dès lors, ces mots frivoles, tien et mien, qui ont déchaîné tant de guerre sur le monde, étaient bannis de cette Sainte Eglise (de Jérusalem).

(1) Cité par Thonissen : *Le Socialisme depuis l'antiquité*, I, p. 107, d'après Villegardelle, *Histoire des idées sociales*, p. 67.

saalem), et la terre était habitée par les hommes, comme les cieux par les anges (1). »

Il n'en fallait pas tant, pour faire ranger saint Jean Chrysostome parmi les antagonistes de la propriété.

Eh bien ! encore une fois, on s'est trompé, dit Thonissen. L'éloquent évêque de Constantinople, emporté par les élans d'une charité ardente, et jugeant tous les cœurs d'après la pureté du sien, a vu, dans la généralisation du régime passager de Jérusalem, une source de bonheur et de prospérité, mais il n'a jamais songé à révoquer en doute la légitimité de la propriété ; il a toujours envisagé la communauté de Jérusalem comme une œuvre d'abnégation volontaire.

Il ne propose pas d'user de contrainte. Il fait une hypothèse chimérique (2).

Cela résulte expressément de ce qu'il dit sur l'histoire d'Ananie et de Saphira :

« Remarquons qu'Ananie est accusé pour avoir dérobé une partie de l'argent qu'il avait consacré. L'Apôtre lui dit : « Est-ce que, après avoir vendu, vous ne pouviez pas disposer du prix comme de votre propriété ? En avez-vous

(1) Cité par de Gryse. *Les Socialistes et les Pères de l'Eglise*, p. 77-78.

(2) T. I, p. 108-109.

été empêché ? Pourquoi donc dérobez-vous après avoir volontairement promis ? Nous ne vous avons donné ni l'ordre de vendre, ni celui de nous remettre le prix, vous l'avez fait de votre propre mouvement. Pourquoi donc dérobez-vous l'argent devenu sacré... Vous vouliez être propriétaire ? Mais vous n'aviez qu'à conserver votre bien et à ne rien promettre. En le déroband, après l'avoir consacré, vous avez commis un grand sacrilège... Il vous était permis de garder ce qui était à vous... Votre action est indigne du pardon, elle est sans excuse (1). »

Il ne craint pas de dire aux fortunés qu'ils ne sont que les *économés* des pauvres : « Si vous êtes riches, ce n'est pas pour vous, mais pour les autres. Vous l'êtes non pour consacrer, votre bien a des prodigalités qui ne servent que vos passions, mais pour le distribuer aux indigents dont il soulage les misères. Vous vous croyez le propriétaire de ce bien, vous n'en êtes que l'économe (2). » Et l'orateur explique sa pensée : « Vous n'avez rien, dit-il, qui vous appartienne en propre : richesses, talent de la parole, votre existence elle-même, vous la tenez de Dieu, tout appartient à Dieu. Il vous a fait riche, comme il pouvait vous faire pauvre. Il ne tient qu'à lui de vous plon-

(1) Saint Chrysostome in *Act. Apost. Hom. XII*. Cité par Thonissen, p. 94, n. 7 de p. 93.

(2) Homélie sur la première Epître de saint Paul aux Corinthiens.

ger dans la misère. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il veut vous donner l'occasion de mériter récompense. Ces richesses qu'il vous a données, il ne tient qu'à lui de vous les retirer. Il vous les laisse pour vous associer au ministère de sa Providence. Prétendre qu'elles sont à vous avec le droit d'en user arbitrairement et d'une manière absolue, c'est manquer à la reconnaissance qui lui est due. La nature et la religion vous apprennent également dans quelle dépendance vous êtes à cet égard. » On voit que pour saint Chrysostome, le droit de propriété n'est pas le *jus utendi et abutendi* des légistes romains.



CHAPITRE II

LA PAUVRETÉ

Toutes les préférences de Chrysostome sont pour la pauvreté. Ce sentiment déborde son cœur ; il ne s'en cache pas. La pauvreté est préférable à la richesse ; elle présente plus d'avantages et de sécurité. N'oublions pas cependant que, dans sa bouche, cette préférence accordée à la pauvreté n'a rien d'un axiome. C'est tout simplement une effusion de l'esprit de Jésus. Car, lorsque Chrysostome parle de la pauvreté et de la richesse, il ne songe nullement à développer des théories, à construire des thèses. Il se borne à présenter l'Évangile de façon vivante. Et son enseignement sur ce double sujet se ramène en définitive à de beaux tableaux de la vie chrétienne .

Déjà, dans une de ses homélies au peuple d'Antioche, à laquelle avaient assisté les campagnards de la Syrie, il s'était exprimé à leur endroit, sur un ton presque dithyrambique :

Je regarde comme très grande la fête d'aujourd'hui (1), parce que nos frères ont aujourd'hui, par leur présence, orné notre ville et décoré l'église. Sans doute, ce peuple n'entend point notre langage (2), mais il n'est pas étranger à notre foi, il vit dans une paisible tranquillité, et ses mœurs sont aussi modestes que sages et réglées. Il ignore le théâtre et ses scandales, les courses de chevaux, les rendez-vous des courtisanes, et le tumulte des grandes villes. Le luxe et la volupté sont inconnus parmi ces peuples, et la sagesse s'y épanouit en tout son éclat. La cause en est que sa vie est laborieuse et que pour lui l'agriculture est une école de vertus...

C'est ainsi que nous voyons ces bons laboureurs, tantôt diriger la charrue et creuser de profonds sillons, et tantôt expliquer à leurs serviteurs la doctrine sainte; tantôt arracher soigneusement de leurs champs les ronces et les épines, et tantôt déraciner dans les âmes les germes du péché; car ils ne rougissent point des travaux de l'agriculture comme nos citadins; et ils n'ont honte que de l'oisiveté, parce qu'ils savent qu'elle enseigne le mal et que dès l'origine, elle a perverti tous ceux qui s'y sont abandonnés. Voilà donc de véritables philosophes, qui le sont non par l'habit, mais par le sentiment et par la vertu. Quant aux philosophes païens, ils ne sont que des acteurs et des comédiens, puisque toute leur philosophie consiste à porter un manteau, une longue barbe et

(1) Il est impossible d'indiquer exactement cette fête. Le titre porte : « le dimanche de la sauvée. » Est-ce le cinquième après Pâques ?

(2) Ces paysans parlaient un syriaque corrompu.

une robe flottante. Nos laboureurs, au contraire, méprisent tout ce vain extérieur ; ils rejettent le bâton et la barbe, et ne s'attachent qu'à orner leur âme des préceptes de la vraie philosophie et qu'à les réaliser par la pratique des vertus. Prenez au hasard un de ces hommes qui vivent dans les champs et qui semblent ne devoir connaître que la bêche et la charrue, et interrogez-le sur ces grandes vérités, au sujet desquelles les philosophes païens ne peuvent, malgré toutes leurs recherches et leurs longs discours, nous donner une réponse satisfaisante, et il vous répondra avec une rare précision et une grande sagesse. Ajoutons encore à leur gloire qu'ils conforment leur vie à leur croyance. Ils savent donc que nous avons une âme immortelle, et que nous devons comparaître au jugement redoutable du Seigneur pour y rendre compte de toutes nos actions. C'est pourquoi ils dirigent toutes leurs œuvres vers cette fin suprême, et se montrent supérieurs aux frivolités de notre luxe.

Peu importe donc que leur langage soit impoli, puisque leur esprit est doué de sagesse. Et de quelle utilité est à un philosophe païen la grâce et l'urbanité de sa parole, si, dans le fond de l'âme, il n'est qu'un insensé ? Que dirions-nous d'un soldat qui porterait une épée dont la garde serait d'argent et la lame de plomb ? C'est ainsi que la parole des philosophes est parée de science et d'éloquence, et que leur pensée est tellement vide de sens et de sagesse, qu'ils ne disent rien de bon ni d'utile. Chez nos laboureurs, au contraire, l'esprit est tout rempli d'une sublime philosophie et leur vie est conforme à leur croyance. On ne trouve point parmi eux ces femmes qui

ne songent qu'à la toilette et au luxe des vêtements, et qui emploient le fard et les couleurs. Car ils ont banni de leurs campagnes toutes cette corruption des mœurs. C'est pourquoi ils retiennent facilement la femme dans cette humble soumission que l'Apôtre lui recommande; et ils gouvernent aisément une famille qui borne son ambition à se procurer la nourriture et le vêtement...

Chez eux, le corps est aussi robuste que l'âme est pure. Ils ignorent les raffinements de nos tables, non moins que les transports de l'ivresse, et ils ne mangent qu'autant qu'il est nécessaire pour vivre. Ne méprisons donc point la simplicité de leurs vêtements; admirons plutôt la sagesse de leurs mœurs (1).

Dans tous ses écrits, lorsque l'occasion se présente, Chrysostome exalte le pauvre et la pauvreté. Il aime décrire, avec une complaisance qu'il ne cherche pas à cacher, les avantages et la noblesse même de la pauvreté. On sent que son cœur d'apôtre trouve dans ce sujet un terrain favorable à l'éclosion des sentiments qui l'animent. Écoutons le panégyriste de la pauvreté.

La pauvreté est un avantage important pour qui la supporte avec courage; c'est un trésor qu'on ne saurait nous ravir, un soutien qui ne nous manquera jamais, une pos-

(1) *Ad. popul. Antioch.*, 12, 1, 2. — M. 49, 188, ss. *In 1 Cor.*, 43, 4. — M. 61, 373; il engage les ouvriers à faire un peu d'automne.

session qui ne peut nous nuire, un asile à l'abri de toutes les attaques. — Mais le pauvre, dira-t-on, est plus exposé aux injustices. — Oui, mais le riche a plus d'ennemis à craindre. Le pauvre est méprisé et outragé, mais le riche est envié. Le pauvre est moins facile à vaincre que le riche, qui donne mille avantages, mille prises au démon comme à ses ennemis, et que ses possessions immenses rendent esclave de tout ce qui l'entoure. Comme il a besoin d'une infinité de personnes, il est obligé de flatter une infinité de personnes, de leur faire la cour avec bassesse. Le pauvre, s'il sait être sage, est invincible, et le démon même ne peut triompher de lui. Job était fort, avant de tomber dans la pauvreté ; mais, après avoir perdu tous ses biens, il acquit de nouvelles forces, et remporta sur le démon une victoire éclatante. Le pauvre, avec de la sagesse, est même à l'abri de l'injure... qui dépend moins de l'intention de ceux qui la font que de la disposition de ceux qui la souffrent (1).

La pauvreté est un asile sûr, un port tranquille, une sécurité continuelle, une volupté sans périls, une joie pure une existence que rien ne trouble, une vie qu'aucun flot ne tourmente, une abondance qui défie tous les assauts ; la pauvreté, c'est la mère de la sagesse, c'est le frein des emportements, c'est la suppression des châtimens, c'est la racine de l'humilité (2).

Lequel est le plus doux, dites-moi, lequel est le plus sûr, de n'avoir à ne songer qu'à un morceau de pain,

(1) *Ad. popul. Antioch.*, 2, 8, 9. — M. 49, 45-47.

(2) *Cum Saturninus et Aurelianus...* 3, — M. 52, 416.

qu'à un vêtement, ou de s'occuper de mille personnes, esclaves ou libres, en se négligeant soi-même ? Celui-là ne craint que pour lui ; et vous, vous êtes inquiets pour tous ceux qui dépendent de vous... La pauvreté est une place sûre, entourée de murs d'airain et d'un accès difficile... Pourquoi personne ne traduit-il devant les tribunaux les pauvres qui vivent dans les montagnes ? Pourquoi n'y traîne-t-on pas les mendiants ? Pourquoi personne ne leur fait-il violence, ne les calomnie-t-il ? N'est ce pas parce qu'ils sont en un lieu de sûreté ?... La mendicité est-elle une bonne chose ? Oui, s'il y a quelqu'un pour la consoler, pour en avoir pitié, pour lui donner l'aumône ; chacun sait que c'est une existence dégagée de soucis et pleine de sécurité. Je ne vous y exhorte pas, tant s'en faut mais je vous engage à ne pas désirer les richesses...

Qu'on amène un mendiant de la place publique ; qu'on le suppose estropié, boiteux, manchot. Qu'on amène un autre homme beau, robuste de corps, plein de vie, opulent, de naissance illustre et très puissant. Conduisons-les tous les deux à l'école de la philosophie, et voyons celui qui accueillera le mieux ses leçons. Commençons par le premier précepte : « Soyez humble et modeste ; c'est là l'ordre du Christ ». Lequel des deux l'accomplira le mieux ? — « Heureux ceux qui pleurent ». Lequel écouter le mieux cette parole ? — « Heureux les humbles ». — Lequel sera le plus attentif ? — ... N'est il pas vrai que le riche est orgueilleux et enflé et le pauvre toujours humble et modeste... Il est donc clair que le pauvre est plus que le riche disposé à la sagesse (1).

(1) *In Act.*, 13, 4. - *M.* 60, 110. Voir aussi : *In 1 Cor.*, 38, 6. - *M.* 61, 330.

Né dites point : « Comment, pauvre artisan que je suis, pourrai-je suivre la perfection chrétienne ». C'est précisément ce qui vous donnera plus de facilité. Car la pauvreté est plus favorable à la piété que les richesses et la vie occupée plus que l'oisiveté... Faut-il calmer sa colère, étouffer l'envie, réprimer ses violences, faire oraison ? Faut-il se montrer honnête, doux, réservé, charitable ? Quel empêchement la pauvreté peut-elle y apporter ? (1)

Il n'est pas de médecin, de chirurgien à l'œuvre, le fer à la main, enlevant les chairs putréfiées, qu'on puisse comparer aux pauvres étendant la main pour recevoir l'aumône, et guérissant en vous les passions qui vous gonflent ; chose admirable encore, ils opèrent sur vous sans douleur cette excellente médication. Et tout autant que nous qui sommes à la tête du peuple et vous donnons d'utiles avertissements, celui que vous voyez assis devant les portes de l'église, vous parle par son silence, par son aspect. Car nous, chaque jour, nous vous répéterons : abaisse ton orgueil, ô homme ; l'homme ne fait que passer, sa nature est fragile, la jeunesse se hâte vers la vieillesse, la beauté vers la laideur, la force vers la faiblesse ; l'honneur devient mépris, la santé, infirmité, la gloire, un état misérable, les richesses de la pauvreté ; semblable à un courant impétueux, tout ce que nous sommes est sans consistance et se précipite dans un abîme. Et voilà ce que vous disent les pauvres, et ils vous disent bien plus en-

(1) *Ad illuminandos*, 2, 4. — M. 49, 287. Voir aussi : *De eleemosyna*, 5. — M. 51, 268.

core, vous parlant par l'expérience même, ce qui est la plus claire des exhortations (1).

Les riches pusillâmes ne peuvent pas être utiles aux Eglises comme les pauvres à l'âme généreuse... Comme (le pauvre) est détaché de tout, il accomplit aisément tout ce qui peut servir les Eglises, qu'il s'agisse soit de condamner, soit de blâmer, soit de subir mille affronts pour Jésus-Christ ; et comme il a, une fois pour toutes, méprisé la vie présente, tout lui est facile et extrêmement aisé.

En effet, que craint-il, dites-moi ? Que quelqu'un ne lui enlève ses richesses ? Cela n'est même pas à dire. Qu'on ne le bannisse de sa patrie ? Mais tout, sous le ciel, est pour lui une cité. Qu'on ne lui retranche le faste et les honneurs ? Mais il a dit adieu à tout cela ; sa cité est dans le ciel et il lui tarde d'arriver à la vie future. Quand il lui faudrait livrer sa vie, verser son sang, il ne s'y refuserait pas. C'est là ce qui fait un tel homme plus puissant et plus riche que les tyrans, que les rois, que les peuples, que tous les hommes enfin. Et pour vous convaincre que je parle sans flatterie, et que véritablement ceux qui ne possèdent rien sont en état plus que qui que ce soit d'avoir leur franc parler, combien n'y avait-ils pas de riches du temps d'Hérode ? Combien de potentats ? Eh bien ! qui est-ce qui parut en public ? qui est-ce qui fit des reproches au tyran ? qui est-ce qui vengea les lois de Dieu outragées ? Personne d'entre les opulents, mais le pauvre, le nécessaire, celui qui n'avait ni lit, ni table, ni toit ; ce

(1) *In 1 Cor.*, 39, 4. — *M.* 61, 253. Voir aussi : *In illud* : « *Habentes autem eundem spiritum* », etc., 3, 11. — *M.* 51, 300.

fut Jean, le citoyen du désert, qui, le premier et le seul, accusa le tyran en toute franchise, dévoila son union adultère et en présence et aux oreilles de tous, porta la sentence qui condamnait Hérode. Et avant lui, le grand Elie, qui ne possédait que son vêtement de peau de brebis, fut seul aussi à condamner, avec un grand courage, cet Achab, ce roi inique et impie. C'est qu'il n'est rien pour disposer à la liberté du langage, pour inspirer la confiance dans tous les dangers. pour nous rendre forts et invincibles, comme de ne rien posséder, de n'avoir aucun embarras d'affaires. Ainsi pour qui veut posséder un grand pouvoir, il n'y a qu'à embrasser la pauvreté à mépriser la vie présente, à considérer la mort comme rien. Un tel homme pourra être aux Eglises d'une plus grande utilité, non seulement que les riches et les gens en place, mais que les souverains eux mêmes (1).

Cette dernière vue est une mine pour le saint docteur. C'est, en effet, une de ses idées favorites que le pauvre se trouve dans de meilleures conditions que le riche. Toutes les fois qu'il établit entre eux une comparaison, il se prononce en faveur du pauvre. Et quelle adresse ne déploie-t-il pas pour varier les points de vue destinés à fortifier cette thèse ! Le pauvre l'emporte sur le riche par le plaisir, la bonne renommée, la santé du corps, la philosophie de

(1) *In illud*: « *Salutate Priscillam et Aquilam* », 2, 4. — M. 51, 202.

l'âme, les bonnes espérances et aussi parce qu'il est moins exposé à pécher (1).

Même sous le rapport des nécessités matérielles, le pauvre est plus heureux que le riche. Tous les deux jouissent du merveilleux spectacle du ciel, de la splendeur du soleil, de la couronne des astres et du disque de la lune. Mais, chose admirable, le pauvre en jouit plus que le riche ; — nous autres, pauvres « *emeis oi penetes* », dit Chrysostome pour se mettre au rang de ces heureux et pour mettre son auditoire à l'aise. — Car le riche accablé par toute sorte d'affaires, passant une grande partie de sa vie à manger et à dormir, ne jouit pas de ces bienfaits de la nature, obligé qu'il est de rester dans la maison et de se nourrir à l'ombre. Il en est tout autrement du pauvre.

Il y a plus. Le pauvre respire un air plus pur et plus abondant que le riche. Les voyageurs et les agriculteurs en profitent plus que les habitants des villes, et, parmi ces derniers, les ouvriers plus que ceux qui passent toute la journée dans la débauche. Et la terre ? Le riche possède certainement de vastes domaines ; mais quel souci pour les cultiver ! et, d'autre part, les produits de ces champs sont à l'usage

(1) *De Anna*, 5, 5. — M. 54, 676.

de tout le monde. Il en est de même de ses maisons somptueuses qu'il loue à bon marché, des bains. Il ne jouit pas plus que le pauvre des fruits de la terre, car il ne remplit pas dix estomacs pendant que le pauvre en remplit un. — Mais, dit-on, il se nourrit mieux. — C'est vrai, mais même sous ce rapport il est plus mal partagé que le pauvre, car cette nourriture exquise est nuisible à la santé. Que reste-t-il donc ? Le riche n'est supérieur au pauvre qu'en tant qu'il affaiblit son corps et concentre en lui-même plusieurs sources d'infirmités. Tout chez le pauvre est réglé suivant la nature ; chez le riche, au contraire, par suite de ses excès, tout se termine en corruption et en maladie (1).

Tout cela n'est, pour ainsi parler, qu'accessoire. Ce qu'il y a de plus important et de plus décisif, c'est que le pauvre peut se sauver plus facilement que le riche. Les conditions dans lesquelles il vit, le mettent sur la voie du salut (2). Chrysostome développe cette idée d'une manière vivante et imagée :

Voilà des gens qui sont invités à se rendre dans une résidence royale ; les uns n'ont besoin, en voyage, ni de

(1) *In 2 Cor.*, 12, 5. — M. 61, 488, 489.

(2) *In 2 Cor.*, 13, 4. — M. 61, 495, 496.

nombreux attelages, ni de serviteurs, ni ne parasols, ni d'hôtelleries, ni de chaussures, ni de vaisselles, il leur suffit d'avoir du pain et de l'eau des sources. Les autres disent : si vous ne nous donnez pas des chariots et de bons lits, nous ne pouvons pas venir ; nous ne pouvons venir si nous n'avons pas une suite nombreuse, si nous ne pouvons nous reposer à chaque instant ; nous ne pouvons venir si nous n'avons pas des attelages à notre disposition et si nous ne passons une partie du jour à nous promener ; et nous avons besoin de bien d'autres choses encore. De ces deux espèces d'hommes, laquelle excitera notre admiration ? Sera-ce la première ? Sera-ce la dernière ? Il est évident que nous réserverons notre admiration pour ceux qui n'ont besoin de rien. Il en est de même ici. Pour faire le voyage de la vie, les uns ont besoin de mille choses, les autres n'ont besoin de rien. Et ce seraient les pauvres qui devraient être orgueilleux, s'il fallait avoir de l'orgueil...

La vertu du chrétien brille d'un plus grand lustre dans la pauvreté que dans la richesse. Comment ? C'est que dans la pauvreté, il est plus modeste que dans la richesse, plus sage, plus respectueux, plus juste, plus prudent... La pauvreté, si l'on veut y regarder, offrira à nos yeux bien des côtés agréables. N'affranchit-elle pas l'homme des soucis, de la haine, des luttes, des rivalités, des querelles, de mille maux enfin ? (1)

Tels sont, résumés dans ces dernières phrases, les

(1) *In Hebr.*, 2, 5. — *M.* 63, 26-28.

avantages, soit temporels, soit spirituels, de la pauvreté du chrétien.

Dans son amour de la pauvreté, Chrysostome cherche et trouve toujours de nouveaux motifs pour en inspirer le respect et en montrer l'excellence. Il reporte la pensée vers le Christ lui-même. Pour porter les riches à secourir les pauvres, il leur rappellera les paroles du Sauveur (*Math.*, XXV, 34, 35, 41, 42), et s'écriera dans un mouvement d'éloquence : « Quelle est l'âme, serait-elle de pierre, qui ne serait pas émue par ces paroles ? Ton Seigneur avait faim et tu es dans les délices ; non seulement cela, mais, dans les délices, tu Le méprises ; cependant, Il ne te demande pas beaucoup ; Il ne te demande qu'un pain pour calmer sa faim » (1). Il va même plus loin : le pauvre représente le Christ ; il est le Christ lui-même. Pourquoi, demande-t-il, ce luxe exagéré ? « Les mulets, dépourvus de raison, portent des richesses, ayant des brides d'or ; les mulets, dépourvus de raison, sont ornés, et le pauvre, abattu par la faim, est assis devant ta porte, et le Christ est dévoré par la faim » (2).

Dans un autre endroit, recommandant à nouveau

(1) *In Gen.*, 50, 2. — M. 54, 450.

(2) *In Psal.*, 48, 6. — M. 55, 508.

l'aumône, il s'exprime ainsi : « Dieu a livré son Fils ; et toi tu ne donnes pas même du pain à Celui qui a été livré pour toi, qui a été immolé pour toi. Le Père n'a pas épargné son propre Fils à cause de toi, et toi tu Le méprises, alors qu'Il est dévoré par la faim, et tu fais des dépenses avec les biens qui Lui appartiennent, et tu fais des dépenses pour toi. Quoi de pire que cette injustice ? » (1).

Recueillons encore quelques paroles sur les pauvres et la pauvreté. Les mendiants qui se tiennent aux portes des Eglises remplissent un rôle considérable ; ils sont la plus belle parure de l'Eglise, et, sans eux, la plénitude de l'Eglise ne serait pas parfaite (2). La pauvreté est une gloire pour les chrétiens (3). D'autres maximes de ce genre émaillent les écrits du saint docteur. Il aime, il loue, il adore la pauvreté, parce qu'elle est, pour lui, une des formes les plus pures de l'esprit évangélique. Le pauvre est libre dans le vrai sens du mot ; il a brisé toutes les chaînes qui peuvent l'attacher à ce monde frivole et corrompu ; il a secoué le joug de tous les soucis qui torturent celui qui a de la fortune ; il

(1) *In Rom.*, 15, 6. — M. 60 517.

(2) *In 1 Cor*, 30, 4. — M. 61, 254.

(3) *In Gal.*, 6, 3. — M. 61, 678.

peut se vouer bien plus facilement au culte de la vertu, et compenser, par un développement intense de la vie morale, les avantages fugitifs et périssables que procurent les richesses. Je crois que dans l'histoire de l'Eglise il faut descendre jusqu'à François d'Assise pour trouver un saint qui ait célébré en termes aussi magifiques la beauté et les douceurs de la pauvreté (1).

(1) Voir aussi, sur les avantages de la pauvreté : *In Matth.*, 90, 4. — M. 58, 791 (la pauvreté comparée à une jeune fille d'une beauté ravissante) ; *In Joan.*, 76, 3. — M. 59, 514 ; *In Tit.*, 6, 3. — M., 62, 698, 699. Ajoutons que Chrysostome a parfaitement mis en lumière : *In 1 Cor*, 34, 5. — M. 61, 292-293, cette loi de solidarité sociale qui est d'ailleurs d'origine chrétienne : « le riche a besoin du pauvre et le pauvre a besoin du riche. Une ville dont tous les habitants seraient riches ne pourrait pas subsister ; et de même en serait-il d'une ville qui serait uniquement habitée par des pauvres. »

CHAPITRE III

L'AUMONE

On connaît déjà quelques-unes des vues de Chrysostome sur l'aumône. Il faudrait tout un volume pour épuiser ce sujet, non que les faces en soient bien diverses, mais parce que le saint docteur en a fait un de ses thèmes favoris de prédication. Il n'est pas d'homélie où, plus ou moins directement, il ne s'occupe de l'aumône.

La belle homélie sur *l'aumône, le riche, et Lazare*, est un puissant reflet de sa pensée :

Le prix de l'aumône est grand : rien d'autre ne peut lui être comparé. Nulle vertu n'a comme elle la puissance d'effacer les péchés. C'est pourquoi l'Ecriture dit : « Celui qui a compassion des pauvres prête à Dieu » (*Prov.*, 19, 17). Quelqu'un donne-t-il aux pauvres, c'est Dieu même qui restitue et qui acquitte leur dette avec empressement. Et il ne fait pas que restituer, il y ajoute d'immenses bénédictions : « Venez, les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde » (*Math.*, 25, 34).

Quand le Seigneur a-t-il préparé ce royaume ? Lorsqu'on

portait des fruits dans les Eglises et sur les tombeaux des martyrs, lorsqu'on célébrait la mémoire des saints, lorsqu'on prêtait du pain aux pauvres, lorsqu'on donnait l'hospitalité aux mendiants, qu'on les habillait, lorsqu'on visitait les malades et les prisonniers. Lorsqu'on accomplissait ces œuvres, Dieu préparait le royaume.

Qu'on considère la grandeur de l'aumône, car aucune vertu ne l'égale. Le Seigneur a dit, non : « Vous avez observé la virginité à cause de moi », mais : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger » (*Math.*, XXV, 35). Certes, la virginité, le jeûne et les autres vertus sont bien grandes, mais elles sont inférieures à l'aumône. Les cinq vierges folles observaient la virginité, mais parce qu'elles ne faisaient pas l'aumône, elles restèrent en dehors de la maison nuptiale. Au contraire, parce que les cinq vierges prudentes pratiquaient tout ensemble la virginité et l'aumône, elles entrèrent dans la maison nuptiale. Si l'on allume la lampe sans y mettre de l'huile, la lampe s'éteint; de même si l'on observe la virginité sans nourrir le pauvre de l'huile de l'aumône, on ne gagne rien. Le négoce de l'aumône est grand. Mais ce négoce est beaucoup plus facile que les autres; il n'entraîne aucune fatigue. On est à la maison : le pauvre vient qui vend le paradis, et il dit : « Donne moi le pain, et prends le paradis, donne un vieil habit et prends le royaume des cieux ». Et ce paradis ne coûte pas cher. « Tu n'as pas de pain ? donne une obole, donne un verre d'eau froide. Donne ce que tu veux, ce que tu as ; j'accepte tout ; seulement, achète le paradis. Imite la veuve qui donna une poignée de farine et hérita du royaume des cieux, et la veuve

de l'Evangile qui jeta dans le tronc les deux seuls deniers qu'elle avait et acheta le paradis ». Celui qui vend le paradis demande, non de l'argent, mais une âme miséricordieuse et un cœur bon. Donne au pauvre et tu auras Dieu pour débiteur (1).

Ajoutons quelques détails pour compléter ce tableau :

Apprenons à faire de larges aumônes afin de mériter une plus grande récompense au moyen d'une offrande qui sera toujours petite. En effet, cela peut-il se comparer ? Donner un peu d'argent et obtenir la rémission de ses péchés ! Nourrir un homme qui a faim et être justifié dans ce jour terrible et entendre ces paroles préférables à un empire : « J'avais faim et vous m'avez donné à manger » (*Math.* XXV, 35) !... Admirez la bonté du Seigneur ! n'a-t-il pas tout disposé pour notre salut ? Ainsi, quand vous songez que c'est pour vous, dans votre intérêt, que ce malheureux lutte avec la faim et la misère, ne passez point sans pitié, mais soyez un intendant fidèle des biens que le Seigneur vous a confiés, afin qu'en soulageant cet infortuné vous attiriez sur vous toutes les grâces d'en haut. Glorifiez alors le Seigneur de ce qu'il a permis la pauvreté de cet homme pour vous donner l'occasion de laver vos péchés, et qu'après avoir bien administré ce que le Seigneur vous avait prêté, vous méritiez son approbation qui est au-dessus de tout langage et de toute pensée...

(1) *De eleemosyna, et in divitem ac Lazarum.* 1-4. — M. 64, 433-437.

Si nous faisons ces réflexions, nous garderons les pauvres comme des bienfaiteurs qui peuvent nous donner les occasions de faire notre salut ; il faut donc les secourir abondamment et de bon cœur, ne jamais leur refuser, mais leur parler avec beaucoup de bienveillance et de douceur...

Quand nous faisons l'aumône, ne considérons pas seulement celui qui la reçoit, mais songeons à celui qui recueille ce que l'on donne au pauvre et qui promet de nous le rendre ; songeons à lui sans cesse, pour exciter notre zèle charitable, et semons avec abondance, tandis qu'il en est encore temps, afin d'avoir plus tard une riche moisson. « Celui qui sème peu, récoltera peu » (1 *Cor.*, 9. 6). Répandons avec profusion ces semences pour avoir une moisson opulente quand le jour sera venu. Maintenant, c'est le jour des semailles ; ne l'oublions pas, je vous en conjure ; quand viendra celui de la rétribution, nous recueillerons les fruits de ce que nous aurons semé et nous obtiendrons la miséricorde du Seigneur. En effet, il n'est aucune de nos bonnes actions, aucune aussi capable d'éteindre l'incendie de nos péchés que l'abondance des aumônes ; c'est elle qui efface nos fautes, qui nous justifie devant Dieu et qui nous prépare pour récompense des biens, ineffables (1).

De même que le fer, non plus qu'aucune autre substance ne saurait entamer un corps de diamant ; de même, rien ne pourra triompher d'une âme corroborée par l'aumône. Qui donc, dites-le moi, pourrait la dompter ? La pauvre-

(1) *In Gen.*, 34, 23. — M. 53, 316.

té ? Non, car elle est appuyée sur les trésors des rois. Le voleur et le bandit ? Mais personne ne peut transpercer ses murailles. Les vers ? Mais son trésor est dans un lieu inaccessible à ce fléau. La jalousie et l'envie ? Mais elle ne saurait en être atteinte. Les calomnies et les embûches ? Cela non plus. Ce trésor est inviolable. Mais j'aurais honte de montrer seulement que l'aumône est affranchie d'inconvénients, si je ne parlais aussi des avantages qu'elle possède. Non seulement elle est à l'abri de l'envie, mais elle est comblée de bénédictions même par ceux qui ne reçoivent pas ses bienfaits... Ceux dont la vie est un tissu de bonnes œuvres n'obtiennent pas seulement les louanges de ceux à qui ils ont fait du bien, mais encore celles des autres hommes. Que dis je, que l'envie ne peut rien contre elle, et qu'elle est à l'abri des trames des méchants, des voleurs, des bandits ? Ce n'est pas là son seul bonheur ; non seulement elle ne subit pas d'amoindrissement, mais elle s'accroît et se multiplie...

Il n'y a pas de péché que l'aumône ne puisse purifier et qu'elle ne puisse détruire. Tout péché est au dessous d'elle et elle est le remède souverain contre toute blessure. Quoi de plus bas que le publicain ? son état est l'occasion de toute injustice. Mais Zachée se purifia entièrement par l'aumône. Le Christ veillait à ce que l'on eût une bourse parmi les siens pour porter ce que l'on donnait (1).

C'est par l'aumône que nous nous rendons semblables à Dieu. Il y a plus de difficulté à rester vierge, à jeûner, à coucher sur la terre, mais rien n'a autant de force et de

(1) *In Act.*, 25, 3. — M. 60, 196.

puissance que la miséricorde pour éteindre la flamme de nos péchés ; c'est de toutes les vertus la plus grande, elle rapproche du souverain Maître lui-même ceux qui la cultivent et en cela il n'y a rien que de juste. Car être vierge, jeûner, coucher sur la terre, cela ne profite qu'à celui qui tient cette conduite ; nul autre n'est sauvé par là ; la miséricorde, au contraire, s'étend à tous et embrasse tous les membres de Jésus Christ. Or, il y a bien plus de grandeur dans les belles actions qui s'étendent à tous les hommes que dans celles qui ne servent qu'à un seul.

C'est cette compassion pour les pauvres qui est la mère de la charité, cette vertu qui caractérise le christianisme, qui l'emporte sur tous les autres signes de la foi, et à laquelle on reconnaît les disciples du Christ. C'est le remède de nos fautes ; c'est elle qui lave les souillures de notre âme, c'est l'échelle par laquelle nous montons au ciel, c'est elle qui réunit en un seul corps les membres de Jésus-Christ (1).

« Faites vous des amis avec l'argent de l'injustice » : c'est l'ordre du Seigneur et nous devons obéir ; que le superflu de nos richesses soit versé dans le sein de l'indigence ; faisons l'aumône tandis que nous le pouvons ; c'est se faire des amis avec de l'argent. Laissons tomber nos richesses dans le sein des pauvres, pour que ce feu (de l'enfer) tombe et s'éteigne, pour que nous paraissions là-haut avec confiance. Ce ne sont pas ceux qui nous accueillent, ce sont nos œuvres que nous trouverons là-haut pour nous défendre ; que nos amis soient incapables

(1) *In Tit.*, 6, 2. — M. 62, 198.

de nous sauver, c'est ce que nous apprend ce qui vient ensuite... Ces mots : « avec l'argent de l'iniquité » prouvent que ce sont nos richesses qui doivent nous faire des amis. Nous voyons par là que l'amitié à elle seule ne pourra nous défendre, si nous ne faisons provision de bonnes œuvres, si la justice ne préside pas à l'emploi de ces richesses, injustement amassées.

Ce que nous disons de l'aumône doit s'appliquer non seulement aux riches, mais aux pauvres. Celui-là même qui vit d'aumône doit prendre pour lui nos paroles. Car, il n'y a pas, non, il n'y a pas de pauvre, pour si pauvre qu'il soit, qui ne possède deux petites pièces d'argent. Le pauvre qui prend sur le peu qu'il a pour donner peu de chose peut être supérieur au riche qui donne plus que lui : témoin la veuve. Car ce n'est pas à l'importance de la somme, mais aux moyens et à la bonne volonté de celui qui donne que se mesure l'aumône. Ce qu'il faut toujours avoir, c'est la bonne volonté ; ce qu'il faut toujours avoir, c'est l'amour de Dieu. Que ce mobile nous fasse toujours agir, et quelque modeste que soit notre avoir, quelque modeste que soit notre aumône, Dieu ne se détournera pas de nous et notre offrande sera reçue de Lui comme si elle était riche et magnifique. C'est la bonne volonté qu'il regarde, ce n'est pas le don ; et si notre bonne volonté lui paraît grande, le souverain Juge nous accorde son suffrage et nous fait participer aux biens éternels (1).

L'aumône est un grand bien, un grand présent de Dieu, et quand nous la pratiquons elle nous rend sem-

(1) *In Hebr.*, 1, 4. — M. 63, 19.

blables à Dieu, autant que cela est possible ; car c'est elle surtout qui fait l'homme bon. *L'aumône est une grâce plus grande que de ressusciter des morts.* En effet, quelque chose de bien plus excellent que de rappeler, au nom de Jésus, les morts à la vie, c'est de nourrir le Christ quand il a faim ; car c'est vous qui faites alors du bien à Jésus-Christ, et, dans le premier cas, c'est Lui qui vous en fait. Or, la récompense se gagne à faire le bien, non pas à le recevoir. Dans le premier cas, je veux dire, lorsque vous faites des miracles, c'est vous qui êtes redevables à Dieu ; et quand vous faites l'aumône, c'est Dieu qui est votre débiteur (1).

Toujours fidèle à ces principes, Chrysostome exige que l'aumône soit faite pour des motifs louables, par des vues surnaturelles. Il s'inspire des maximes de Jésus-Christ et ne connaît pas d'autre règle. Il commente longuement (2) cette parole de l'Evangile : « lorsque vous ferez l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite » (*Math.*, 6, 1, 2). Il ne s'agit pas tant de faire l'aumône que de la faire comme il convient et pour une bonne fin. L'aumône est l'indice de la plus grande miséricorde à l'égard du prochain, lorsqu'on donne, non seulement du superflu, mais aussi du nécessaire (3). Sur-

(1) *In 2 Cor.*, 16, 4. — M. 61, 516.

(2) *In Matth.*, 19, 1-2. — M. 57, 273-275.

(3) *In Joan.*, 60, 4. — M. 59, 332.

tout, il faut éviter dans l'aumône le désir de la vaine gloire, l'orgueil :

Dès que vous joignez à l'aumône l'orgueil, ce n'est plus un acte d'aumône, mais un acte d'ostentation et de cruauté. Si vous faites l'aumône, non par pitié, mais par désir de paraître, n'est-ce point plutôt un outrage qu'une aumône ? Ne dénoncez-vous point votre frère ? Pour faire l'aumône, il ne suffit donc point de donner de l'argent, il faut le donner par un sentiment de pitié.... Vous exigez une récompense de celui que vous outragez et vous vous faites à vous comme à lui une mauvaise réputation. Bien plus, vous vous faites à vous même le plus grand tort... L'homme impitoyable ne donne jamais rien, il est vrai, à celui qui est pauvre ; mais vous faites pire encore, vous empêchez de faire l'aumône ceux qui en auraient le désir. En vantant votre bienfait, en le publiant partout, vous perdez la réputation de celui qui l'a reçu, et vous arrêtez celui qui s'appretait à donner quelque chose, pour peu qu'il manque de générosité. Non, il ne donnera rien à un homme qui a reçu de vous, qui ne manque par conséquent de rien, et si cet homme vient le trouver, il le traitera d'importun. Quelle aumône y a-t-il donc à vous couvrir, vous et lui, de déshonneur, et à déshonorer aussi Celui qui vous a prescrit de faire l'aumône ? Vous ne vous contentez point d'avoir Dieu pour spectateur, vous voulez pour témoins vos semblables, et vous violez ainsi la loi qui vous le défend (1).

(1) *In 2 Cor.*, 13, 3. — *M.* 61, 495.

En un mot, l'aumône doit être *chrétienne* et non *mondaine* ; elle doit se conformer aux prescriptions évangéliques, et non à la mode du siècle. A cette condition seule, elle sera agréable à Dieu et constituera une source de mérites pour celui qui la fait.

Pour se soustraire au devoir de l'aumône on ne manquait pas d'alléguer certaines excuses. Il est intéressant de les connaître, car elles sont de tous les temps :

Dès qu'il s'approche, ce pauvre, vous l'accusez aussitôt. — Pourquoi, dites-vous, pourquoi ne travaille-t-il pas ? Pourquoi nourrir un oisif ? — Répondez moi à votre tour : ce que vous possédez vous-même, le devez vous à votre travail ? ne l'avez vous pas reçu en héritage de vos pères ? En supposant même que vous travailliez, pourquoi cette insulte au prochain ? N'entendez-vous pas ce que dit saint Paul : « *Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger* » ; voilà ce qu'il dit ; mais il ajoute aussitôt : « *Pour vous, faites le bien, sans jamais vous lasser.* » (II Thess., 3, 13).

Mais que répondez-vous ? — Ce pauvre est un fripon. — Que dites-vous, malheureux ? Quoi ! pour un pain, pour un vêtement, vous l'appellez fripon ? — Oui, parce qu'il vend ce qu'il reçoit. — Et vous, disposez-vous toujours sagement de ce que vous avez ? Puis, tous les pauvres le sont-ils pour cause de paresse ? N'en est-il aucun qui le soit par suite d'un malheur, d'un naufrage, par exemple, ou d'un vol, ou d'un procès injuste, ou d'aventures péril-

leuses, ou de maladies, enfin, par suite de tout autre accident ? Et dès que nous entendons quelqu'un déplorer une semblable infortune, regarder pauvre et nu vers le ciel, porter inculte sa longue chevelure, se couvrir de haillons, lui jetterons-nous aussitôt les noms d'imposteur, de vagabond, de trompeur ? N'êtes vous pas honteux de prodiguer cette appellation odieuse ? Ne lui donnez-rien et ne l'insultez pas. — Mais il a de quoi, me dites-vous, et il joue la misère. — Cette accusation retombe sur vous et non sur lui. Il sait trop qu'il a affaire à des êtres cruels, à des bêtes féroces plutôt qu'à des hommes ; il sait qu'en vain voudrait il employer le langage le plus touchant, il ne gagnerait personne ; il lui faut donc nécessairement s'envelopper de dehors plus misérables encore que sa condition même, pour vous briser le cœur. Qu'un homme ose implorer notre charité avec un vêtement honnête : voilà bien un trompeur, disons-nous ; il se présente ainsi pour faire croire qu'il est d'une condition distinguée. Qu'il se montre avec des dehors tout opposés, nous le blâmons encore. Que feront donc ces malheureux ? O cruauté ! o insensibilité ! Pourquoi montrent ils leurs membres mutilés ? La faute en est à vous. Si nous étions charitables, ils n'auraient pas besoin de semblables moyens, ils n'y auraient pas recours, s'ils pouvaient toucher notre cœur au premier abord. Qui en effet serait assez misérable pour se plaire à jeter les hauts cris, à se conduire de cette façon dégradée, à pleurer en public, à se lamenter avec une épouse toute nue, à se couvrir de cendres avec ses enfants ? Ces accessoires sont pires que la pauvreté même. Et, toutefois, ces spectacles, loin de nous inspirer la pitié pour eux, nous

fournissent contre eux un prétexte d'insulte....

Mais, direz-vous, j'ai donné souvent. — Eh bien ! ne mangez-vous pas aussi tous les jours ? Et, bien que vos enfants demandent souvent, les repoussez-vous ? O impudence ! Vous appelez le pauvre, impudent ! Vous qui êtes un ravisseur, vous n'êtes pas impudent sans doute ; mais lui, l'humble suppliant, il est impudent, parce qu'il vous demande du pain !....

Ne voyez-vous pas ces vieillards mutilés ou boiteux ? — Mais, ô délire ! Celui-ci, m'objectez-vous, prête à usure tant d'écus d'or ; tel autre, tant ; et avec cela il mendie ! — Vous contez là des fables, des sottises, des folies dignes d'enfants sans intelligence ; les nourrices, en effet, leur font de semblables contes. Eh bien, moi, je n'y crois pas, je refuse d'y croire et absolument. Quoi ! cet homme prête à usure et comblé de richesses, il mendie ! Expliquez-moi donc pourquoi ? Est-il chose plus honteuse que de mendier ? Jusqu'à quand serons-nous cruels et inhumains ? Car enfin, sont-ils tous des usuriers ? sont-ils tous des fripons ? N'est-il point de vrais pauvres ? — Sans doute me répondez-vous, il y en a beaucoup. — Pourquoi donc ne leur portez-vous pas secours, vous qui examinez de si près leur conduite ? Autant de prétextes, autant d'excuses. Donnez à quiconque vous demande, et ne vous détournez pas de celui qui vous veut emprunter. Etendez votre main et qu'elle ne soit pas resserrée. Nous ne sommes pas chargés d'examiner la conduite des pauvres, autrement nous n'aurions pitié de personne..... Voici le temps de la charité et du pardon, et non pas d'un examen sévère et rigoureux ; de la miséricorde, et non d'un froid raison-

nement. Le mendiant vous demande sa nourriture ; donnez si vous voulez ; sinon renvoyez le, mais sans chercher cruellement la cause de sa misère et de son malheur. Pourquoi, non contents d'être sans pitié vous-même, détournez vous encore les autres de la charité ? Que tel ou tel apprenne de vous que ce pauvre est un trompeur, cet autre un hypocrite, un comédien, un troisième, un usurier, dès lors il ne donne plus ni à ceux-là, ni à ceux-ci, car il les soupçonne d'être tous pareils. Soyons miséricordieux, non d'une façon telle quelle, mais comme l'est notre Père céleste. Il nourrit les adultères, les débauchés, les charlatans, que dis-je ? ceux-mêmes qui réuniraient tous les vices... Il donne à tous et la nourriture et le vêtement... Soyons aussi miséricordieux et venons en aide à quiconque est dans le besoin.

Hélas, de nos jours, nous sommes arrivés à un tel degré d'inhumanité, que, non contents d'appliquer notre blâme à ces pauvres qui courent les rues et les carrefours, nous n'épargnons pas même les moines. Tel ou tel de ceux-ci dit-on, est un imposteur. Ne disais je pas, tout à l'heure, que si nous sommes résolus à donner à tous indifféremment, nous serons toujours charitables, mais que si, une fois, nous écoutons une coupable curiosité, nous ne serons plus jamais charitables ? Que dites vous ? Pour recevoir du pain, il joue le rôle d'un imposteur ? S'il demandait des talents d'or et d'argent, des habits précieux et magnifiques, un cortège d'esclaves, vous auriez raison de le qualifier d'escroc. S'il ne demande rien de pareil, au contraire mais seulement la nourriture et le vêtement, ainsi qu'un philosophe, comment alors,

dites-moi, comment, pour si peu, l'appeler trompeur ? Brisons, mes frères, avec cette curiosité absurde, satanique, pernicieuse. Si cet homme se prétend membre du clergé, s'il se donne le titre de prêtre, faites un examen alors, soyez curieux de savoir le vrai. Ce n'est pas sans danger qu'en cas semblable on se livre à de tels hommes ; il y va de trop précieux intérêts. Mais demande-t-il à manger ? ne cherchez rien au delà ; car vous ne donnez pas, vous recevez. Examinez comment Abraham se montrait hospitalier pour tous ceux qui l'approchaient. S'il avait trop curieusement scruté pour savoir à qui il donnait refuge, il n'aurait pas donné l'hospitalité à des anges... Est-ce que Dieu vous donne la récompense d'après la conduite de ceux qui reçoivent votre aumône ? Non, mais bien d'après la libre et bonne résolution de votre cœur, d'après votre grande libéralité et générosité, d'après votre bienveillance et bonté (1).

Chrysostome connaît d'ailleurs un moyen décisif de fermer la bouche à ceux qui emploient ces excuses. Il leur montre que faire l'aumône, c'est simplement s'acquitter d'une dette envers les pauvres.

C'est un vol que de ne pas faire l'aumône avec ses biens. Cette parole vous paraît peut-être étonnante ; mais n'en soyez pas surpris ; je vais vous citer le témoignage des divines Ecritures : elles disent que, non seulement ravir les biens d'autrui, mais refuser de donner part aux autres dans les biens qu'on possède, cela est un vol, une

(1) *In Hebræos*, 11, 3-4. — M. 63, 94-96.

usurpation, une spoliation. Voici ce témoignage. Dieu réprimandant les Juifs par la bouche d'un prophète, s'exprime ainsi : « La terre a donné ses fruits et vous n'avez pas apporté les dîmes ; mais ce que vous avez ravi aux pauvres est dans vos maisons » (*Malach.*, 3, 10). C'est comme s'il disait : Parce que vous n'avez pas offert les oblations habituelles, vous avez ravi ce qui est aux pauvres. Et par ces paroles, il montre aux riches qu'ils ont en leur possession les biens des pauvres, quand même ils n'auraient fait que recevoir l'héritage paternel, quand même ils se seraient procuré leur richesse de quelque autre manière. Et ailleurs, Dieu dit encore : « Ne dépouillez pas le pauvre de sa substance » (*Eccli.*, 4, 1). Or, le spoliateur ravit le bien d'autrui, car la spoliation consiste à prendre et à retenir le bien d'autrui. Cela nous enseigne donc que si nous ne faisons pas l'aumône, nous serons punis à l'égal des spoliateurs. Les richesses appartiennent au souverain maître, de quelque manière que nous les amassions ; et si avec elles nous assistons les indigents, nous obtiendrons en retour la plus magnifique opulence. Si Dieu vous a destinés à posséder de grands biens, ce n'est pas pour que vous les consumiez dans la prostitution, l'ivrognerie, la bonne chère, dans la somptuosité des vêtements et dans la mollesse ; c'est pour que vous en fassiez la distribution aux pauvres. Si un receveur public, au lieu de s'occuper des sujets auxquels il a reçu ordre de distribuer l'argent du roi, le fait servir à ses propres jouissances, il est livré au supplice et à la mort. Le riche, lui aussi, est receveur de trésors qui doivent être distribués aux pauvres ; il a chargé de les répartir

aux indigents qui, comme lui, sont les serviteurs du Maître. S'il en absorbe pour lui-même plus qu'il n'est nécessaire, il subira dans l'autre vie de cruels supplices, ses possessions ne sont pas à lui seul, elles sont à ses frères...

« Vous avez reçu la fortune plus abondamment que d'autres : ce n'est pas pour que vous en jouissiez seul, mais afin que vous en soyiez pour les autres le fidèle économe (1).

(1) *De Lazaro*, 2, 4-5. — M. 48, 987-988.

CHAPITRE IV

MAÎTRES ET SERVITEURS

L'abolition de l'esclavage était une des conséquences de la révélation donnée au monde par Jésus-Christ. Les premiers chrétiens le comprirent : ils pratiquèrent entre eux la plus parfaite fraternité et ne repoussèrent, ne dédaignèrent aucune âme, si chétive fût-elle. Cet esprit pénétra les mœurs et les lois. L'affranchissement des esclaves fut rendu plus aisé et atteignit de vastes proportions, surtout quand des empereurs furent baptisés. Les maîtres chrétiens donnant l'exemple, il y eut une amélioration générale de leur sort, et ceux qui ne furent pas libérés furent au moins mieux traités.

La tâche libératrice n'est pas finie du temps de saint Jean Chrysostome, et le saint docteur se voyait parfois dans la nécessité de faire de vifs reproches aux maîtres qui maltraitaient sans pitié leurs esclaves. Il s'en prend surtout aux femmes, et à juste titre :

Je ne dis pas qu'il soit défendu de frapper ; il le faut, mais seulement de temps à autre et avec modération ; et non pour des griefs personnels, comme je ne cesse de le répéter, ni pour quelque manquement dans le service, mais seulement quand la servante nuit à sa propre âme : frappez-la pour ce motif, tout le monde vous approuvera, nul n'y trouvera à redire ; mais, s'il ne s'agit que de vous, alors tout le monde vous accusera de cruauté, de barbarie.

Mais ce qui dépasse toutes les infamies, c'est qu'il y ait des femmes assez dures, assez féroces, pour fouetter avec une telle force que la journée ne suffise pas pour guérir les meurtrissures. Elles déshabillent ces jeunes filles, et souvent, en présence de leurs maris conviés à ce spectacle, les attachent sur un lit. Quoi donc ! la pensée de l'enfer ne te vient pas à l'esprit pendant ce temps-là ? Tu mets à nu cette jeune enfant, tu la livres dans cet état aux regards de ton mari, et tu ne crains pas qu'il te condamne ? Au contraire, tu te plais à l'exciter en menaçant d'enchaîner la pauvre malheureuse, en l'accablant de mille injures, en l'appelant sorcière, fugitive, prostituée ; car la colère ne te permet pas de respecter ta propre bouche, et tu ne songes qu'à te venger, même en te déshonorant.

Puis, comme un tyran, tu présides au supplice, entourée de tous tes esclaves, et ton stupide mari, debout à tes côtés, remplit les fonctions de lecteur. De telles scènes devraient-elles se passer chez des chrétiens ? — Mais, dis-tu, c'est une mauvaise race, insolente, effrontée, incorrigible. — Je le sais ; néanmoins on peut la corriger et la

réformer par des moyens plus efficaces et moins honteux. En disant de sales mots, toi, femme libre, tu flétris moins ta servante que toi-même. Ensuite, s'il faut aller au bain, les meurtrissures qui sont sur son dos témoignent à tous les yeux de ta barbarie.

— Mais, répliques-tu, ces gens-là sont intolérables dès qu'on est indulgent. — Je le sais aussi ; emploie donc, pour les changer, non la crainte et les coups, mais la douceur et les bienfaits. Cette jeune fille est ta sœur, si elle est chrétienne. Songe que tu es la maîtresse et qu'elle te sert. Si elle est adonnée au vin, écarte d'elle les occasions d'ivresse, appelle ton mari, use d'exhortations. Ne vois-tu pas qu'il est honteux de battre une femme ? Les législateurs les plus sévères à l'égard des hommes, ceux qui ont institué la torture et le supplice du feu, sont rarement allés jusqu'au gibet pour ce qui regarde les femmes, et même ils ne souffrent pas qu'on les soufflette dans la colère...

— Mais elle se conduit mal. — Marie-la ; ôte-lui les occasions de pécher ; corrige l'exubérance de sa nature. — Mais elle vole. — Garde-là, surveille-là. — O exagération ! je serai la gardienne de mon esclave ! — O folie ! pourquoi ne le serais-tu pas ? N'a-t-elle pas la même âme que toi ? N'a-t-elle pas reçu de Dieu les mêmes grâces ? N'est-elle pas admise à la même table ? N'a-t-elle pas la même noblesse d'origine ? — Mais elle est médisante, querelleuse, bavarde ivrogne. — Que de femmes libres le sont aussi !... Quand bien même elle ne voudrait pas s'amender, quand bien même elle volerait, sois fidèle à ta mission : ne la punis point si sévèrement ; si elle est ba-

garde, ferme-lui la bouche. Voilà la vraie, la parfaite sagesse.

Et maintenant, des femmes en viennent à ce degré de cruauté et de folie, qu'elles découvrent la tête de leurs servantes et les traînent par les cheveux. Pourquoi rougissez-vous, toutes?... Ceci ne s'adresse pas à toutes, mais seulement à celles qui se portent à de pareilles horreurs. Que la femme ne soit jamais découverte, dit Paul : et vous dépouillez complètement cette fille de son voile ! Voyez-vous quel outrage vous vous faites à vous même ? Si elle paraissait à vos yeux avec cette tête nue, vous vous tiendriez pour offensée. C'est vous maintenant qui la découvrez ainsi, et vous ne voyez là aucun mal ? (1)

Cette défense de frapper les esclaves revient assez fréquemment :

Frapper une servante, lever la main sur elle, cela n'est pas supportable, de la part d'un homme libre (2).

N'allez pas croire que Dieu vous pardonne ce que vous aurez fait à votre esclave, à cause de cette qualité d'esclave. Car si les lois du monde, si les lois humaines mettent une différence entre la classe des hommes libres et celle des esclaves, la loi du Maître commun ignore ces distinctions, bienfaisante qu'elle est pour tous également, et assurant à tous part égale (3).

Chrysostome convient sans doute que les esclaves

(1) *In Eph.*, 15, 3-4. — M. 62, 109-110.

(2) *In 1 Cor.*, 26, 7. — M. 61, 222. Voir aussi : *In Phil.*, 2, 3.

(3) *In Eph.*, 22, 2. — M. 62, 157.

ont des défauts et sont généralement peu supportables. Ils sont naturellement ingrats et soupçonneux; menteurs, calomnieurs; ils exploitent la mésintelligence de leurs maîtres pour secouer le joug de l'obéissance et satisfaire leurs instincts méchants (1).

Mais n'est-ce pas précisément à leurs maîtres qu'incombe la responsabilité de tous ces vices? Que font-ils pour les en corriger?

Il est généralement admis que les esclaves sont effrontés; difficiles à former et à conduire, et très peu propres à recevoir l'enseignement de la vertu; ce n'est point par nature qu'ils sont tels, loin de moi cette idée; c'est par leur genre de vie et la négligence de leurs maîtres. Car ceux-ci ne leur demandent qu'une chose: qu'ils les servent. Pour leurs mœurs, si par hasard ils essaient de les corriger, ils le font en vue de leur propre tranquillité à cette seule fin qu'ils ne leur créent point d'embarras en se prostituant, en volant, en s'enivrant. Aussi, comme ils sont négligés et qu'ils n'ont personne qui veille sur eux, il arrive qu'ils se jettent dans un abîme de perversité... Ils sont privés de tout secours, mêlés à des compagnons pervers, peuvent fréquenter tous ceux qu'il leur plaît, tandis que personne ne se soucie de leur amitié. C'est pour cela qu'il est difficile qu'un esclave soit homme de bien.

Du reste, ils ne reçoivent aucun enseignement, chré-

(1) *De Virginitate*, 52. — MS 48, 575.

tien ou profane. Ils ne vivent pas avec des hommes libres, pleins de décence et ayant le plus grand souci de leur réputation. Pour tous ces motifs, il est très rare, il est merveilleux qu'un esclave devienne jamais bon à quelque chose (1).

Si vous le permettiez, je vous répèterais au sujet des serviteurs ce que j'ai dit précédemment des enfants ; enseignez-leur la piété, et le reste ne manquera pas de venir à la suite. Mais aujourd'hui, si l'on va au théâtre ou au bain, on traîne après soi tous ses serviteurs ; si l'on va à l'église, il n'en est pas de même ; on ne les force pas de venir ici, d'écouter la parole. Et comment l'esclave écouterait-il, quand le maître lui-même a l'esprit tourné ailleurs ? Vous venez d'acheter un esclave ? prescrivez-lui d'abord ce que Dieu lui-même commande, la douceur envers ses compagnons de servitude, le zèle pour la vertu (2).

Ailleurs, il exhorte les maîtres à donner le bon exemple à leurs serviteurs ; car, dit-il : « Les serviteurs se modèlent sur leurs maîtres, affectent leurs passions, aiment ce qu'ils leur ont appris à aimer, parlent comme eux, vivent comme eux (3) ».

Chrysostome voudrait faire disparaître toutes les traces de cet esprit païen qui amène le maître à considérer l'esclave comme sa chose et, par réaction

(1) *In Titum*, 4, 3. — M. 62, 685.

(2) *In Eph.*, 22, 2. — M. 62, 158.

(3) *In Eph.*, 20, 9. — M. 62, 149-150.

pousse l'esclave à regarder son maître comme un tyran. Il voudrait qu'il n'y eût entre les deux classes que des relations chrétiennes, fondées sur des devoirs et une affection réciproques. Aussi se garde-t-il d'inspirer jamais aux serviteurs de la haine ou même de la défiance contre leurs maîtres ; au contraire, il leur retrace leurs devoirs aussi bien qu'aux maîtres :

Je veux que vous serviez votre maître avec amour ; cet amour, néanmoins, vient de la crainte de Dieu, et celui qui, possédé d'une telle crainte sert fidèlement son maître, recevra les plus grandes récompenses. S'il ne sait ni arrêter sa main, ni contenir sa langue, comment le gentil admirera-t-il notre doctrine ? Si, au contraire, on voit qu'un esclave, sage en Jésus-Christ, montre plus de force d'âme que les sages du monde, et qu'il sert avec la plus grande douceur sans aucun mauvais sentiment, de toute manière il faudra qu'on admire la puissance de la prédication...

Ils doivent montrer beaucoup de bon vouloir dans tout ce qu'on leur donne à faire, avoir les meilleurs sentiments à l'égard de leurs maîtres, et obéir à leurs ordres...

Ainsi donc, mon ami, ce qu'il te faut penser, c'est que tu sers non pas un homme, mais Dieu, parce que tu es l'ornement de la prédication. De la sorte, tu supporteras facilement toutes choses, tu obéiras à ton maître et tu ne te révolteras point parce qu'il sera mécontent et colère sans un juste motif. Songe, en effet, que ce n'est pas une

grâce que tu lui fais, mais que tu suis le commandement de Dieu, et tu te soumettras facilement à tout... Oui, lors même que les maîtres sont infidèles, il faut que les serviteurs tiennent cette conduite (1).

Ce n'est pas seulement le mari, la femme et les enfants, ce sont encore les serviteurs dont les vertus importent à l'harmonie et à la bonne direction du ménage. Aussi le bienheureux Paul (2) n'a-t-il eu garde de négliger cette partie... Son discours aux serviteurs est long ; il est aussi d'un ordre beaucoup plus élevé ; car c'est dans la vie future que Paul leur promet leur bonheur. C'est la sagesse même qu'il enseigne à ces hommes ; inférieurs à la vérité aux enfants en ce qui regarde la condition, mais supérieurs en intelligence.

« Serviteurs, obéissez à vos maîtres selon la chair » : Tout d'abord il relève l'âme affligée, tout d'abord il la console. « Ne gémiss pas, dit-il, de te voir au-dessous de la femme et des enfants : ta servitude est purement nominale : la domination à laquelle tu es soumis est une domination selon la chair, éphémère, de courte durée, comme tout ce qui est charnel ». « Avec crainte et tremblement » : Voyez-vous la différence entre la crainte qu'il requiert chez la femme, et celle qu'il exige des serviteurs ? Pour ce qui est des femmes, il se borne à dire : « Que la femme craigne son mari » ; mais ici il insiste : « Avec crainte et tremblement ; dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ même ». Toujours la même expression.

(1) *In Titum*, 4, 34. — M. 62, 683.

(2) Chrysostome commente ici Eph., 6, 3-9.

Qu'est-ce à dire, ô bienheureux Paul ? C'est notre frère ; il a été comblé des mêmes biens ; il fait partie du même corps que nous ; ou plutôt il est le frère, non de son maître, mais du Fils même de Dieu ; il a sa part de tous les bienfaits, et vous dites : « Obéissez à vos maîtres selon la chair avec crainte et tremblement » ? — C'est justement pour cela que je le dis, répondra-t-il. Si je prescriis aux hommes libres de se soumettre les uns aux autres en vue de la crainte de Dieu ; si je prescriis à la femme de craindre son mari, bien qu'elle soit son égale en dignité ; à plus forte raison dois-je imposer la même obligation au serviteur. — Ce n'est pas là une humiliation ; c'est, au contraire la première des noblesses, celle qui consiste à savoir s'abaisser, à rester fidèle à la modération, à céder au prochain... « Dans la simplicité de votre cœur ». Fort bien ; car on peut servir avec crainte et tremblement, non par bienveillance, mais pour se soumettre à la nécessité. Beaucoup, quand ils le peuvent, sans se trahir, font du tort à leurs maîtres...

En ce qui regarde la crainte et le tremblement, on trouve bon nombre de serviteurs qui n'en manquent pas vis-à-vis de leurs maîtres ; les menaces du maître suffisent pour amener ce résultat. Mais Paul dit en outre : montre que tu sers en serviteur, non d'un homme, mais du Christ ; fais que le mérite soit le tien et non celui de la nécessité... Les esclaves doivent faire voir que leur résignation à la servitude est volontaire et non inspirée par une pure complaisance... « De cœur, servant de bon gré ». Remarquez ces paroles : car on peut servir même en simplicité de cœur et ne pas manquer à ses devoirs, sans

pour cela faire tout son possible : on peut se borner à remplir strictement ses obligations : voilà pourquoi Paul demande qu'on serve de bon cœur, non par nécessité, volontairement et non parce qu'on y est contraint. Si vous servez ainsi de bon gré, avec zèle, de cœur, à cause du Christ, vous n'êtes plus en servitude... (1)

Le saint docteur montre très clairement, par cette dernière phrase, que le Christianisme, vécu corrélativement par les maîtres et les serviteurs, ferait disparaître l'esprit de servitude et de tyrannie, l'esprit de haine et de contrainte, qui étaient les caractéristiques de l'esclavage, ferait, en somme, cesser l'esclavage, tout en en laissant subsister les formes extérieures. Même le cadre restant uniforme, la révolution essentielle serait opérée ; il n'y aurait plus ni maîtres ni esclaves ; il n'y aurait que des familles, dans lesquelles nul ne serait étranger (2).

Ne croyons pas, néanmoins, que ce soit là, pour saint Jean Chrysostome, un point d'arrêt définitif ou temporaire. Quelles que soient ses transformations, l'esclavage n'est pas à ses yeux, un idéal, ni le terme

(1) *In Eph*, 22, 1. — M. 62, 155-156. A la suite, il indique les devoirs des maîtres, qui doivent aussi « être avec zèle les serviteurs de leurs esclaves. »

(2) Cf. : *In 1 Cor.*, 19, 4. — M. 61, 156-157.

de ses désirs. Ce qu'il souhaite, c'est la suppression complète de l'institution. Nous pouvons entrevoir sa pensée, dans ce passage où il recommande de n'avoir qu'un petit nombre d'esclaves :

A quoi bon tant de serviteurs ? De même que, pour les vêtements ainsi que pour la table, c'est l'utilité seule qu'il faut considérer, de même en ce qui regarde les serviteurs. Quelle en est donc l'utilité ? Utilité nulle : un seul domestique devrait suffire à un maître, ou plutôt deux et trois maîtres devraient se contenter d'un seul. Si cette manière de vivre vous semble pénible, considérez ceux qui n'en ont même pas un, et chez qui le service est plus expéditif : car Dieu a fait des serviteurs qui se suffisent à eux mêmes pour se servir et, qui plus est, servir le prochain. Si vous refusez de m'en croire, écoutez Paul : « Ces mains que vous voyez ont suffi à mes besoins, et aux besoins de ceux qui étaient avec moi » (*Act.*, 20, 34). Ainsi le docteur du monde entier, digne de résider au ciel, n'a pas rougi de se faire le serviteur d'autres hommes et vous, si vous ne promenez pas des troupeaux d'esclaves, vous avez honte, et vous ne comprenez pas que ce sont précisément ces esclaves innombrables qui doivent vous rendre honteux ? Si Dieu vous a donné des mains et des pieds, c'est pour que nous n'ayons pas besoin de serviteurs. Ce n'est pas la nécessité qui a introduit dans le monde la classe des serviteurs : s'ils eussent été nécessaires, en même temps qu'Adam, un serviteur eût été créé... Voilà ce qui prouve qu'il n'est pas nécessaire d'avoir des esclaves, que, si c'est nécessaire, un serviteur suffit, ou deux au plus.

« Que signifient ces essais de domestiques ? Comme des marchands de moutons, comme des trafiquants d'esclaves, on les voit aux bains, on les voit sur la place publique s'étaler, ces riches, avec leurs troupeaux. Eh bien ! je ne veux pas traiter l'affaire en rigueur, ayez jusqu'à deux serviteurs ; mais quand vous en rassemblez des bandes, ce n'est pas par amour pour les hommes, c'est pour satisfaire votre mollesse. Prouvez votre sollicitude en n'assujettissant jamais un homme à votre service personnel. Achetez des esclaves, instruisez-les, mettez-les en état de se suffire à eux-mêmes, puis affranchissez-les. Quand vous les meurtrissez de verges, quand vous les chargez de fers, vous ne faites assurément pas un acte d'humanité. Je sais bien que suis à charge à ceux qui m'écoutent, mais qu'y faire ? Je suis ici pour cela, et je ne cesserai pas de répéter ces choses, avec ou sans profit (1).

« En plusieurs endroits, Chrysostome condamne expressément l'esclavage.

« La loi humaine peut reconnaître des différences qu'elle a instituées ; mais tout cela est nul aux yeux du Seigneur commun, qui est également le bienfaiteur de tous (2).

« La servitude n'est pas fondée sur la nature originelle de l'homme ; Dieu n'a pas créé l'humanité pour l'esclavage,

(1) *In 1 Cor.*, 40, 5. — M. 61, 353-354.

(2) *Hom. 22, sur l'Ep. aux Eph.* Lactance dit : « Dieu qui est le Père commun des hommes, les a fait égaux, les a mis sur la terre aux mêmes conditions, il n'en a fait aucun esclave, ni aucun seigneur. » *Institutions divines*, liv. I, ch. 15.

il l'a créée pour la liberté; il a créé Adam et Ève, et tous deux étaient libres (1). »

« Si l'on me demande d'où vient l'esclavage, je répondrai que c'est l'insatiable avidité de l'homme qui l'a introduit dans le monde. Noé, Abel, Seth n'avaient pas d'esclaves... Le péché amena l'esclavage, en amenant la guerre où l'on fit des prisonniers (2). »

« L'esclavage, dit-il encore, est entré dans le monde comme la suite et la punition du péché; mais le Christ a aussi levé cette malédiction; en lui, il n'y a plus de maître ni d'esclave (3). »

Saint Jean Chrysostome, conseillant aux maîtres chrétiens d'affranchir leurs esclaves, étendait la portée de ce conseil en leur recommandant d'accompagner l'affranchissement du don d'un pécule.

S'adressant aux riches de son temps, qui aimaient à se pavaner aux théâtres, dans les bains, dans les promenades, avec une suite d'esclaves qu'ils traînaient derrière eux par ostentation : « Ah ! si vous aviez l'amour des hommes, vous feriez apprendre un métier à ces pauvres gens, pour les mettre à même de se nourrir eux-mêmes, et vous leur donneriez alors la liberté (4). »

(1) Hom. 6, in *Lazarum*.

(2) Hom. 22, in *Epist. ad Eph.*

(3) Hom. 40, in *Eph. ad Corinth.*

(4) Hom. 40, in *pr. Ep. ad Cor.*

Il engage même les bons chrétiens à acheter des esclaves pour les affranchir de cette manière.

Saint Jean Chrysostome donnait ce conseil, parce que les affranchissements sans pécule étaient devenus si nombreux, qu'ils contribuaient à aggraver le paupérisme, en peuplant les cités d'une foule libre, mais indigente.

Ces idées se fortifient de tout ce que dit saint Jean Chrysostome sur la dignité des esclaves ou de l'homme en général. La seule mesure de la valeur humaine qu'il reconnaisse, c'est la vertu (1). De ce point de vue, l'esclave peut parfois être supérieur à son maître ; le saint docteur met en belle lumière cette grande idée.

Avez-vous remarqué les mœurs qui enfantent la liberté ? Esclave et homme libre sont simplement des noms. Qu'est-ce que l'esclave ? Un simple nom. Combien de mattres sont étendus ivre-morts sur leurs lits, tandis que leurs serviteurs se tiennent auprès d'eux sans avoir bu de vin ! Lequel dois-je appeler esclave, celui qui n'a point bu de vin, ou celui qui est ivre ? l'esclave de l'homme ou l'esclave du vice ? Le premier porte extérieurement la marque de son esclavage ; le second porte au dedans de lui-même la chaîne qui le tient captif. Je vous dis cela, je ne cesserai de vous le dire, afin que vous ayez des cho-

(1) *In Psal.*, 48, 6. — M. 55, 231-232.

ses une idée qui soit en rapport avec leur nature, afin que vous ne soyez pas entraînés dans l'erreur commune, et que vous sachiez ce qu'est l'esclave... (1).

Cette égyptienne, la femme de Putiphar, n'était-ce pas une reine ? Ne commandait-elle pas à toute l'Égypte ? N'avait-elle pas un roi pour époux ? N'était-elle pas environnée d'une grande puissance ? Or, qu'était Joseph ? N'était-ce pas un esclave, un captif ? N'était-ce pas un serviteur acheté à prix d'argent ? Ne vint-elle pas attaquer ce jeune homme avec toutes ses armes, et non par procuration, mais par elle-même ? Eh bien ! qui des deux était libre ou esclave ? Celle qui était forcée de prier, de faire des avances, de supplier, celle qui était l'esclave non d'un homme, mais d'une passion détestable, du celui qui méprisait et diadème, et sceptre, et manteau de pourpre, et tout cet attirail de la royauté, et qui brisait tous les artifices de cette femme. L'une ne se retira-t-elle pas avec la honte d'un échec, tandis que l'autre sortait de cette épreuve la tête couverte de mille et mille couronnes, après avoir montré que la servitude même ne faisait que relever davantage la fierté de l'homme libre. Il n'y a rien de plus libre que la vertu, rien de moins libre que le vice. Aussi est-il dit : « *Le serviteur sage dominera les maîtres insensés.* » (Prov., 17, 2) (2).

Aux yeux du chrétien qui va au-delà des apparences terrestres, et se délivre de « l'erreur com-

(1) *De Lazaro*, 6, 8. — M. 48, 1.039.

(2) *In Psal*, 48, 9-10. — M. 55, 236-237. Putiphar n'était qu'« officier du Pharaon. » (Gen., 39, 1).

mune », l'esclave est sinon toujours supérieur, du moins toujours égal à son maître. « En ce qui regarde le Christ, les deux sont égaux ; vous êtes également les esclaves du Christ, le Christ est également votre maître » (1).

Paul veut que nous ne rougissions pas, à cause de la condition de nos esclaves, de les accepter en toutes choses comme nos compagnons, s'ils sont vertueux. Paul n'a pas rougi d'appeler Onésime ses entrailles, son frère et son frère chéri, et nous, nous rougirions ! Mais qu'ai-je besoin de parler de Paul ? Le Maître de Paul ne rougit pas d'appeler nos esclaves ses frères, et nous, nous rougirions ! Voyez comme le Seigneur nous honore ; nos esclaves, il les appelle ses frères, ses amis, ses cohéritiers... (2).

Ailleurs, commentant les premiers versets du psaume 48 : « *Ecoutez tous, ô peuples...* », Chrysostome dit :

Le Prophète, en disant que nous sommes nés de la terre et que nous sommes fils des hommes, signale l'unité de notre race, et, de plus, fait ressortir que nous sommes tous de même nature. S'il fait intervenir cette différence et cette inégalité, qui résultent de nos conditions, c'est pour dire qu'il l'exclut, puisqu'il nous convoque tous sans exception, car tous, sans exception, nous sommes de

(1) *In 1 Cor.*, 19, 4. — M. 61, 151.

(2) *In Phil.*, 2-3. — M. 62, 741.

même nature... Vous êtes égaux sur les points essentiels et il n'est pas dû plus d'honneurs à l'un qu'à l'autre. Tout est commun entre vous : nature, origine, parenté (1).

Il signale ensuite d'une manière admirable la dignité de l'homme, créé à l'image de Dieu :

Cet avorton, haut de trois coudées, qui est inférieur aux autres animaux pour la force du corps, Dieu l'a mis au-dessus de tous en lui donnant la raison, en daignant lui accorder une âme raisonnable, ce qui est la plus grande marque d'honneur. Par la raison, l'homme a connu Dieu son créateur, il n'a eu qu'à se laisser conduire comme par la main pour arriver à la vertu, il a eu la connaissance de ce qui est bien et de ce qui ne l'est pas. Seul de tous les êtres que nous voyons, il adore Dieu ; il est aussi le seul qui jouisse de ses révélations. Il a été initié à des mystères et il est instruit des choses du ciel. C'est pour lui que la terre, pour lui que le soleil, pour lui que les astres ont été faits, c'est pour lui que la lune suit son cours, que les différentes saisons et les solstices se succèdent ; c'est pour lui que les fruits, que les végétaux, que les différentes espèces d'animaux se reproduisent ; c'est pour lui qu'ont été faits le jour et la nuit ; c'est pour lui que les apôtres et les prophètes, pour lui que les anges ont été souvent envoyés. A quoi bon entrer dans tant de détails ? Les faire connaître tous est impossible. C'est pour lui que Dieu le Fils unique s'est fait homme, qu'il a été crucifié, qu'il a été mis au tombeau, et les effrayants pro-

(2) *In Psal.*, 48, 1-2. — *M.* 55, 222-223.

diges qui ont suivi la Résurrection, c'est pour lui qu'ils ont eu lieu. C'est pour lui que la loi, pour lui que le paradis ont été faits..., pour lui que pendant tous les siècles antérieurs la Providence divine s'est déployée à l'infini (1).

En élevant ainsi d'une part la dignité de l'homme, en la montrant dans toute sa splendeur, et en affirmant, d'autre part, que tous les hommes, sans la moindre exception, participaient à cette dignité, Chrysostome mettait indirectement en évidence l'immoralité de l'esclavage. Un frère n'a aucun droit à réduire son frère en servitude, et il n'y a dans le monde, en dehors de l'homme lui-même, aucun bien assez précieux pour qu'on ait le droit de le poursuivre en foulant aux pieds des semblables.

(1) *In Psal.*, 48, 7. → M. 55¹ 233.

TROISIÈME PARTIE

L'ÉTAT

CHAPITRE PREMIER

LE POUVOIR

Chrysostome n'a aucun goût pour la politique. Il ne faut donc lui demander aucun système sur ce point. Des questions politiques, son esprit ne voit que l'aspect moral. On trouve, cependant, dans ses ouvrages, des éléments qui nous permettent de dégager sa doctrine.

Le saint docteur distingue radicalement les deux pouvoirs : temporel et spirituel. A propos du roi Osias, qui voulut remplir les fonctions sacerdotales (22 *Paral.*, 26, 16), il s'exprime ainsi :

Roi, reste, je te prie, dans ton domaine ; autre est celui de la royauté, autre celui du sacerdoce... Le roi est chargé des choses d'ici-bas, moi, des fonctions célestes. Quand je dis moi, entendez le prêtre... Le monarque est chargé des corps, le prêtre des âmes ; le monarque remet les dettes, le prêtre les péchés. L'un contraint, l'autre exhorte ; l'un use de force, l'autre de persuasion. L'un a des armes matérielles, l'autre des armes spirituelles. Lui,

il fait la guerre aux barbares, moi je la fais aux démons (1).

Le saint docteur recommande l'obéissance au pouvoir établi. Les arguments qu'il produit pour légitimer cette vue sont tantôt des faits concrets, par exemple la conduite de David à l'égard de Saül (2), tantôt des maximes de l'Écriture telles que (*Rom.*, 13, 1 ss.).

« Celui qui résiste à la puissance résiste à l'ordre de Dieu ». Voyez jusqu'où l'apôtre fait monter la question, par quel moyen il inspire la crainte, comment il établit que l'obéissance est une dette. En effet, les fidèles auraient pu dire : vous nous avilissez, vous nous rendez méprisables ; ceux qui doivent posséder le royaume des cieux, vous les soumettez à des princes. L'apôtre montre que ce n'est pas à des princes, mais à Dieu qu'il les soumet, car c'est à Dieu qu'obéit celui qui se soumet aux puissances... Et c'est une vérité que l'apôtre prend soin d'enseigner partout, à savoir que notre obéissance n'est pas une faveur que nous faisons aux princes, mais une dette que nous leur payons... Donc ne rougissez pas, dit l'Apôtre, de cette soumission. Car c'est Dieu qui a institué les puissances, et sa vengeance est terrible contre ceux qui les méprisent (3).

(1) *In Oziam*, 4, 4. — M. 56, 126. — M. PUECH, p. 303, déclare que « dans l'explication de l'aventure d'Ozias, perçue une tendance à la théocratie. » Il m'a été impossible de découvrir cette tendance.

(2) *De Davide et Saule*, 1. — M. 54, 675-676.

(3) *In Rom.*, 23. — M. 60, 613-622.

Mais quelle est, en dernière analyse, l'origine du pouvoir ? Chrysostome, il faut le reconnaître, est partisan de l'origine médiate des pouvoirs par rapport à Dieu, et ignore la théorie du droit divin. Le pouvoir vient de Dieu ; la personne chargée de l'exercer n'est pas désignée par Dieu. Après avoir cité (Rom. 13, 1), il continue ainsi : « Que dis-tu (Paul) ? Tout prince a-t-il donc été ordonné par Dieu ? Je ne dis pas cela, dit-il ; car je parle en ce moment, non de chacun des princes en particulier, mais de la charge elle-même. Qu'il y ait des puissances, et que les uns commandent et que les autres soient sujets, et que tout n'aille pas au hasard et sans ordre, les peuples étant ballottés comme par des flots, je dis que cela est l'œuvre de la sagesse de Dieu. Voilà pourquoi il n'a pas dit : Il n'y a pas de prince qui ne vienne de Dieu ; mais il parle de l'institution elle-même, disant... etc. » (1). En résumé, Dieu a institué la royauté, le principal ; mais il ne désigne pas celui qui doit exercer ce pouvoir.

Il suit de là qu'il ne faut pas accuser la sagesse de Dieu parce qu'il existe des princes corrompus. Car, qu'il y ait des charges, c'est l'œuvre de Dieu ; mais que des hommes dépravés y arrivent et les

(1) *In Rom.*, 23, 1. — M. 60, 615.

exercent indignement, c'est l'effet de la méchanceté des hommes (1). L'institution ne cesse pas pour cela d'être utile ; en elle-même, elle est nécessaire ; saint Jean Chrysostome la donne comme une des suites du péché, et déclare « qu'elle ne serait pas nécessaire si les hommes étaient vertueux ».

Ces deux servitudes (la soumission de la femme à son mari et l'esclavage) n'ayant pas suffi à nous corriger, Dieu a rendu nos chaînes plus pesantes. Quelle est donc cette troisième servitude ? Celle qui nous assujettit à des princes, à des puissances ; elle ne ressemble pas à celle de la femme, à celle des esclaves ; elle est de beaucoup plus redoutable. Les yeux voient de toutes parts les glaives aiguisés, les bourreaux, les supplices, les tortures, les châtiments, un pouvoir de vie et de mort. Maintenant, pour vous faire comprendre que cette espèce de domination est aussi un résultat du péché, voici Paul qui vient lui-même ; écoutez ses réflexions sur ce sujet :
« Voulez vous ne point craindre les puissances, faites le

(1) *In Psal.*, 148, 4. — M. 55, 491. Il venait de citer Rom., 13, 4. « On voit, par les paroles de saint Jean Chrysostome, dit le grand philosophe espagnol Balmès, que ce qui est de droit divin, selon les catholiques, c'est qu'il existe un pouvoir pour gouverner la société, et que celle-ci ne soit pas abandonnée à la merci des passions et des fantaisies. Cette doctrine, qui assure l'ordre public, en fondant sur des motifs de conscience l'obligation d'obéir, ne descend pas dans les questions subalternes qui laissent seul et intact le principe fondamental.
— *Protestantisme comparé au Catholicisme*, t. III, p. 19.

bien, et elles vous en loueront. Si vous faites le mal, craignez, car ce n'est pas en vain que le prince porte l'épée». (Rom. 13, 3-4). Comprenez-vous que c'est contre les méchants qu'il y a des princes et des épées ? Ecoutez cette parole, plus claire encore : « car le prince punit celui qui fait le mal ». L'Apôtre ne dit pas : « car ce n'est pas en vain qu'il est prince », mais, « car ce n'est pas en vain que le prince porte l'épée ». C'est un juge armé que Dieu a mis au dessus de toi. Un père qui aime ses enfants, quand il les voit négliger leurs devoirs, quand il voit que sa bonté paternelle lui attire leur mépris, les confie alors, n'écoulant encore que sa bonté, à des précepteurs qui inspirent plus de crainte ; c'est ainsi que Dieu se voyant méprisé par nous, à cause de sa bonté, nous a livrés à ces pédagogues qu'on appelle les princes, pour corriger notre négligence.

Si vous voulez, ouvrons l'Ancien Testament, nous y verrons que c'est notre perversité qui a rendu nécessaire cette domination. Un prophète, enflammé de colère contre les hommes injustes, fait entendre ces paroles : « Pourquoi demeurez-vous dans le silence, pendant que l'impie dévore le juste ? Pourquoi traitez-vous les hommes comme des poissons de la mer, et comme des reptiles qui n'ont point de roi ? » (Habac. 1. 13-14). Donc, si le roi existe, c'est pour que nous ne soyons pas comme des reptiles ; s'il y a un prince, c'est pour que nous ne nous dévorions pas mutuellement comme des poissons. Car, de même qu'on a inventé les médicaments à cause des maladies, de même les supplices ont été institués en vue des fautes.

L'homme vertueux n'a pas besoin d'un tel pouvoir au

dessus de lui ; voilà pourquoi vous avez entendu Paul vous dire : *« voulez-vous ne point craindre les puissances, faites le bien et elles vous en loueront »*. Votre juge, dit-il, vous regarde ; si vous faites le bien, non seulement il vous regarde, mais il vous décerne des éloges. Mais à quoi bon vous parler de la nécessité des princes, quand les sages sont au dessus d'autres puissances de beaucoup plus hautes ? Les princes eux-mêmes ont pour princes les lois. Eh bien ! il n'a pas besoin de lois, celui qui pratique la modération, la justice. Entendez Paul proclamant encore cette vérité : *« La loi n'est pas pour le juste »* (1 Tim., 1, 9). S'il n'y a pas de loi pour lui, à bien plus forte raison n'y a-t-il pas de prince. Voilà donc la troisième espèce de domination qui est encore une conséquence du péché et de la perversité.

Comment donc Paul a-t-il pu dire que *« toute puissance vient de Dieu »* (Rom., 13, 2) ? C'est que Dieu a établi les puissances de manière à être utiles. D'une part le péché a rendu les puissances nécessaires, d'autre part Dieu les a converties à notre utilité. Et de même que, si les blessures rendent les remèdes nécessaires, c'est la sagesse des médecins qui les applique, de même c'est le péché qui a fait de la servitude une nécessité, mais cette nécessité a subi la direction imprimée par la sagesse du Dieu qui la dompte (1).

(1) In Genes., 4, 23.

CHAPITRE II

LE POUVOIR CIVIL ET L'HÉRÉSIE

L'idée du pouvoir civil, de son origine et de ses attributions, évoque immédiatement une question dont on ne saurait se dispenser de dire un mot, d'autant plus que l'histoire de la théologie la rencontre sur ses pas presque à chaque époque. Est-il permis de faire appel à la loi, au pouvoir civil, contre les hérétiques ? Le pouvoir doit-il intervenir pour combattre et punir l'hérésie, et consacrer la paix et l'union au sein de l'Eglise ?

Comme tous les évêques qui ont mission de veiller sur le dépôt de la foi et de dénoncer les dangers qui menacent l'Eglise, Chrysostome est, en principe, très sévère pour les hérétiques. Il ne se lasse pas de mettre les fidèles en garde contre leurs manœuvres. Le principe dont il s'inspire, c'est l'ordre de Paul à Tite : « Pour celui qui fomenté des divisions après un premier et un second avertissement éloigne-le de toi, sachant qu'un tel homme est entièrement perverti et qu'il est un pécheur condamné de son propre juge- »

ment » (*Tit.*, 3, 10). On doit éviter les hérétiques et n'avoir avec eux aucun rapport. Il est inutile d'insister sur cette question de principe. Lorsque l'orthodoxie est menacée, lorsque le loup fait mine de vouloir envahir la bergerie, sentinelle vigilante, Jean pousse le cri d'alarme et s'oppose de toutes ses forces à l'invasion du mal.

En pratique, cependant, dans la conduite à tenir avec les hérétiques, il est l'homme du juste milieu. Il évite tout à la fois et les rigueurs excessives et les faibles complaisances. S'il est sévère pour l'hérésie il ne veut pas la mort du pécheur et se montre conciliant pour les personnes. Il veut qu'on parle aux hérétiques avec modération et douceur, et qu'on s'efforce de les guérir, de les ramener dans la voie de la vérité, car ce sont des frénétiques et des furioux.

Je vous en conjure tous, dit-il, ayez compassion de ces hommes en proie à une frénésie insensée; efforcez-vous de les guérir par des paroles pleines de bonté et de douceur. C'est leur orgueil qui a engendré cette doctrine, et ce vice enfle leur esprit. On ne peut toucher, sans de grandes précautions, à des tumeurs enflammées. Aussi, les médecins habiles emploient, pour les laver, une éponge douce. Or les Anoméens (ce sont les hérétiques qu'il a en vue) ont dans l'âme une plaie enflammée. Avec une molle éponge imbibée d'une eau salulaire, c'est à-dire par un langage

plein de mansuétude, efforçons-nous de réprimer leur orgueil et de guérir leur enflure ; et malgré leur résistance, leurs injures, leurs outrages et tout ce qu'ils pourraient faire, ne leur retirons pas nos soins. Ceux qui traitent des furieux sont exposés à ces inconvénients... Je parle, ici, à ceux qui sont solidement affermis dans la foi et qui n'ont aucun dommage à craindre de leur fréquentation. Mais si quelqu'un est encore faible, qu'il évite leur présence, qu'il fuie leur conversation, afin que le prétexte de l'amitié ne devienne pas une cause d'impiété (1).

Chrysostome consacre toute une homélie (2), adressée au peuple d'Antioche, à développer cette idée qu'on doit faire preuve d'une grande charité dans les rapports avec les hérétiques. Après avoir lui-même combattu les doctrines des Anoméens, il attaque certaines personnes qui, oubliant la charité inhérente au christianisme et se laissant emporter par des sentiments naturels qu'elles prenaient pour du zèle, anathématisaient les hérétiques sans en avoir le droit :

Je vois les hommes qui n'ont ni la raison formée par l'étude des saintes Ecritures, ni même la première teinture de cette science sacrée ; des fous, des baladins, des gens « qui ne savent ni ce qu'ils disent, ni de quoi ils parlent » (1 *Tim.*, 1, 7), je les vois, n'ayant d'autre cou-

(1) *De incomprehensibili*, 2, 7. — M. 48, 718.

(2) *De Anathemate*. — M. 48, 945, ss.

rage que celui de dogmatiser à tort et à travers et de crier anathème à ce qu'ils ignorent...

Hélas !... que tout cela m'est dur !... Quel est le but de l'Evangile de la grâce ? Pourquoi Dieu est-il venu en chair ? Est-ce pour nous apprendre à nous mordre et à nous dévorer les uns les autres ? Non : la charité est d'autant plus exigée de nous que le christianisme est de tout point plus parfait que les prescriptions légales de l'ancienne alliance...

Qui êtes-vous ? Quelle puissance avez-vous ? Est-ce que le Fils de Dieu va tout à l'heure siéger par vos ordres pour opérer la séparation de ses brebis, pour mettre les uns à sa droite et repousser les autres à sa gauche ? Pourquoi usurpez vous cette dignité éminente, à laquelle ne participent que le collège des apôtres et ceux qui, par une exacte perfection, se montrent leurs vrais successeurs, remplis de grâces et de vertus ? Ceux-là, observant avec soin le précepte évangélique, ne rejettent du sein de l'Eglise les hérétiques que de la manière qu'ils s'arracheraient à eux-mêmes l'œil droit ; ils montrent la pitié et la douleur qu'ils ressentent comme s'ils se coupaient un membre gangrené. Le Christ appelle cela s'arracher l'œil droit, pour indiquer quelle commisération douloureuse doivent éprouver ceux qui ont charge de retrancher de l'Eglise les hérétiques. En cela comme en tout le reste, les hommes apostoliques se conduisaient avec une prudence consommée ; ils repoussaient l'hérésie en la réfutant, mais ils n'infligeaient à aucun hérétique le châtiment de l'anathème...

Déployez donc le filet de la charité ; ne jetez pas le boi-

teux à terre ; guérissez-le plutôt. Prouvez que vous voulez, par un sentiment de générosité, *rendre commun à tous le bien qui vous est propre*. Jetez la douce amorce d'une sympathique pitié ; et, après avoir sondé les replis cachés de l'erreur, retirez du gouffre de perdition l'infortuné qui se noie dans les fausses opinions. Corrigez, comme opposé à la tradition apostolique, ce que le préjugé ou l'ignorance fait passer pour vrai. Et si le malheureux qui avait adopté l'erreur veut accueillir votre enseignement, « il vivra de la vraie vie ; vous aurez sauvé son âme » (*Ezéchiel*, 3, 21). S'il refuse, s'il résiste et s'opiniâtre, contentez-vous pour mettre à couvert votre responsabilité, de rendre témoignage à la vérité avec douceur et patience ; dès lors, le Juge souverain n'aura plus à vous réclamer l'âme de votre frère. Point de haine ! point d'aversion ! point de persécution ! Faites preuve d'une franche et vraie charité ; il y a un gain qui ne vous échappera pas ; car lors même que vous n'obtiendriez aucun autre résultat favorable, sachez que c'est un beau profit, un gain magnifique que de pratiquer la charité et de prêcher la doctrine du Christ.

La conclusion du saint docteur est très claire : « Dire anathème aux dogmes hérétiques, ennemis de nos traditions, réfuter les doctrines impies, c'est un devoir ; mais épargner les personnes et prier pour leur salut, c'est un devoir encore ».

Quelle attitude prendre donc à l'égard des hérétiques ? Quel sera le rôle du bras séculier ? Chrysos-

tome défend de mettre à mort les hérétiques, mais il déclare en même temps qu'on peut réclamer contre eux l'appui du bras séculier. Des esprits plus libéraux soulevaient une objection. Ils opposaient la parabole du bon grain et de l'ivraie. L'ivraie représente l'hérésie. Or, le père de famille défend à ses serviteurs d'arracher l'ivraie avant l'époque de la moisson, afin de pas s'exposer à arracher en même temps le bon grain (*Math.*, 13, 24, 30). La réponse de Chrysostome ou plutôt son interprétation de la parabole nous livre le fond de sa pensée :

Le maître parle de la sorte (à ses serviteurs) pour empêcher les guerres, le meurtre, et l'effusion du sang. Car il ne faut point tuer les hérétiques, puisque ce serait remplir toute la terre de guerres et de meurtres. Il leur défend ces violences pour deux raisons ; la première, parce qu'en voulant arracher l'ivraie on pourrait aussi nuire au froment ; et l'autre parce que tôt ou tard les hérétiques seront punis, s'ils ne se convertissent de leur erreur. Si vous voulez donc qu'ils soient châtiés sans qu'ils nuisent au bon grain, attendez le temps que Dieu a marqué pour en faire justice... Il semble que le maître dise par là : Si vous prenez les armes contre les hérétiques ; si vous voulez répandre leur sang et les tuer, vous enveloppez nécessairement dans ce meurtre beaucoup de justes et d'innocents. De plus, il y en a beaucoup qui, sortant de l'hérésie, d'ivraie qu'ils étaient, pourraient se changer en bon grain. Que si on prévenait ce temps, en croyant

arracher de l'ivraie on détruirait le froment qui en devait naître. Ainsi il donne du temps aux hérétiques pour se convertir, et pour rentrer en eux mêmes. Il n'empêche pas, néanmoins, qu'on ne réprime les hérétiques, qu'on ne leur interdise toute assemblée, qu'on ne leur ferme la bouche, et qu'on ne leur ôte toute liberté de répandre leurs erreurs ; mais il ne veut pas qu'on les tue et qu'on répande leur sang (1).

Il y avait aussi à expliquer les paroles de saint Paul (1 Cor., 11, 19) : « Il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous », qui semblent insinuer que les hérésies sont nécessaires (*dei*) et, par conséquent, que leurs auteurs ne sont pas responsables. Le pivot de la réponse de Chrysostome repose sur l'interprétation du terme : *dei*. Ce terme n'indique en aucune façon une nécessité, comme dans les paroles du Sauveur (*Math.*, 18,7). En s'exprimant ainsi, Paul ne détruit pas le libre arbitre, mais il ne fait que prédire ce qui arriverait par la mauvaise volonté des hommes. Ces hérésies devaient se produire, non à cause de la prédiction de Paul, mais par suite de la disposition de ceux qui étaient atteints d'une maladie incurable. Les hérésies ne se sont pas produites parce qu'il les avaient annoncées, mais il les a annoncées parce qu'elles devaient se

(1). *In Matth.*, 46, 1-2. — M. 58, 478.

produire (1). On est maintenant à même de dégager l'explication : les hérésies sont des actes libres de la volonté humaine. Par conséquent, les auteurs en sont responsables, et il est dès lors permis de prendre contre eux des mesures répressives.

(1) *In 1 Cor.*, 27, 2. — M. 61, 225-226.

CONCLUSION

L'ESPRIT FONDAMENTAL

L'ESPRIT FONDAMENTAL

« Crois-tu, demande Basile à son ami dans le *traité du Sacerdoce*; crois-tu sincèrement qu'on puisse se sauver sans faire le moindre bien à ses frères ? — Non; répond Chrysostome; je ne crois pas qu'on puisse se sauver si l'on n'a absolument rien fait pour le salut du prochain; comme il ne servit de rien à ce misérable d'avoir conservé le talent tout entier; il le perdit parce qu'il ne le fit pas valoir et n'en put présenter deux » (1).

Il importe de remarquer et de méditer cette déclaration; car elle n'est pas jetée en passant. Jean veut se justifier d'avoir refusé le sacerdoce; une objection se présente à lui: il ne se sauvera pas sans faire du bien à ses frères. Il ne cherche pas à éluder l'objection, à l'amoindrir. Il la donne dans toute sa force, l'approuve et l'appule. Il y revient fréquemment, dans les mêmes termes vigoureux et absolus:

Ce que nous vous avons demandé, nous le demandons encore maintenant: sauvez vos frères... Et que personne ne dise: « Je n'ai rien de commun avec cet homme: plaise à Dieu que je conduise à bonne fin mes propres

(1) *De Sacerd.*, 6, 6-7.

affaires ». — Personne ne peut conduire à bonne fin sa propre affaire sans aimer le prochain et sans veiller à son salut.

Pour que personne ne dise : « Qu'ai-je à faire de songer aux autres ? Que celui qui se perd consume sa ruine, et que celui qui se sauve soit sauvé : cela ne me regarde pas. Je n'ai reçu ordre que de mes affaires », pour que personne ne dise cela et pour supprimer cette pensée sauvage et inhumaine, l'Apôtre (2 *Cor.*, 10, 24) dresse autour de nous, comme une barrière inviolable, le précepte de mépriser en plusieurs circonstances nos propres intérêts pour soigner ceux du prochain ; et il prescrit de garder partout cette règle sévère de conduite. Notre vie à nous aurait beau être irréprochable, cela ne nous exempterait pas sûrement de l'enfer où nous pouvons être jetés pour notre négligence vis-à-vis du prochain... Dieu n'a point créé l'homme pour qu'il borne ses soins à lui-même, il veut qu'il les étende à tous ses frères (1).

Ne me répondez point par ces paroles qui ne respirent que l'égoïsme et l'apathie : « Qu'est-ce que cela me fait ? Je ne me soucie que de ce qui me regarde ». Mais c'est précisément vous occuper de vos intérêts que de vous occuper de ceux du prochain (2).

Les hommes ont tous besoin les uns des autres (3).

Vous trouverez votre utilité en veillant à l'utilité du prochain. Ainsi, quand vous sentirez peu de zèle pour

(1) *Contra oppug. vitæ monast.*, 3-2.

(2) *In Psal.*, 49, 8.

(3) *In 2 Cor.*, 17, 23.

l'intérêt d'un frère, pensez que vous n'avez pas d'autre moyen de vous sauver vous même, et, par intérêt pour vous au moins, veillez sur votre frère et sur ce qui le touche. Ces paroles suffisent pour nous persuader que nous n'avons pas d'autre moyen d'assurer nos intérêts propres... Dieu a voulu ne faire de tous les hommes qu'un faisceau, et voilà pourquoi il a disposé toutes choses de manière que l'intérêt de chacun se trouve lié à l'intérêt du prochain... Dieu a ainsi enchaîné tous les hommes d'une manière qui ne permet de trouver l'intérêt propre qu'en suivant la route où se trouvent les intérêts d'autrui. C'est là, à n'en pas douter, la condition de l'homme : il est fait pour travailler à l'intérêt du prochain. Mais ce n'est pas cette considération de l'intérêt propre, c'est la considération du bon plaisir de Dieu qui doit opérer la persuasion (1).

On a pu le remarquer. L'idée du devoir social se retrouve constamment exprimée. Pour le saint docteur, les relations entre les hommes doivent toujours être marquées au coin de la « bienveillance ». En toutes choses, il faut « vouloir du bien » à son prochain. Que demande-t-il à ceux qui sont fermes dans la foi ? De haïr les hérétiques, de les persécuter, d'employer la violence à leur égard ? Nullement. Il leur demande de « déployer le filet de la charité, de guérir le boiteux,

(1) In 1 Cor., 25, 4.

de rendre commun à tous le bien qui leur est propre ». Le chrétien qui possède la foi, désire la communiquer à ceux qui l'ignorent, ramener les égarés dans la voie du salut ; toutes les mesures qu'il prend doivent tendre à ce but. Il ne fait pas œuvre de haine, mais de charité, il remplit un devoir social.

Dans ce qu'il dit de la virginité, de l'état monastique, de l'aumône, de l'esclavage, Chrysostome a toujours la même préoccupation : être utile aux autres. Nul avantage n'a été donné à l'homme pour qu'il en jouisse seul. Les riches ont reçu de grands biens, mais ils en sont les dépositaires, chargés de les distribuer fidèlement aux pauvres. S'ils les emploient uniquement pour leurs plaisirs personnels, ils seront punis comme spoliateurs (1). Il en est de même du perfectionnement moral. La vierge, le moine, ne doivent pas se borner à la pratique individuelle des vertus chrétiennes. Par leurs paroles et leur exemple, ils feront honte aux méchants et seront pour tous un encouragement à la vertu. Aux yeux de notre docteur, toutes choses étant égales d'ailleurs, le solitaire ne mène pas une vie aussi parfaite que celle du prêtre

(1) *De Lazaro*, 2, 4-5.

ou de l'évêque qui, chargés du soin des fidèles, ajoutent à leurs vertus personnelles l'exercice fréquent de la charité.

Ces principes sont en opposition avec l'égoïsme. L'homme n'est pas isolé. Il ne peut se prendre comme centre unique de ses préoccupations, comme objet exclusif de ses soins. Celui qui ne chercherait en ce monde que son enrichissement ou son bonheur, ne remplirait pas sa tâche de chrétien. Nous sommes solidaires les uns des autres ; notre intérêt et notre devoir est de nous aider pour progresser ensemble. Chacun doit être prêt à donner à son frère ses biens, ses consolations, ses encouragements, ses conseils (1).

Ainsi, pour saint Jean Chrysostomé, la vie chrétienne a pour fondement la charité, qui incline à faire part à son prochain de ses biens tant spirituels que temporels. Et cette idée n'est pas un rêve, elle peut se réaliser. La vie monastique constitue un état social admirable. Grâce à la communauté des biens, au travail et à la sobriété, les monastères ne renferment pas de pauvres mourant de faim. Cette simplicité et cette assistance mutuelle, Chry-

(1) Jean a insisté avec force sur le devoir de la « correction fraternelle. »

sostome voudrait les voir régner parmi ses auditeurs. Il faudrait, dit-il, changer les villes en monastères, transporter les déserts dans les villes. Il faudrait que le monde entier forme une vaste « fraternité », dont tous les membres seraient pauvres par un égal détachement, et riches par une assistance universelle.

Non pas qu'il rêve d'organiser les villes sur un plan nouveau ; il n'a jamais songé à bâtir un système de réforme sociale. Il prêche la doctrine et demande l'observation de la loi. Il veut la réforme des esprits et des cœurs. Il pense que le monde s'améliorera surtout par l'accroissement de la vie chrétienne, non par des répartitions de biens purement matérielles. Ce n'est pas malgré les hommes que l'état social se réforme ; leur bonne volonté est nécessaire. Chrysostome s'efforce de la faire naître, en montrant dans la charité le sommet de la perfection (1).

(1) *In 1 Cor.*, 25, 3-4.

TABLE DES MATIÈRES

	pages
AVERTISSEMENT.....	1
INTRODUCTION. — 1° Esquisse biographique de saint Jean Chrysostome. — OEuvres de saint Jean Chrysostome.....	5
2° Nature de cette étude.....	14

PREMIÈRE PARTIE

MARIAGE ET CÉLIBAT

CH. I. — Le Mariage : a) La fin du mariage. — Le mariage chrétien	19
b) Légimité du mariage : il est l'œuvre de Dieu..	20
c) Indissolubilité du mariage. — Les secondes noces ne doivent pas être encouragées. — La fidélité des époux. Crime de l'adultère sur tout chez le mari.....	25
d) Différentes fonctions des époux.....	30
e) Inconvénients du mariage : accidentels ; essentiels.	36
CH. II. — La Virginité : a) Excellence de la virginité : nous rend égaux aux anges ; nous débarrasse de tout souci temporel ; réalise la perfection chrétienne.....	44
b) Devoirs de la virginité : critique des "vierges mondaines". — La virginité intérieure : orthodoxie, pureté d'âme, vertus : exemple d'Olympiade. — Règle de vie.....	50

CH. III. — L'Etat monastique : a) Excellence : le moine l'emporte sur le roi : il est comparable aux esprits célestes : sa vie est le type de la vie heureuse et de la vie chrétienne. — Portrait des moines d'Egypte. — Exhortation à la visite des monastères.....	56
b) Essence du moine : la vie intérieure, le recueillement. — Que l'on peut être "moine séculier", mener dans le monde la vie monastique ; qu'on y a même plus de mérite : parce qu'on y est plus tenté ; parce qu'on a l'occasion d'exercer la charité plus souvent. — Vocation universelle à cette perfection.....	76
c) Services rendus par les moines à la société. — Exemple des moines d'Antioche.....	80

SECONDE PARTIE

LES BIENS DE CE MONDE — LES CLASSES

CH. I. — La Richesse : a) Elle n'est pas un mal, mais on en fait un mauvais usage. — Elle n'est pas vertu, mais chose indifférente.....	89
b) Critique des riches : acquisitions usuraires, monopoles, fraudes, avarice.....	91
c) Le riche n'est que dépositaire momentané d'un bien commun.....	95
d) Inconvénients des richesses : par rapport aux plaisirs, à la santé, à la liberté, à la paix intérieure. — La richesse, obstacle au salut et à la vie chrétienne. — Exhortation à bien en user.....	104
e) L'état de Constantinople explique le ton du saint docteur. — Chrysostome est-il collectiviste ?	110

	Pages
CH. II. — La Pauvreté : Excellence et avantages de la vie simple pour le bonheur et la pratique de la vie chrétienne. — Utilité des pauvres pour l'Eglise. — Le pauvre personnifie Jésus-Christ. — Résumé.....	116
CH. III. — L'Aumône : a) L'aumône nous achète le ciel ; obtient la rémission des péchés. — Les pauvres mêmes peuvent la faire.....	131
b) Motifs de l'aumône : doivent être surnaturels. Critique de l'aumône faite par orgueil. — Réfutation des prétextes allégués pour ne pas faire l'aumône.....	140
CH. IV. — Maîtres et Serviteurs : Etat des esclaves : protestation de Chrysostome. — Devoirs des maîtres envers les serviteurs. — Devoirs des serviteurs. — Abolition de l'esclavage. — Lignité des esclaves : égalité dans le Christ. — Dignité de l'homme en général.....	147

TROISIÈME PARTIE

L'ÉTAT

CH. I. — Le Pouvoir : Distinction du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. — Obéissance au pouvoir : origine du pouvoir. — Nécessité actuelle du pouvoir.....	166
CH. II. — L'Hérésie et le pouvoir : Sévérité en principe. Modération dans les moyens, et charité pour les personnes. — Rôle du bras séculier.....	172
CONCLUSION : L'esprit fondamental : la charité.....	183

De la même COLLECTION

Beaux Volumes In-16, mesurant 19×13, à 2 fr. 50 chaque

Ouvrage paru précédemment :

A. LUGAN : *Balmès*, 1 vol.

Sous Presse :

A. VANDERPOL : *La Guerre devant le Christianisme*.

Pour paraître très prochainement :

MOÏSE CAGNAC : *Fénelon*.

JULES MARTIN : *St Augustin*.

Paraîtront ultérieurement :

J. CALVET : *St Vincent de Paul*.

FIDAO-GIUSTINIANI : *Massillon*.

GEORGES GOYAU : *Bossuet*. — *Bourdaloue*.

CH. CALIPPE : *Influence du Christianisme sur la Sociologie d'Auguste Comte*.

L. CRISTIANI : *Examen des idées sociales de Luther*.

V. DE CLERCQ : *L'Église et les Institutions de Prévoyance*.

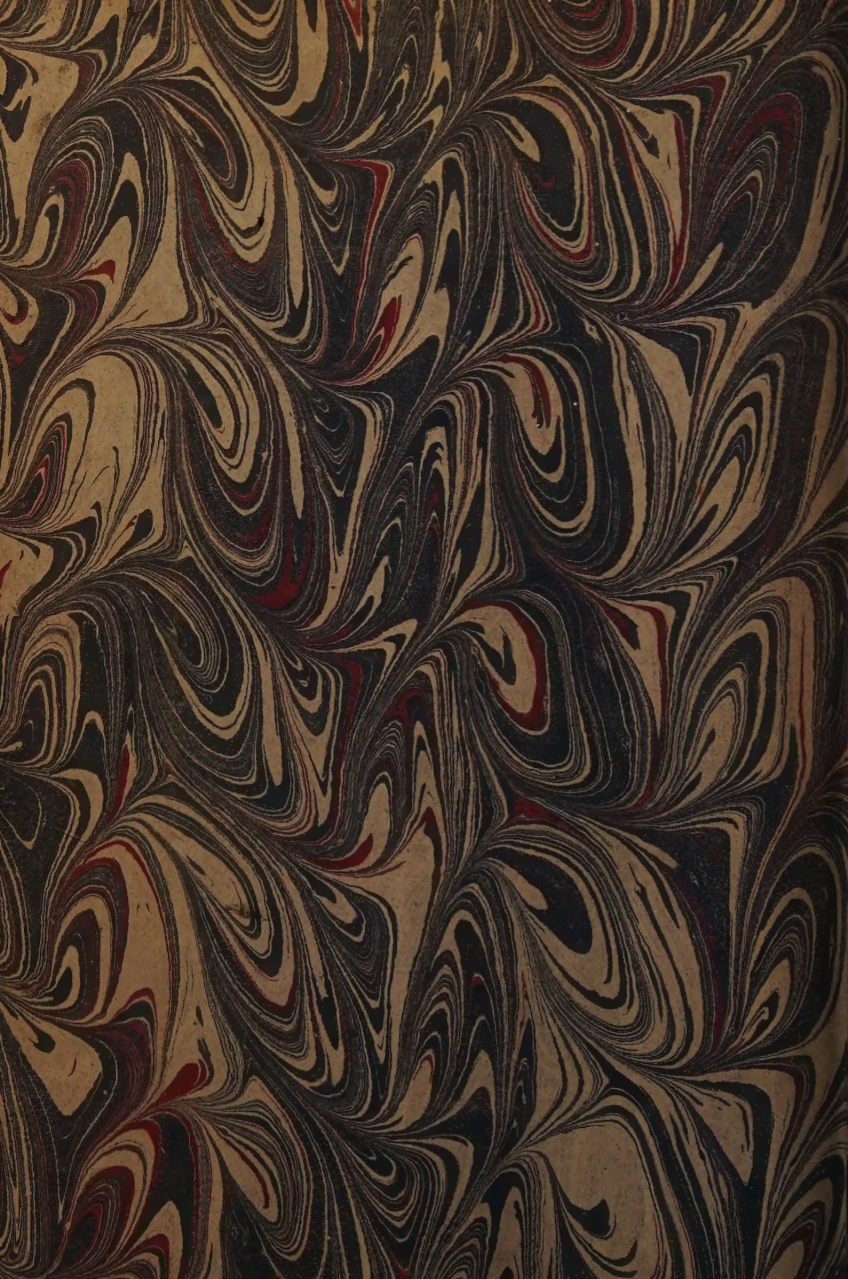
M. LEGENDRE : *Influence sociale de l'Église dans la Colonisation Espagnole*.

ALBERT DUFOURCQ : *St François d'Assise*.

A. LUGAN : *L'Enseignement social de Jésus et des Apôtres, etc...*

OBJET DE LA COLLECTION : dégager et synthétiser les doctrines et les œuvres sociales de vingt siècles de christianisme.





88149

281.4

C 469 Ye

Ermoni, V

Saint Jean Chrysostome

281.4

C 469 Ye

88149

GENERAL THEOLOGICAL SEMINARY



20000488